
THE LIBRARY OF CONGRESS


THE LIBRARY OF CONGRESS

LES DERNIÈRES AMOURS

DE

MADAME DU BARRY.

L'auteur et l'éditeur déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction à l'étranger.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (direction de la librairie), en septembre 1864.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR,
rue Garancière, 8.

LES DERNIÈRES AMOURS

DE

MADAME DU BARRY,

PAR

MADAME LA COMTESSE DASH, i.e.

V. Cisterne de Courtiras, vicomtesse de Saint-Mars

PRÉCÉDÉES

D'UNE NOTICE SUR LES MAITRESSES DE LOUIS XV

PAR M. PAUL DE SAINT-VICTOR.

35





PARIS

HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

RUE GARANCIÈRE, 8

1864

PQ 2390
.S5 D44
1864

LES MAITRESSES

DE LOUIS XV.

La femme seule explique le règne efféminé de Louis XV. Ses maîtresses ont de droit leurs entrées dans la grande histoire, car la loi salique est abolie de fait sous son règne et le sceptre tombe en éventail.

Louis XV fut longtemps un adolescent timide, ombrageux, et même *un peu farouche*, comme l'Hippolyte de Racine. On le voit, dans les Mémoires du maréchal de Villars, « détournant ses jeunes et beaux regards » des yeux ardents qui épiaient le premier éclair de sa puberté. Imaginez ce que devait être cette cour de Versailles organisée en une immense *Tentation de saint Antoine* autour du jeune roi ! Un harem demi-nu guettant le réveil du maître n'en donnerait qu'une bien faible idée, car les grandes dames du dix-huitième siècle étaient des odalisques libres, nobles, spirituelles. Elles offraient, mais elles pouvaient refuser; elles se rendaient, elles pouvaient combattre : mélange enchanteur d'esclaves et de déesses ! L'air de Versailles brûlait et em-

baumait. Son parc présentait l'image du jardin d'Armide attendant Renaud. Ce n'étaient qu'assauts de beautés, flatteries exquises, toilettes effrénées, soupirs qui sentaient l'encens, agaceries idolâtres de nymphes lutinant un dieu. Le roi passait, et les femmes se groupaient au-devant du passage royal comme les *Baigneuses* du Corrège devant le sillage du cygne de Léda; et la poudre neigeait, pareille à cette blanche nuée qui tombe sur l'Ida pour voiler les amours célestes! Cependant Louis XV ne jetait pas son mouchoir, il resta longtemps fidèle à la reine. L'amour dans le mariage fut le prélude de ce règne qui devait finir dans les souillures du sérail. Mais Marie Leczinska, avec ses vertus bourgeoises et sa froideur dévote, n'était pas de force à lutter contre cette conspiration voluptueuse; et, un soir de l'année 1737, le roi, soupant à la Muette, buvait à la santé de l'*inconnue* et cassait son verre après avoir bu.

Cette inconnue, bientôt dévoilée, était madame de Mailly. Comme Louis XIV, Louis XV débuta par le pur amour. Madame de Mailly fut une la Vallière du dix-huitième siècle, plus hardie, plus provocante, mais avec le même cœur généreux et tendre. Elle aimait le roi sincèrement, elle l'eût aimé sans couronne. Grande dame jusqu'au bout des ongles, elle ne trempa jamais ses mains dans des tripotages d'argent ou d'intrigues. L'amour royal la ruina au lieu de l'enrichir. Elle était entrée pauvre dans le

lit de Louis XV, elle en sortit presque misérable. Cette charge de favorite, qui devint plus tard la plus vénale de toutes les fonctions de la monarchie, ne fut chez elle qu'une passion. Elle aimait avec la ferveur de l'adoration et les transports de la jalousie. Madame de Mailly n'était plus jeune, elle n'avait jamais été belle. Que de motifs d'inquiétude et de tremblement! l'effroi se mêlant à la volupté et lui communiquant une dévorante énergie! Ajoutez à cette défiance d'elle-même le libertinage du roi qui s'éveille, les excitations et les persiflages d'une camarilla de proxénètes le poussant aux maîtresses nouvelles. Sa faveur dura pourtant six années. Le roi était déjà cet homme ou plutôt cet *animal* d'habitude dont la maréchale de Mirepoix dira plus tard à madame de Pompadour : « C'est votre escalier » que le roi aime, il est habitué à le monter et à le » descendre; mais s'il trouvait une autre femme à » qui il parlerait de sa chasse et de ses affaires, cela » lui serait égal au bout de trois jours. »

Mais madame de Mailly avait une sœur qui aurait mérité de prendre place parmi les femmes d'État de la galanterie. Du fond d'un couvent, Félicité de Nesle rêvait de détrôner sa sœur et de régner à sa place. Madame de Mailly l'appelle à Versailles. Que pouvait-elle craindre de cette pensionnaire presque laide, sans grâce, sans allure, faite pour les rôles de soubrette et de confidente? Mais dans cette tête ingrate et dans ce corps mal tourné logeait un dé-

mon d'esprit capable de mener une cour et de bouleverser un empire. A peine entrée à Versailles, l'enfant entraînait Louis XV dans un tourbillon d'amusements. Elle secouait son apathie, elle relançait sa paresse; elle tirait, pour ainsi dire, les nerfs de ce jeune roi fainéant, et leur imprimait les secousses et les frémissements de sa vie. Quelques mois après, le roi la mariait *in partibus* au comte de Vintimille, un de ces courtisans toujours prêts à servir de paravent aux amours du maître, et la comtesse prenait la place de sa sœur réduite à l'emploi de doublure.

Ce fut une honte, mais ce fut aussi un martyre. Qu'on se figure l'humiliation de madame de Mailly, complice et victime de cet inceste outrageant. Mademoiselle de la Vallière avait connu cette torture. — « Quand j'aurai de la peine aux carmélites, — » disait-elle, — je me souviendrai de ce que ces » gens-là (le roi et madame de Montespan) m'ont fait » souffrir. » Mais du moins madame de Montespan n'était pas une sœur.

Madame de Mailly se résigna à ce triste rôle, acceptant d'être tolérée là où elle avait commandé, recueillant avec une humilité passionnée les restes d'amour que sa rivale permettait au roi de lui jeter çà et là. La mort vint mettre un sursis à ce lent supplice. Quelques mois après une fièvre milliaire emportait la comtesse de Vintimille avec la violence d'un empoisonnement. Ces morts précoces de maî-

tresses éclatent fréquemment dans les cours de l'ancien régime. On en accuse le poison, on pourrait les attribuer à la vie étouffante que menaient ces femmes, toujours suspendues entre la disgrâce et l'apothéose. Quelles santés de fer et d'acier n'aurait usées cette surexcitation perpétuelle? Quels corps n'auraient tués sous elles ces âmes effrénées?

A la comtesse de Vintimille succéda madame de la Tournelle, bientôt duchesse de Châteauroux, la troisième sœur! Cette famille de Nesle semblait avoir jeté un *sort* à Louis XV. Le roman historique a poétisé la duchesse de Châteauroux; il en a fait une héroïne de l'amour, une *dame* du temps de la chevalerie. L'histoire efface le vernis de ce portrait romanesque; elle fait reparaître la sécheresse de ses lignes et la méchanceté de son expression. La duchesse de Châteauroux était une femme du caractère volcanique et noir des Fulvie et des Julie de Tacite : violente à tout briser, vindicative à outrance, incapable d'autres passions que de celles de l'orgueil et de l'ambition. Elle capitule avant de se rendre; il lui faut une maison montée, un crédit ouvert sur le trésor royal, un titre de duchesse et l'expulsion de sa sœur. Madame de Mailly part pour Paris avec un désespoir qui arrache des larmes à Louis XV, et la duchesse écrit à Richelieu : — « Sûrement Meuse » vous aura mandé la peine que j'ai eue à faire » déguerpir madame de Mailly. Enfin j'ai obtenu » qu'on lui mandât de ne point revenir que quand on

» lui manderoit. Vous croyez peut-être que c'est une » affaire finie. Point du tout; c'est qu'il (le roi) est » outré de douleur et qu'il ne m'écrit pas une lettre » qu'il ne m'en parle, et qu'il me demande de la » faire revenir, et qu'il ne l'approchera pas, mais » qu'il me demande de la voir quelquefois... Comme » il me conviendroit fort peu qu'elle fût ici, je compte » tenir bon. » — Voilà la femme peinte par elle-même dans toute sa sèche nudité. On lui a fait gloire d'avoir décidé Louis XV à commander son armée dans la campagne de 1744; mais Richelieu et madame de Tencin lui soufflaient ce rôle d'Agnès Sorel derrière la coulisse, et elle ne le joua qu'au profit de sa vanité. Il y parut au train théâtral qu'elle déploya pour aller rejoindre le roi, à l'ostentation scandaleuse qu'elle mit à le suivre d'étape en étape, à l'acharnement avec lequel elle se cramponna, à Metz, au lit de son amant moribond, obsédant son agonie, accaparant son chevet, défendant contre les princes et l'Église son droit de concubinage. C'était Vénus *Libitine,* la Vénus des Funérailles, attachée à sa proie.

L'Église l'emporte, elle arrache à Louis XV le renvoi de sa maîtresse. Madame de Châteauroux, poursuivie par les huées, reprend en fugitive cette route de Paris qu'elle venait de parcourir en triomphe. D'auberge en auberge, elle écrit à Richelieu des lettres qui font frémir; c'est le sang-froid de la rage. Pas une lueur de tendresse, pas une larme pour le roi qu'elle a quitté en pleine agonie; rien que des

éclairs de fureur, des calculs de haine, des plans et des combinaisons d'avenir : — « Je crois bien que » tant que la teste du roy sera foible, il sera dans la » grande dévotion; mais dès qu'il sera un peu remis, » je parie que je lui troterai furieusement dans la » teste, et qu'à la fin il ne pourra pas résister, et » qu'il parlera de moy, et que tout doucement il de- » mandera à Lebel ou à Bachelier ce que je suis de- » venue. Il faut souffrir avec patience tous les tour- » ments que l'on voudra me faire. Si il en revient, je » l'en toucherai davantage, et il sera plus obligé à » une réparation publique. Si il en meurt, je ne suis » pas pour faire des bassesses... Mais si il en revient, » que cela sera joli! Si nous nous tirons de ceci, vous » conviendrez que notre étoile nous conduira bien » loin. » — Le roi guéri, c'est moins l'espoir qui la reprend qu'une âcre soif de vengeance : — « Je vous » dis que nous nous en tirerons, et j'en suis persua- » dée, ce sera un bien joli moment. Je voudrois déjà » y être, vous le croirez sans peine... Il se prépare » de beaux coups pour nous. Nous avons eu de rudes » moments à passer; mais ils le sont... Adieu, cher » oncle, portez-vous bien. Pour moi, je vais songer » à me faire une santé de crocheteur pour faire enra- » ger nos ennemis le plus longtemps que je pourrai, » et avoir le temps de les perdre. » — Mettez cette femme dans une cour d'Orient, et des têtes fraîche- ment coupées auraient garni les créneaux du palais, le jour de sa rentrée. Il lui fallut du moins ces déca-

pitations morales qu'on appelait des disgrâces. Rappelée par le roi, elle réclame, avant de revenir, l'exil de quatre des plus grands seigneurs du royaume; elle veut que son ennemi, Maurepas, le premier ministre, vienne en ambassade lui signifier son rappel; elle le reçoit du haut de ce lit qui était un trône; elle jouit de son humiliation, elle savoure sa vengeance, elle se prépare à faire dans Versailles une rentrée de reine... Le lendemain, le délire la prend, et elle meurt. Elle meurt, non du poison, comme on l'a dit, mais du paroxysme de ses passions, de la fermentation de ses haines, de la congestion de l'orgueil, de ses nerfs tendus à éclater par tant de secousses. — « Oui, je meurs, — disait Joseph II avant » d'expirer, — et il faudrait que je fusse de pierre ou » de bois pour ne point mourir. » — Ainsi auraient pu dire, en mourant, ces frêles créatures surmenées et brisées par des passions frénétiques.

La duchesse de Châteauroux expira entre les bras de la sœur qu'elle avait si cruellement outragée. Madame de Mailly reçut son dernier soupir. Quelle touchante figure que celle de cette Cendrillon de l'amour ! Elle mourut sept ans après sous le cilice de la pénitence. Il y a un mot d'elle que je voudrais voir écrit sur une de ces banderoles que déploient les Anges, dans les tableaux des vieux maîtres. Entrant à Saint-Roch, au milieu d'un sermon, elle dérangeait quelques personnes en cherchant sa place. Une voix brutale s'écrie : « Voilà bien du bruit pour une p..... »

Madame de Mailly se retourne, et elle répond : « Puis-
» que vous la connaissez, priez pour elle. »

A madame de Châteauroux succède madame de Pompadour, la vraie reine de cette dynastie interlope, et qui a eu la gloire de donner son nom à toute une partie de son siècle.

Pompadour ! ce nom seul, ce nom galant et sonore n'évoque-t-il pas, comme un signal d'enchanteur, le monde *rococo* dont elle fut la créatrice et la reine? Cette délicieuse Capoue de l'art où la forme se contourne, où la couleur s'amollit, où les lignes s'enlacent et s'assouplissent pour enivrer le goût et troubler les yeux, elle est partout où cet art charmant a laissé sa trace; il multiplie son souvenir par ses mille brimborions et ses mille trésors. Les tableaux, les camaïeux, les groupes, les vases, les meubles rares et exquis qu'elle a inspirés, semblent lui avoir tous appartenu, tant ils témoignent de sa vive influence. On cherche son empreinte sur les grands lits à bouquets de plumes et à dossiers ronds où se becquètent les colombes, on évoque sa gracieuse image dans les glaces à trumeaux festonnés de roses, on touche avec respect ces théières dont le couvercle est un fruit, ces tasses diaphanes dont l'anse est la tige d'une fleur. Qui sait? les lèvres de madame de Pompadour ont peut-être passé par là !

C'est là la gloire de l'aimable marquise. Elle était artiste jusqu'au bout des ongles. Une étincelle de feu sacré s'était logée dans ce joli corps. Quand on

songe à sa lourde tâche, celle d'amuser le roi le plus inamusable du monde, on est étonné du temps qu'elle sut réserver aux choses de l'esprit. Elle effleurait tous les arts légèrement, délicatement, comme avec une trompe d'abeille ou une aile d'oiseau. Elle aimait les lettres, et Voltaire, apprenant sa mort, put s'écrier : « Elle était des nôtres! » Si le roi l'avait permis, elle aurait présidé à Versailles un Décaméron de poëtes et de philosophes. Elle avait la passion des livres, au point d'imprimer elle-même de ses blanches mains une tragédie de Corneille, *Rodogune*. Les bibliophiles se disputent aujourd'hui avec des jalousies d'amoureux les volumes reliés à ses armes. On les reconnaît, comme à des grains de beauté, aux trois tours d'or gravées sur leur plat. Elle jouait la comédie comme un ange; elle fut l'âme de ce *Spectacle des petits cabinets* qui avait pour comédiens des ducs et pairs, et pour souffleur un abbé de cour. C'était un charme de l'entendre gazouiller de sa voix flûtée les couplets de Colette dans *le Devin du village :*

Ah! l'Amour ne sait guère
Ce qu'il permet, ce qu'il défend.
C'est un enfant! c'est un enfant!

Si elle aimait les lettres, elle adorait les arts. Elle fut la Médicis au petit pied de Boucher et des trois Van Loo. Les graveurs la comptaient dans leur confrérie. Elle taillait sur pierres fines de petites Allégories mythologiques et galantes qui ne dépareraient

pas un écrin romain; elle signait fièrement ces rares morceaux, si recherchés aujourd'hui, *Pompadour sculpsit.* Vous diriez la griffe de Vénus sur des camées érotiques. Les Chinois ont une déesse de la porcelaine; si nous avions une mythologie, madame de Pompadour serait la divinité du Vieux Sèvres. Ce fut elle qui fonda cette officine de fragiles merveilles. Que de belles maisons elle a bâties dans le style des fées! Choisy, Bellevue, l'Hermitage : palais d'Armide, châteaux en Eldorado, disparus avec l'enchanteresse qui, d'un coup de sa baguette, les avait construits!

Ce ne fut ni une sultane ni une courtisane, ce fut une *maîtresse,* dans le sens le plus élevé du mot. Elle était « froide comme une macreuse », ainsi qu'elle l'avouait à madame du Hausset, sa femme de chambre, qui nous a laissé de si curieux et si niais mémoires. — C'est à cette même madame du Hausset qu'elle disait avec un mépris naïf : « Le roi » et moi comptons si fort sur vous, que nous vous » regardons comme un chien, un chat, et nous al- » lons notre train pour causer. » Et la bonne femme métamorphosée en chatte fait le gros dos sous ce compliment. — Ce n'est donc point avec des philtres de sérail que madame de Pompadour ensorcela son amant; elle enchaînait le roi par des liens d'autant plus forts qu'ils n'étaient pas de chair et de sang, mais d'ascendant et d'esprit. Elle tenait sa cour comme une femme supérieure tient son salon; elle

la remplissait d'imprévu et d'animation; elle variait par d'ingénieux intermèdes son cérémonial monotone. Louis XV, quand il la prit pour maîtresse, était déjà dans un état d'amollissement incurable; aucun ressort ne jouait plus dans son inerte nature. Il assistait au spectacle de son règne sans pouvoir même s'y intéresser. Les sens seuls survivaient en lui à cette mort de l'âme; l'action du charme, l'influence de l'habitude pouvaient seules obtenir de lui un semblant de volonté et d'initiative. Il fallait une femme pour remplir le vide de cette morne idole qui ne régnait qu'en effigie. Or, cette situation étant donnée et ce règne fatalement voué au favoritisme, on doit peut-être remercier le hasard d'avoir fait tomber sur madame de Pompadour le choix de Louis XV. Je sais tout ce qu'on peut reprocher à sa politique : des alliances maladroites, des guerres désastreuses, les caprices du sexe et des nerfs embrouillant les questions d'État. Mais, tout compte fait, le ministère du duc de Choiseul, qui fut celui de la favorite, est encore la seule partie supportable du règne de Louis XV, la seule où les revers aient eu leurs revanches et les désastres des compensations. Le siècle lui dut vingt ans de dignité relative; elle arrêta sa décomposition et la changea en brillante et ingénieuse décadence. A la cour même sa présence suspend et intimide le scandale. La maîtresse décente se tenait d'un air royal devant le sérail, elle cachait sous les grands plis de sa robe ses honteux désordres. Vénus voilée,

elle occupait le centre du sanctuaire; elle attirait sur elle les regards et empêchait de voir les petites nymphes obscènes auxquelles le maître sacrifiait dans les recoins de son temple.

Ces favorites de l'ancienne cour sont plus à plaindre qu'à décrier. Quel poids à porter que celui d'un ennui royal! Quel accablant tête-à-tête que celui d'une idole blasée, rassasiée, qui mange l'encens en grains au lieu de l'avaler en fumée! Ajoutez à cet esclavage les rivalités aux aguets, la délation aux écoutes, les intrigues d'antichambre, les complots de camarillas et les trappes de la disgrâce béantes à chaque pas. Mademoiselle de la Vallière se délasse avec délices, dans sa froide cellule de carmélite, des voluptés de Versailles. Madame de Montespan trouve doux auprès de ces chaînes les cilices d'ascète que son confesseur lui inflige. Madame de Maintenon sèche d'ennui dans sa niche de damas rouge, comme une cariatide accroupie dans un angle, qui porte obscurément le poids de tous les lambris d'un palais. Madame de Pompadour passe sa vie dans l'attitude de Shehérazade assise au bord du lit où le calife dort, le sabre au côté. Comme la tête de la sultane, sa faveur dépend d'un caprice du maître, du conte ennuyeux ou gai qu'elle va lui conter. Et que se passe-t-il dans les mille et une nuits du harem dont elle est exclue? Qui sait si un firman griffonné par une grisette ne va pas demain l'exiler au fond d'une province? — Un soir, madame de Coaslin lui dit : *Va tout!* à une

table de jeu d'un air insolent; elle se croit perdue. Et comme madame du Hausset lui rappelle, pour la rassurer, les bonnes paroles que le matin même lui avait adressées le roi : « Vous ne le connaissez pas, » ma bonne. S'il devoit la mettre ce soir dans mon » appartement, il la traiteroit froidement devant le » monde, et me traiteroit avec la plus grande amitié. »

Elle mourut à la peine; ses nerfs se brisèrent, une langueur la prit et l'emporta en vingt jours. Elle fut plus que douce, elle fut stoïque envers la mort. Ces petites femmes philosophes du dix-huitième siècle savaient mourir, si elles vivaient mal. A la place de madame du Barry, je m'imagine que madame de Pompadour n'aurait pas demandé grâce à « monsieur le bourreau ». Il me semble la voir sur la charrette funéraire. De quel air de reine elle aurait marché au supplice! Avec quelle grâce elle aurait penché sa tête poudrée sur la corbeille de la guillotine! Son âme s'envola sur les ailes d'une triste saillie : — « Attendez, monsieur le curé, — dit-elle au prêtre » qui quittait sa chambre, — attendez un peu, nous » nous en irons ensemble. » — Ce fut le chant de ce joli cygne. Ainsi, on peut dire qu'en expirant elle rendit son dernier sourire.

Pendant le règne de madame de Pompadour défile, par les escaliers et les appartements secrets de Versailles, toute une armée de maîtresses obscures, éphémères, presque anonymes; essaim de harem si nombreux, si confus, que l'histoire n'a pu même le

numéroter. Il en est une cependant qui s'en détache par un air de tête plus fier et plus noble. « Elle dé-» passait toutes les autres femmes, comme on le dit de » Calypso, » a écrit d'elle quelque part Sophie Arnould. C'est mademoiselle de Romans. Celle-là avait été destinée dès son enfance à l'amour royal, comme ces Circassiennes nées dans les montagnes où croissent, jusqu'à la saison nubile, les troupeaux voués au sérail. Elle eut du roi un bel enfant, qui fut plus tard l'abbé de Bourbon; et ce fut un peu avant sa naissance que Louis XV écrivit à la mère ce curieux billet : « Versailles, ce 8 décembre 1761. — Je me » suis très-bien aperçu, ma grande, que vous aviez » quelque chose dans la tête lors de votre départ » d'ici, mais je ne pouvois deviner ce que ce pouvoit » être au juste. Je ne veux point que notre enfant » soit sous mon nom dans son extrait baptistaire, » mais je ne veux point non plus que je ne le puisse » reconnoître dans quelques années, si cela me plaît; » je veux donc qu'il soit mis Louis Aimé ou Louise » Aimée, fils ou fille de Louis le roi ou de Louis » de Bourbon, comme vous voudrez. Pourvu qu'il » n'y ait pas de blanc de votre côté, vous y ferez » mettre ce que vous voudrez. Je veux aussi que le » parrain et la marraine soient des pauvres ou des » domestiques, excluant tous autres. Je vous embrasse » bien tendrement, ma grande amie. »

C'était presque un engagement que ce billet mêlé de réserve royale et de tendresse paternelle. Aussi

mademoiselle de Romans afficha-t-elle son enfant avec l'ostentation d'une reine présentant au peuple un petit Dauphin. Tous les jours elle allait s'asseoir en habit de gala sous les marronniers des Tuileries, portant son glorieux poupon dans une corbeille noyée de dentelles. Telle une nymphe aimée de Jupiter, et allaitant l'enfant sacré dans un bosquet du mont Olympe, à deux pas du palais des dieux. — Un jour que la foule affluait autour d'elle : « Ah ! mesdames » et messieurs, s'écria la mère effrayée, n'écrasez pas » et laissez respirer l'enfant du roi. » Bref, elle fit de sa maternité un si pompeux étalage que Louis XV ennuyé lui enleva son fils et la renvoya dans sa province. — Ce n'est pas tout d'avoir péché, il faut encore être modeste.

Mais madame de Pompadour est la dernière maîtresse du roi digne de ce titre. Après elle, vient madame du Barry; c'est la fin du monde. Est-ce du ruisseau que sortit cette Vénus populaire dont l'avénement éclaboussa tout Versailles? On doute encore. L'origine des femmes de l'espèce de la du Barry se perd dans les ténèbres des mille et une nuits. Les plus belles, les plus exquises ont souvent traversé des mondes d'amours obscurs avant d'apparaître et de parvenir, comme ces diamants illustres qui, de la main du mendiant indien ou du nègre qui les déterre, passent par des milliers de trocs et d'achats subalternes avant d'arriver à la couronne des rois ou à l'aigrette des sultans. Quoi qu'il en soit, de madame

de Pompadour à madame du Barry la chute fut profonde. On aura beau la parer, l'enjoliver, la farder, elle n'en reste pas moins une *fille* dans toute l'indécence du mot. Et c'est là, à vrai dire, son originalité dans l'histoire. Cette tache de boue va comme une mouche à sa joue profane.

Elle a tout de la fille de joie : l'effronterie, la folie, l'insouciance du lendemain, l'instinct du pillage et du gaspillage, cette bonté sensuelle qui rappelle celle des fruits et des breuvages, le don d'avilir et de ravaler tout ce qui l'approche. Elle encanaille la cour, elle initie le roi aux gravelures du plaisir, elle fait Versailles à son image et le métamorphose en haut mauvais lieu. Ce n'est plus qu'une maison de plaisance en carnaval, où l'on soupe, où l'on se débraille, où résonnent les couplets grivois, où la comédie obscène dénoue sa ceinture, où la perruque du chancelier est livrée aux hannetons de Zamore, où le café de la France f.... le camp dans la cheminée. Au milieu de ce brouhaha licencieux, une grisette aux airs d'odalisque qui va, vient, joue, zézaye, babille, fait mille grimaces et mille simagrées, et jette l'argent du trésor par les fenêtres du palais, avec le plaisir animal de la guenon de la fable faisant des ricochets sur la mer avec des pistoles. On a voulu faire une femme politique de cette Frétillon : *Risum teneatis*... Dans quel recoin de ce frivole cervelet une idée sérieuse aurait-elle pu se nicher? La du Barry fut la mouche cantharide du coche empêtré de l'État, mais

une mouche liée à un fil dont ses meneurs tenaient le bout. Elle répète la leçon que M. de Maupeou lui siffle; elle jongle avec les oranges — *Saute Choiseul! saute Praslin!* — que M. d'Aiguillon lui met dans la main. L'impersonnalité est son caractère. Elle veut vivre, elle veut s'amuser et garder sa place; elle détruit par mégarde, elle fait le mal sans savoir pourquoi : sa seule politique se réduit à l'instinct de la conservation personnelle. Elle n'est pas plus responsable du roi qu'elle dégrade et de la monarchie qu'elle achève, que la coupe n'est responsable de l'homme qu'elle enivre, et la flamme du palais qu'elle brûle.

Un sentiment sérieux purifia pourtant cette vie licencieuse. Madame du Barry avait trente ans lorsqu'elle se prit à aimer. Louis XV était mort, son règne avait fini; elle vivait retirée dans son délicieux pavillon de Luciennes, comme un bijou qui, après avoir brillé, rentre dans son écrin. L'âge, la désillusion, la retraite l'avaient attendrie. Elle aima donc, et passionnément, un grand seigneur anglais, lord Seymour. On a quelques-unes des lettres qu'elle lui adressa pendant cette liaison courte et triste comme un automne : c'est la tendresse et l'humilité de la *Courtisane amoureuse*, mettant sa poitrine nue sous les pieds de son bien-aimé. On y respire la mélancolie d'un cœur fatigué aspirant au repos des affections fidèles. Voici quelques passages de cette correspondance imprévue. J'en débrouille l'orthographe qui

est celle qu'aurait eue la Chatte Métamorphosée en Femme de la Fontaine :

« Les assurances de votre tendresse, mon tendre » ami, font le bonheur de ma vie. Croyez que mon » cœur trouve ces deux jours bien longs, et que s'il » étoit en son pouvoir de les abréger, il n'auroit plus » de peine. Je vous attends samedi, avec toute l'im- » patience d'une âme entièrement à vous, et j'espère » que vous ne désirerez rien. Adieu, je suis à vous. »

L'amant se refroidit, le lien se dénoue; elle se plaint, mais si doucement, que l'on dirait à voix basse :

« Vous n'aurez qu'un mot de moi, et qui seroit de » reproche si mon cœur pouvoit en faire. Demain je » vous dirai ce qui m'a empêchée de vous donner » de mes nouvelles. Mais croyez, quoi que vous en » disiez, que vous serez le seul ami de mon cœur. » Adieu, je n'ai pas la force de vous en dire davan- » tage. »

Enfin vient la dernière lettre, un triste et touchant adieu :

« Il est inutile de vous parler de ma tendresse et » de ma sensibilité, vous la connoissez. Mais ce que » vous ne connoissez pas, ce sont mes peines. Vous » n'avez pas daigné me rassurer sur ce qui affecte » mon âme, ainsi je crois que mon bonheur et ma » tranquillité vous touchent peu. C'est avec regret » que je vous en parle, mais c'est pour la dernière » fois. Ma tête est bien, mon cœur souffre; mais

» avec beaucoup d'attention et de courage, je par-
» viendrai à le dompter. L'ouvrage est pénible et
» douloureux, mais il est nécessaire. C'est le dernier
» sacrifice qu'il me reste à faire; mon cœur a fait
» tous les autres. »

Cela n'est rien, c'est le lieu commun de la plainte. Il s'écrit chaque jour dix mille lettres d'amour pareilles à celle-ci. Mais l'émotion vous prend en songeant à celle qui l'a griffonnée. Il a donc souffert ce cœur effréné; ils ont donc pleuré ces yeux de diamant; nous prenons donc en flagrant délit d'amour vrai la folle et triomphante courtisane! Il lui sera beaucoup pardonné, puisqu'elle a aimé une fois dans sa vie, naïvement, simplement, comme une grisette qu'elle était. Que cette larme lave sa mémoire, et aussi le sang qu'elle versa sur l'échafaud pour l'amour de la maison royale dont elle avait profané le trône. Elle fut lâche envers la mort; mais cette lâcheté même nous touche comme une humiliation volontaire. Elle semble se rendre justice en s'avilissant. Il ne convenait pas à cette belle païenne de mourir à la façon des héroïnes et des saintes : — « Monsieur le bourreau, » ne me tuez pas! monsieur le bourreau, ne me faites » pas de mal! » criait-elle à Samson sur la charrette du supplice. Qu'elle serait moins touchante si elle avait porté devant l'échafaud la sérénité fière qu'il n'appartient qu'aux martyrs de présenter à la mort!

Paul de Saint-Victor.

A M. ARSÈNE HOUSSAYE.

Permettez-moi de vous dédier ce livre, souvenir d'un siècle que nous aimons tous les deux, mon ami. Votre charmant esprit, votre talent si fin et si élégant lui porteront bonheur.

Ctesse DASH.

LES DERNIÈRES AMOURS

DE

MADAME DU BARRY.

CHAPITRE PREMIER.

LE NID D'UNE BELLE COLOMBE.

— Venez, venez, madame la comtesse, dit une voix jeune et folle, venez par ici, voici la chasse.

— La chasse, mignonne, en êtes-vous bien sûre?

— Oh! tenez! là-bas, de l'autre côté de la rivière, voyez-vous le cerf, comme il court? Voyez-vous les chiens, les cavaliers en habit vert? Celui qui dépasse les autres sur ce beau cheval gris, c'est monseigneur le comte d'Artois; oui, ce doit être lui.

— En effet, reprit l'autre dame d'un ton presque triste, oui, vous avez raison, c'est la chasse des princes, et celui qui court en avant est monseigneur le comte d'Artois.

— Viendront-ils par ici, madame?

— Je ne le pense pas, mon enfant, et je ne le désire pas non plus. Tout ce qui me rappelle la cour me blesse, et je veux être tranquille dans ma retraite. Rentrons, cela me fait mal.

— Ma pauvre marraine ! répliqua la jeune fille, avec une larme dans la voix.

— Vous m'aimez, chère petite? tu m'aimes, ma fille, n'est-ce pas? Tu es heureuse près de moi, il ne te manque rien?

— Et que me manquerait-il, je vous prie? N'êtes-vous pas pour moi plus qu'une mère? Ne m'entourez-vous pas des soins les plus tendres? Pauvre enfant abandonnée que je suis, n'ai-je pas trouvé auprès de vous ce que je n'aurais jamais osé demander, même dans mes rêves ambitieux? aussi je vous aime, je vous aime! Je donnerais ma vie pour vous; ce n'est pas grand'chose que ma vie, je donnerais mon bonheur.

— Chère enfant! Ah! si tous mes courtisans eussent été comme toi!

— Pourquoi regretter vos courtisans, madame? n'en avez-vous pas assez, et de bons encore! Tout ce qui vous entoure vous adore, vous êtes toujours reine à Luciennes, votre petit royaume ne vous manquera pas, on ne peut vous le ravir, ni faveur, ni disgrâce ne vous y atteindront, vos sujets sont à genoux, que vous faut-il de plus?

— Rien, rien sans doute. Tu ne peux ni savoir, ni comprendre ce qu'il me faudrait, enfant, n'en parlons point.

— La chasse se rapproche, je vous assure. J'entends le cor; ils seront ici dans peu d'instants, vous verrez.

— Tu te trompes, petite, ce que tu entends c'est l'hallali, c'est la mort du cerf, il est trop tard pour en courir un autre, les princes retourneront à Versailles.

— M. le duc vient-il souper?

— Je le pense.

— Et qui encore?

— Mon frère apparemment, peut-être une ou deux personnes avec lui, et puis j'oubliais! un jeune homme, un parent de madame de Langheac, qu'elle m'envoie de je ne sais quelle province. Il m'a apporté hier une lettre d'elle, je ne l'ai point reçu, j'étais de mauvaise humeur, mais j'ai commandé qu'on l'invitât pour aujourd'hui.

— Comment s'appelle-t-il?

— M. de Montsabré, je crois, ou quelque chose d'approchant.

— Allons! c'est une nouvelle connaissance, un soupirant de plus, je gage.

— Folle! à mon âge! répliqua la comtesse avec un mouvement de coquetterie ravissant.

— Je ne sais quel est votre âge, ma chère marraine; mais quant à votre visage, il a vingt-cinq ans, on vous prendrait pour ma sœur.

En ce moment un petit nègre, capricieusement vêtu, et qui se tenait à distance de la comtesse, se rapprocha vivement.

— Qu'y a-t-il, monsieur le gouverneur? dit-elle.

— Il y a, madame, que je ne veux plus porter

Chiffon à la promenade, il m'a mordu jusqu'au sang. Tenez, le voilà votre chien, il peut bien marcher peut-être!

Et joignant l'action à la parole, il jeta brutalement par terre le plus ravissant bichon, de ceux que nos grand'mères appelaient des *gredins*. L'animal, peu accoutumé à cette manière, poussa un cri plaintif et se réfugia sous les paniers de sa maîtresse.

— Méchant Zamore! dit celle-ci, incorrigible créature! insolent, mauvais, taquin, gourmand, voleur, tu as tous les vices de ta race, sans avoir aucune de ses qualités. Je ne sais qui me tient de te chasser, de te mettre sur le pavé sans un sou.

— Me chasser de mon château! Cela serait un peu violent, madame.

— Comment! de ton château?

— Ne savez-vous point que j'en suis gouverneur? Ne le disiez-vous pas vous-même tout à l'heure?

— Luciennes n'a plus de gouverneur, Zamore, répliqua-t-elle, oubliant sa colère devant ses regrets, ce n'est plus un château royal.

Pendant ce temps Cerise avait ramassé le petit chien et le tenait sous son bras, en le couvrant de caresses. Il montrait ses dents blanches et pointues comme des aiguilles à Zamore, qui le regardait furieux.

— Voyez-vous, voyez-vous! il veut m'atteindre encore. Oh! je te tordrai le cou, gredin!

— Il est cruel, ce nègre, madame, il est féroce,

j'en ai peur. Ne lui donnez plus Chiffon à porter, je m'en charge, moi!

— Oui, deux chiens couchants, vous lécherez ensemble les pieds de votre maîtresse.

— Comprends-tu, Cerise, que je n'aie pas le courage de renvoyer cet avorton? Comprends-tu que depuis vingt-cinq ans je souffre ses impertinences, et cela parce qu'il me rappelle le temps passé? Oh! le feu roi le disait bien : Madame, Zamore est une méchante espèce! — Va-t'en!

Le nègre se recula en grommelant, comme un mâtin qui s'éloigne les mâchoires serrées et prêtes à mordre. Il reprit sa place, à dix pas de la comtesse. On approchait alors de Luciennes, ce délicieux bijou, dernier gage d'amour du roi de France à sa favorite, Jeanne Vaubernier, comtesse du Barry.

C'était un séjour enchanteur, situé dans une des belles positions des environs de Paris, à une distance précieuse de la cour et de la ville; le luxe le plus coquet, le plus étourdissant, étalait ses splendeurs dans cette bonbonnière, où tout était choisi et commandé exprès pour la comtesse. Le jardin affectait déjà la forme et le dessin d'un parc anglais: des eaux jaillissantes, des ruisseaux murmurants, des ombrages admirables, des fleurs merveilleuses à profusion, des gazons d'émeraudes, telle était la corbeille où reposait ce nid gracieux, ce dernier refuge d'une femme jadis si adorée et si puissante. Louis XV lui avait laissé une fortune suffisante pour entretenir une

maison considérable et pour se permettre les fantaisies ruineuses auxquelles elle ne savait pas résister. Afin de ne point s'inquiéter d'affaires, elle avait tout remis aux mains d'un procureur honnête homme, par extraordinaire. Il payait ses dépenses et lui donnait de l'argent pour ses aumônes, pour ses caprices. Ses revenus bien administrés se doublaient. Elle ajoutait sans cesse de nouveaux embellissements à ce qu'elle appelait quelquefois sa tombe, à ce charmant pavillon que les étrangers venaient admirer de fort loin, peut-être aussi dans l'espoir d'en rencontrer la maîtresse.

La maison, très-petite, très-petite surtout pour celle qui l'habitait, était cependant pourvue de tout ce que rendait nécessaire la position d'une grande dame. Madame du Barry appelait près d'elle les célèbres artistes du temps. Chacun d'eux, trop heureux d'attirer ses regards, s'était empressé d'orner sa retraite. A la façade du jardin, au-dessus d'un portique ionien, se voyait un fronton sculpté par Pigalle représentant la naissance de Vénus. La première antichambre en marbre rose, avec un pavé en mosaïque d'Italie, conduisait à la seconde, dont chaque panneau renfermait un tableau de maître. Sur cette pièce s'ouvrait d'un côté la salle à manger d'été, figurant un bosquet d'arbres des tropiques avec leurs fruits et leurs fleurs. Le jour venait par en haut, à travers les branches, et imitait à s'y tromper la lumière perçant les feuillages. Des fleurs véritables grimpaient

le long des arbres, entre autres un héliotrope géant montant jusqu'au plafond et s'étendant presque tout autour de la pièce; il embaumait l'air. Des oiseaux rares perchaient sur ses branches et soutenaient les lustres en cristal de roche scintillant de mille feux.

La salle à manger d'hiver était en marbre blanc avec des colonnes bleues. Les glaces, les consoles ornées de vases de vermeil, le buffet chargé de vaisselle admirable, en formaient les principaux ornements. Le plafond, peint par Doyen, représentait les amours de Jupiter. Le maître des dieux empruntait le beau visage de Louis XV, et la charmante Danaé présentait, dit-on, les traits de la marquise de Pompadour. Ce plafond ressemblait à une épigramme.

La salle de concert venait ensuite. Elle était tout en dorures et en peintures de Boucher et de Watteau. Le clavecin, en vernis Martin de la plus belle espèce, était une pièce unique en Europe. De chaque côté étaient placées la statue d'Orphée et celle d'Apollon, le premier de Coustou, le second de Pigalle. Le plafond, de Julien de Toulon, représentait l'Olympe charmé par les Muses.

Le grand salon, moitié dorures, moitié marbre de Paros, était d'un travail éblouissant et d'un éclat inouï. Les panneaux renfermaient quarante sujets mythologiques, qu'on pourrait appeler les triomphes de l'Amour. Le plafond en dôme représentait l'Amour lui-même enchaînant l'aigle de Jupiter avec des liens de fleurs. La cheminée en malachite était un présent

de la grande Catherine à Louis XV. Des vases en porcelaine de Sèvres, d'un prix royal, ornaient les consoles et les guéridons; les meubles étaient en velours vert brodé d'or, et les bois en ivoire sculpté. Nul coup d'œil comparable à celui de ce salon, éclairé le soir.

La chambre à coucher semblait le vrai temple du Sommeil et de la Volupté. Sur une étoffe de soie rose, glacée d'argent, on avait tendu une mousseline des Indes, parsemée de rosaces et d'étoiles d'or. La draperie était garnie d'un point de Hongrie admirable, et à chaque relevé se trouvait un gros bouquet de roses. Au-dessus, des Amours attachaient des écharpes de gaze, d'or et d'argent, soutenues par des guirlandes de roses, retombant d'un Amour à l'autre. La cheminée, en porcelaine de Sèvres, fantaisie d'une délicatesse inouïe et peinte d'arabesques, de fleurs, de papillons, d'oiseaux groupés avec un art infini, était un véritable joyau; la pendule, formant socle, était chargée d'un groupe sculpté par Clodion. De chaque côté se trouvaient des vases de vieux bleu, et des chats craquelés d'un prix inestimable. Le lit surpassait tout ce qu'il est possible d'imaginer.

Sur un rocher formé de labrador, de malachite, de corail, d'agate et d'autres matières semblables, s'élevait une coquille immense, aux côtes roses, bleues, or et argent. Elle supportait une corbeille tellement garnie de fleurs, que les osiers dorés en avaient été rompus en divers endroits, par où tombaient, non

sans élégance, dans leur chute fortuite, des guirlandes de roses, de lis, d'anémones et de pavots. Une galerie légère renfermait le coucher. Quatre statues de Clodion soutenaient les rideaux du lit, pareils à la tenture, et un dôme en couronne surplombait sur le tout. Les meubles étaient en porcelaine, comme la cheminée, les siéges en étoffe rose et argent montés en nacre de perles, les tapis de Beauvais représentaient un vrai parterre. On se fût cru dans une demeure féerique.

Le boudoir s'éclairait de la façon la plus étrange. La lumière y descendait à travers des nuages de diverses couleurs savamment calculées. La tenture était en velours blanc, bordé de galons d'or. Tout autour de la pièce régnait un lit de repos à la turque, foulant un tapis en renard bleu et en martre zibeline; de grandes glaces à demi masquées par des courtines d'or répétaient la cheminée en lapis-lazuli et les somptuosités de ce lieu magique. Derrière se trouvait une salle de bain, en marbre noir incrusté, arrangée à la manière d'Italie. Le robinet d'eau chaude était en or, celui de l'eau froide en platine.

Le premier étage renfermait les chambres que la comtesse offrait à ses amis.

Les jardins, aussi merveilleux que la maison, s'étendaient au loin et se terminaient par un parc enclos de murs et très-giboyeux.

Tel était le retrait délicieux laissé par Louis XV à sa dernière maîtresse; on l'avait copié sur une petite

maison des plus célèbres de l'époque, et dans laquelle, assurait-on, madame du Barry passa plus d'une joyeuse soirée. Jeanne Vaubernier ne pouvait oublier son origine. Quant à elle, la folle courtisane, les années enfuies dans le repos avaient à peine marqué sur sa tête. C'était toujours la même grâce, la même beauté, la même mutinerie; c'était toujours ce charme inconcevable auquel nul n'avait pu se soustraire, même ses plus grands ennemis. Gaie, rieuse, pleine de bonté et de généreuses pensées, jamais une femme ne se fit si parfaitement pardonner ses écarts et son bonheur. Ceux qui la voyaient l'aimaient, ceux qui la connaissaient l'aimaient encore davantage. Elle nourrissait tous les pauvres de Luciennes, elle était marraine de tous les enfants; elle donnait aux artistes malheureux des secours accompagnés de si charmants sourires, qu'ils oubliaient l'aumône; elle payait en reine ceux qui travaillaient pour elle, par un reste d'habitude. Son esprit sans culture, mais d'un brio à mille facettes, amusait mieux que la conversation la plus renommée. C'était enfin la vraie déesse du temple que nous avons essayé de décrire, toute d'éclat, de fraîcheur, de volupté comme lui. Depuis la mort du feu roi, elle était *officiellement* liée avec le duc de Cossé, son amant de cœur sous Louis XV. On ajoutait sourdement qu'elle ne lui gardait pas une fidélité exemplaire; mais, comme il ne s'en plaignait à personne, on ne le plaignit pas et l'on applaudit la peine du talion.

Depuis une dizaine d'années elle avait pris avec elle sa filleule, Jeanne Daubert, qu'elle appelait du joli nom de Cerise. Cette enfant, presque aussi belle que sa marraine, élevée sur ses genoux, avait pour elle un de ces dévouements que rien ne peut payer. Elle ne la voyait qu'à des heures fixes, le reste du temps elle travaillait dans sa chambre. Cette société légère, dissolue, respectait l'innocence de Cerise, et pas un mot hasardé ne se prononçait devant elle. Le comte Jean s'arrêtait devant cette pureté phénoménale en un pareil séjour. Cerise savait la liaison du roi avec la comtesse, à cela près elle la croyait aussi chaste qu'elle-même. Madame du Barry avait pour cette jeune fille un sentiment profond et tendre, elle en était fière.

— Cerise, disait-elle, c'est mon avenir, elle m'aimera quand personne ne m'aimera plus.

Le jour où s'ouvre cette histoire elles rentrèrent ensemble de leur promenade et se dirigèrent vers le cabinet de toilette de la comtesse, sanctuaire dont la description a été oubliée. On y voyait la fameuse toilette d'or, avec la glace surmontée de la couronne royale, cadeau magnifique et maladroit qui fit presque une révolution à la cour. Jeanne espéra vingt-quatre heures le sort de madame de Maintenon.

— Ce sera très-facile à arranger, criait Jean du Barry, la dévote ne valait pas mieux dans sa jeunesse que ma belle-sœur, et quant à d'Aubigné, je remplirai avantageusement sa place. Ce que Louis XIV

a trouvé bon, Louis XV doit le trouver excellent.

Heureusement Louis XV n'alla pas jusque-là.

La niche de Chiffon était placée dans l'angle du cabinet de toilette, tendu en satin bleu, avec une guipure drapée dessus du haut en bas. Ce cadeau de la république de Venise au roi valait bien au moins cinquante mille livres. La maison du bichon favori était de même façon que le reste, avec un bouquet de plumes aux quatre coins. Il y reposait sous des édredons et dans de la ouate. Cerise l'y déposa en arrivant comme une relique, et se retournant vers Zamore qui les avait suivies jusque-là avec son effronterie ordinaire :

— Ne t'avise plus de le toucher, car, je te le jure, je demanderai à madame la comtesse de te faire donner le fouet.

Le nègre fit une grimace effroyable, montra le poing à la jeune fille et à son protégé, et se mit à courir vers la petite chambre qu'il habitait, à côté de celle du maître d'hôtel.

— Nous en voilà débarrassées, marraine. Vous avez là un magot bien désagréable, avouez-le.

— Tu as plus raison que tu ne crois, Cerise, mais que veux-tu ! Il est probable que je l'aurai encore longtemps. M. de Cagliostro m'a prédit qu'il serait cause de ma mort.

— Chassez-le donc vite alors.

Madame du Barry se mit à sourire.

— Chasser cette figure noire que je suis accoutu-

mée à voir autour de moi depuis vingt ans! Ah! ma chère petite, tu es jeune et tu ignores la force de l'habitude. Luciennes sans Zamore! mais cela ne se peut pas, il en a vu poser la première pierre, à côté de ce pauvre bon roi, qui se jouait de lui comme d'un sapajou.

Les femmes de la comtesse entrèrent.

— Allez vous habiller, Cerise, soyez prête de bonne heure, et descendez au salon pour recevoir ceux qui n'entrent point ici. Ce M. de Montsabré, par exemple, vous lui ferez prendre patience, et vous tâcherez qu'il ne s'ennuie pas. Faites-vous belle, entendez-vous, je le veux : ne mettez plus cet affreux pouf d'hier au soir, il vous vieillit de dix ans, et c'est à quoi on ne doit point s'accoutumer, quelque jeune qu'on soit. Tant de gens vous prendraient au mot!

Cerise remonta chez elle. A peine était-elle sortie que la porte du cabinet s'ouvrit de nouveau. La glace était posée de manière que la comtesse vît parfaitement les personnes qui entraient. Elle ne tourna pas la tête, et dit d'un ton assez impérieux :

— Ah! c'est vous, mon frère?

— Vous aimeriez mieux que ce fût un autre, mais pour le moment je suis seul et de très-mauvaise humeur.

— Tant pis! Il valait mieux ne pas venir.

— Je ne suis pas venu pour m'amuser.

— Et pourquoi donc alors?

— Parce que j'ai besoin d'argent, répliqua-t-il brusquement en frappant sur la cheminée de mosaïque de Florence.

— Ne cassez rien chez moi et demandez-en à mon procureur.

— Il m'en refuse.

— Que voulez-vous que j'y fasse?

— Que vous le lui ordonniez, morbleu! et que ce paltoquet soit chassé sur-le-champ.

— Ah çà! on veut me faire renvoyer tout le monde aujourd'hui.

— Comment?

— Oui. Ce matin un de mes amis m'a écrit de vous chasser; Cerise m'a suppliée de chasser Zamore, vous me demandez de chasser mon procureur; en vérité, je ne puis suffire à tant de rigueurs.

— D'autant plus que vous n'avez jamais brillé par là, cela ne s'apprend pas en un jour.

— Vous m'avez appris tant de choses que je pourrais bien encore vous devoir cette leçon.

— Je ne m'amuse pas aux picoteries, autrement je vous en répondrais jusqu'à demain, finissons : un mot pour votre cuistre, et je retourne à Paris.

— Mon frère, nous n'avons plus affaire à l'abbé Terray.

— Hélas! je le sais de reste, mais si ce n'est plus lui, c'est encore son ombre, profitons-en.

— Que voulez-vous faire de cette somme?

— Je veux jouer, parbleu! J'ai une partie en train,

je l'ai quittée parce que je n'avais plus le sou, et j'y retourne.

— Comte, vous aurez de l'argent, à une condition.

— Laquelle?

— Vous souperez ici et vous y resterez jusqu'à demain matin.

— Pourquoi faire?

— C'est mon secret.

— Comte, vous me trompez, vous avez de l'argent.

— Je n'en ai pas, vous dis-je.

— Vous en avez, car vous ne me flattez point, car vous êtes hargneux et non rampant. Vous méditez quelque nouvelle folie.

— Qu'est-ce que cela vous fait?

— Cela ne me fera rien le jour où j'aurai exécuté le plan de mon ami, en attendant cela me ruine.

— Comtesse, interrompit-il brusquement, j'ai un projet.

— Je ne vous le demande pas.

— Je veux que vous le sachiez, j'ai un projet.

— Vous répétez trop, preuve d'embarras.

— Fine mouche! Oui, je suis embarrassé, car j'ai peur de vos jolis ongles.

— Votre projet me concerne donc?

— Mais oui.

— Et vous avez besoin de mon consentement pour l'exécuter?

— Pas absolument, cependant cela serait plus convenable; je dois ajouter que si vous le refusez, je m'en passerai parfaitement.

— Dites vite, reprit la comtesse en battant de son petit pied. A propos, Rose et Lisette vous gênent-elles?

— Pas plus que Chiffon.

— Parlez donc alors.

— Je veux me marier.

— Vous!

— Ou si je ne me marie pas, je veux tâter de l'amour distingué, pendant qu'il me reste encore bon œil et bonne dent.

— Que puis-je à cela?

— Personnellement rien. Il m'est interdit de vous épouser, et quant à l'amour honnête... vous savez le proverbe?

— Où il n'y a rien...

— Précisément, interrompit-il.

— Aussi insolent que Zamore, répliqua-t-elle en riant aux éclats. Ensuite?

— J'ai fait mon choix.

— Vraiment? Et quel est-il?

— Je veux vous demander Cerise.

La comtesse devint pâle comme un linge, recula vivement son fauteuil, s'approcha du comte, les dents serrées par la colère.

— Vous, vous! Jean du Barry, vous osez prononcer ces mots-là devant moi! sortez, sortez sur-

le-champ, et ne revenez jamais en cette maison, je vous le défends.

Elle mit dans ces paroles un mépris si écrasant, qu'il fallait être cet homme d'acier et de boue pour n'en pas être ému.

— Bah ! répondit-il sans bouger de place et sans montrer la moindre émotion.

En ce moment Cerise ouvrit la porte.

CHAPITRE DEUXIÈME.

LE NOUVEAU VENU.

— Madame la comtesse, dit-elle avec sa parfaite tranquillité, M. de Montsabré est dans le grand salon depuis une demi-heure.

A l'aspect de Cerise, madame du Barry s'élança vers elle, lui prit la tête et la couvrit de baisers. Le désordre de sa toilette, ses cheveux répandus sur ses épaules, et dont la poudre volait autour d'elle, donnaient à sa beauté quelque chose d'étrange, d'inaccoutumé, quelque chose qui rappelait davantage Jeanne Vaubernier, la fille aux mouvements irréfléchis. Le comte Jean la regardait, un sourire narquois sur les lèvres et non plus impressionné qu'une pierre. Les femmes de chambre, bien apprises, s'étaient retirées sans qu'on eût eu besoin de le leur ordonner.

— Sois tranquille, chère enfant, répliqua la comtesse au milieu de ses baisers et de ses larmes, sois tranquille, tu ne seras pas sacrifiée.

Jean du Barry éclata de rire.

— Scène magnifique, s'écria-t-il, jouée et filée comme mademoiselle Clairon seule est capable de le faire. Comtesse, après avoir doublé les reines à la

cour, vous pouvez en prendre l'emploi à la comédie, d'honneur! c'est touchant.

L'air étonné et naïf de Cerise, qui ne comprenait rien à tout ceci, redoubla la gaieté du mauvais sujet de comte; madame du Barry, dont les impressions étaient mobiles comme la feuille du tremble, finit par la partager.

— Taisez-vous, taisez-vous, dit-elle, ne me faites point rire ainsi. C'est malgré moi, je vous assure, car je n'en ai pas envie. Allez-vous-en, allez au salon, avec M. de Montsabré; laissez-moi finir ma toilette, ne m'ennuyez plus, ne me tourmentez plus, et surtout oubliez ce que vous avez dit tout à l'heure afin que je l'oublie.

— Nous ne l'oublierons ni l'un ni l'autre, et j'y tiens plus que jamais.

— Comte!

— Comtesse!

— Ne me mettez pas en colère, au nom du ciel, cela m'enlaidirait.

— Je le sais bien, à quarante...

— Vous tairez-vous, misérable!

— Non, et j'irai chercher votre extrait de naissance, et je le ferai courir dans les nouvelles à la main, dans *la Gazette,* si elle veut l'imprimer. Ah! vous me couperez les vivres! vous m'empêcherez de jouer, et vous croyez que je ne m'en vengerai pas!

— Vous êtes un homme atroce!

— Du tout, je suis un homme ruiné, ce qui est bien pis !

— Vous mangeriez le Pérou.

— Ah ! ma sœur, vous vous faites injure, où prendrez-vous des comparaisons ?

— Je ne joue pas du moins.

— Vous êtes trop ambitieuse ; voulez-vous accaparer les sept péchés capitaux ?

— Sortez donc ! répéta-t-elle en frappant du pied.

— Non, je ne sortirai pas ; je resterai près de vous, à vous contrarier, à vous injurier, et c'est bien le moins que je puisse me permettre. Peut-être aimez-vous mieux que j'emporte vos chats bleus, ou un de vos écrins, à votre choix ?

— Oh ! si le feu roi vivait encore, je vous ferais jeter à la Bastille !

— Ragez, ragez ! cela me console.

— Enfin, que voulez-vous ?

— De l'argent.

— Combien ?

— Mille louis.

— C'est trop.

— Je ne m'en irai pas.

— Vous n'aurez rien du tout.

— J'enlèverai Cerise.

— Jean, vous me ferez sortir des gonds, la patience va m'échapper.

— Il y a longtemps que vous ne la tenez plus ; écrivez.

— Non.

— A votre aise.

La comtesse se leva, sonna deux coups; les femmes de chambre parurent comme par enchantement.

— Coiffez-moi! dit-elle d'un air furieux.

— Et coiffez-la bien, mesdemoiselles; elle a grand besoin de votre secours; quand on a qua...

— C'est intolérable! interrompit-elle en cassant de colère un magnifique flacon plein d'essence.

Cerise s'était sauvée dès le commencement de la querelle; elle connaissait par expérience ces sortes de divertissements et les fuyait de tout son courage. Les femmes ramassèrent les débris du cristal et essuyèrent le tapis, comme des soldats accoutumés à retirer les morts du champ de bataille.

— Ma bonne petite sœur, reprit le comte d'un air sucré, je ne céderai pas, décidez-vous, et que cela finisse. L'heure du souper approche; j'ai entendu trois carrosses entrer dans la cour, et vous vous feriez attendre.

— Vous voulez mille louis?

— Oui.

— Et vous vous en irez?

— Aussi vite que cinq livres de guides aux postillons pourront me conduire.

— Et vous renoncerez à vos idées?

— Je n'y renoncerai pas, mais je n'en dirai rien, cela reviendra au même.

— Rien de fait alors.

— J'ajournerai, c'est déjà beaucoup.

— Allez vous promener et laissez-moi en repos! Je ne puis suffire à vos demandes; je ne veux pas me ruiner, et que m'importent après tout vos folies? Qui vous croira? Quant à ma filleule, je saurai la garder.

— Rose, faites préparer ma chambre, je couche ici.

— Rose, je vous le défends, M. le comte du Barry n'a plus de chambre à Luciennes.

— Vous vouliez tant me retenir tout à l'heure.

— J'avais mes raisons, vous me les ôtez toutes.

— Vous avez quelquefois *des* raisons, mais quant à *de la* raison, jamais.

— J'en ai en ce moment, et je vous refuse.

— Allons, puisque vous m'y forcez!

Il s'approcha d'elle et lui dit quelques mots à l'oreille.

— Vous ne le feriez pas! s'écria-t-elle en pâlissant.

— Je le ferais, je le ferais sur l'heure, j'en jure mon nom.

Ce serment était le seul auquel du Barry n'eût jamais manqué, prétendant que son nom était plus sacré pour lui que celui de Dieu même, par la raison qu'il s'aimait avant tout.

— Il faut bien aimer quelque chose, ajoutait-il, et au moins je suis sûr de cet ami-là.

La comtesse donna ordre qu'on lui apportât une écritoire; elle traça à la hâte quelques lignes, les cacheta et les tendit à son beau-frère sans le regarder.

Il prit la lettre avec sang-froid, brisa le cachet, la lut, la mit dans la poche de sa veste, se leva, tout cela avec la même lenteur et la même tranquillité. Puis il vint baiser la main de Jeanne, qui essaya de la retirer.

— Chère sœur, excusez mes extravagances; je retourne à mon reversis. Quand vous aurez placé cette aigrette de perles dans vos cheveux, vous serez aussi belle, aussi jeune que Cerise. Je reviendrai vous voir entre deux quinolas.

Et il partit sans attendre la réponse.

Madame du Barry, restée seule avec ses femmes, fit tomber sur elles sa colère. Elle trouva tout mal; elle s'impatienta, elle les égratigna avec ses épingles de tête jusqu'à ce que l'assurance de sa beauté lui rendit sa bonne humeur. Quand sa toilette fut terminée, qu'elle se fut mirée à toutes les glaces, et que les glaces lui eurent répété les unes après les autres qu'elle était toujours la reine de la beauté, elle se retourna en souriant vers ses caméristes.

— Rose, dit-elle, vous prendrez ma gorgerette de malines; elle vous plaît, je vous la donne. Lisette, choisissez parmi mes robes de pékin; je vous permets d'en prendre une, pourvu que ce ne soit pas celle qui a des fleurs de mauve. Puisque j'ai pardonné à ce méchant comte, il me faut vous pardonner aussi.

Leur pardonner de les avoir battues! C'était bien un raisonnement de favorite!

Madame du Barry se dirigea ensuite vers le salon.

Au moment où elle entrait dans sa chambre, elle se trouva en face d'un seigneur de grande mine, non plus de la première jeunesse, mais fort noble et fort distingué. Elle lui fit son plus charmant sourire.

— Nous vous attendons, chère comtesse; tout le monde s'impatiente, et moi je m'inquiète. Vous voilà belle comme l'aurore, mais vous nous avez volé une grande demi-heure.

— Ce n'est pas moi, monsieur le duc, c'est le comte Jean qu'il faut accuser; il m'a tourmentée, il m'a excitée, j'ai cru n'en jamais finir avec lui.

— Toujours pour la même cause sans doute?

— Le comte Jean a-t-il autre chose dans la tête que l'argent, le jeu et la débauche?

— Vous ne le voulez donc pas chasser, comme je vous en priais ce matin?

— Mon cher duc, chasser le comte Jean, mon beau-frère, c'est bien grave! Et puis je suis tellement accoutumée à le voir!

Elle s'appuya sur son bras avec une familiarité et une bonne grâce délicieuses, ils se promenèrent dans la chambre.

— Ma chère amie, perdons ses mauvaises habitudes.

— Vraiment, monsieur! alors je resterais bien seule; hors ma pauvre Cerise, il me faudrait faire maison nette.

— Et moi?

— Vous tout le premier, monsieur le duc, vous

êtes, après le comte Jean et Zamore, la plus ancienne et la plus...

— La plus mauvaise?

— Non, la plus dangereuse.

— Méchante!

— Monseigneur, n'allons-nous pas souper?

« Elle fuit, mais en Parthe, en me perçant le cœur. »

— Si le comte Jean vous entendait, il vous accuserait de me donner la réplique, monsieur le duc.

Le duc de Cossé lui baisa la main avec cette tendresse passionnée qu'il lui conserva jusqu'à la fin, malgré sa disgrâce et les obstacles qui les séparaient. Cette passion l'éloigna de la cour, Louis XVI et Marie-Antoinette ne la lui pardonnaient pas, et avec raison. Madame du Barry, toute charmante qu'elle fût, et elle l'était, ne méritait pas un sentiment semblable. La maîtresse du roi se souvenait de son premier métier, sous la grande dame perçait la courtisane; son cœur, très-bon et très-sincère, s'effaçait sous ses erreurs, elle faisait de l'amour un jeu ou un combat, jamais une chose grave et sérieuse. Il eût tout perdu, tout sacrifié pour elle, et elle le sacrifiait sans cesse à des rivaux qui ne le valaient pas. Elle le rendit ridicule; si elle ne s'en moquait point, si elle ne souffrait pas qu'on s'en moquât devant elle, elle ne cachait pas ses infidélités, et la cour et la ville s'en occupaient. Mille fois on prévint M. de Cossé, mille fois on essaya de l'arracher à cette séduction, il ne

voulut ni croire, ni même douter... Madame du Barry l'appelait *sa chose,* elle se riait de ses ennemis, de leurs médisances et de leurs efforts.

— Je le garderai malgré tout, disait-elle en riant, et s'il m'ennuyait un jour, j'aurais beau le renvoyer, il reviendrait par la fenêtre. Ce pauvre duc ne vivra pas plus sans moi à l'avenir qu'il ne vivrait dans une île déserte, de racines et de blé de Turquie.

Jeanne Vaubernier n'avait jamais aimé personne d'un sentiment véritable et complet; comme celles qui font de l'amour une profession, elle n'en connaissait que le métier, que les ruses, que les plaisirs, mais le bonheur, elle l'ignorait, elle ne le soupçonnait pas. Son cœur était aussi ouvert à une impression de ce genre qu'une innocente de quinze ans. Elle pouvait la recevoir et la donner encore, et cela à un âge où il est toujours dangereux d'aimer trop : les chances de malheur se doublent à mesure que les années viennent.

En entrant dans le salon, elle y trouva d'abord le duc d'Aiguillon, un de ses anciens amis, un de ceux qui l'avaient soutenue et qu'elle protégea au temps de sa faveur; la vicomtesse du Barry, sa nièce, et son mari; M. de la Harpe, avec lequel elle s'était raccommodée; le duc de Lauzun, le marquis de Florac, et enfin M. de Montsabré, le nouvel arrivant. Elle fit à la ronde une révérence des plus aimables, puis elle s'approcha des femmes et les embrassa. Dès qu'elle fut assise, M. de Montsabré vint à elle, la

salua avec cette exquise galanterie de l'époque, dont nous ne nous doutons plus aujourd'hui, et, se nommant, puisqu'il n'avait pas d'introducteur, il ajouta :

— Il faut être bien hardi, madame, pour oser se présenter seul à Luciennes : aussi j'invoque votre ancienne amitié pour madame de Langheac, et je me réfugie sous ses auspices.

Madame du Barry, d'ordinaire si prompte à la réplique, balbutia quelques mots et resta embarrassée. Elle était loin de s'attendre à ce qu'elle voyait. La lettre de madame de Langheac lui annonçait un provincial bien gauche, bien jeune, bien timide, elle trouvait un jeune homme en effet, mais un des plus beaux, un des mieux tournés et des moins empruntés qu'elle eût vus de sa vie.

M. de Montsabré était fort grand; ses épaules larges et carrées, ses bras nerveux, la perfection de ses formes annonçaient une force peu commune. Il avait les cheveux blonds, et par une singularité particulière, que commençaient à risquer quelques-uns des petits maîtres, il portait de la poudre blonde. Son front large et élevé annonçait une grande intelligence et une grande fermeté de caractère. Ses sourcils fort marqués, ses yeux bleus, enfoncés dans leur orbite, d'où sortait un regard profond et résolu, prenaient quelquefois une expression mélancolique et rêveuse, qui l'embellissait encore. Son nez droit, d'une forme antique, d'une distinction remarquable, était d'un dessin pur et régulier. Ses lèvres un peu

minces, mais d'un éclat purpurin, s'ouvraient pour laisser voir deux rangées de perles, de ces perles orientales, plus précieuses que le diamant. Quand on le voyait pour la première fois, ces dents d'une splendide beauté éblouissaient. Je ne sais quel parfum de jeunesse, de passion, de force, de santé, s'exhalait de cette bouche vermeille et pure; une femme aussi sensuelle que madame du Barry devait en être frappée, elle le fut.

La conversation s'engagea lorsqu'elle fut un peu remise, et M. de Montsabré déploya un esprit charmant, nullement dérouté par la société dans laquelle il se trouvait pour la première fois. Il eut des mots justes et brillants, il sut plaire sans flatter personne et en disant sa pensée, chose si rare à la cour. Le duc de Lauzun s'intéressa à lui sur-le-champ, il lui demanda ce qu'il venait faire à Paris, lui offrit sa protection et lui proposa de le conduire chez les ministres.

— Je voudrais obtenir une compagnie, monsieur le duc, ou une lieutenance dans les gardes-françaises. Nous avons toujours été d'épée dans ma famille, je me sens assez de force et d'avenir pour servir le roi et le servir longtemps. Je pourrais rester en repos dans ma province, mais un orage se prépare, et je crois du devoir de tous les gentilshommes de se réunir auprès du monarque. N'est-ce pas aussi votre sentiment?

M. de Lauzun fit une réponse évasive, il était déjà en froid avec la cour; ses prétentions insolentes vis-

à-vis de la reine, la manière dont elle les accueillit l'avaient jeté dans le parti d'Orléans. Chacun se regarda, et un de ces sourires équivoques qui blâment et qui louent tout à la fois fit le tour de la table.

— Monsieur, dit madame du Barry, nous aurions bien du plaisir à vous voir souvent, mais je dois à la manière dont vous m'êtes recommandé et à la personne qui vous recommande un avis préalable. Si vous aspirez à la faveur, si vous voulez suivre une brillante carrière, ne venez point à Luciennes. Nous sommes en disgrâce, ma maison passe, et bien à tort, pour un foyer de mécontents et de complots. Personne ne respecte et n'aime autant que moi le roi et la reine, ma reconnaissance et ma vénération pour la mémoire de leur aïeul m'en feraient une loi, quand leurs vertus ne me le commanderaient pas. Vous n'entendrez jamais ici un mot séditieux, pas une plainte, je ne les souffre de qui que ce soit. Pourtant on m'accuse, et dans le monde, à la cour surtout, dès qu'on est accusé on est coupable. Voilà, monsieur, ce que je devais vous dire; maintenant vous êtes libre, je ne vous en voudrai point si vous m'abandonnez; si au contraire le danger ne vous effraye pas, je serai doublement heureuse de vous recevoir, vous me prouverez en le bravant que vous êtes bien aise de vous rapprocher de moi.

La comtesse prononça ces mots avec un sérieux, presque une émotion peu ordinaire. Chaque convive le remarqua, et avant que M. de Montsabré eût le

temps de répondre, M. d'Aiguillon dit à l'oreille de madame de Florac :

— Je gage que ce jeune cadet ajoute son nom à la liste où nous sommes tous inscrits.

— Alors on tournera la page, car il y en a bien une de remplie, et tout sera terminé.

— Une page! dites donc un cahier, sans compter les marges que la comtesse laisse en blanc, mais qui n'en sont pas plus vides pour cela.

« — Allons, ferme! poussez, mes bons amis de cour! » aurait répondu Alceste. M. de Montsabré n'entendit pas ces observations, mais il crut les deviner, et se retournant vers la maîtresse du logis, il la remercia dans les termes les plus chaleureux.

— Je reviendrai, madame, si vous daignez me le permettre, je reviendrai souvent, mon mérite n'est pas bien grand, je vous assure. Je n'ai point d'ambition, je ne demande au roi qu'une place où je pourrai me faire tuer pour lui, si l'occasion s'en présente. Ces places-là, madame, on les trouve toujours et on les garde, la faveur ne les envie pas.

Cette réponse, aussi mesurée que noble, obtint l'assentiment de tout le monde. Mais parmi ceux qui écoutaient il était un jeune cœur, dont l'impression ne fut pas fugitive, comme les autres. Cerise, placée au bout de la table, du côté opposé au gentilhomme, fixait sur lui son beau regard, si limpide et si pur. Elle ne songeait point à cacher cette impression, dont rien ne lui révélait le danger, et que personne ne

remarqua. Toute charmante qu'elle fût, on faisait peu d'attention à elle. Dans cette société très-polie, mais fort peu morale, une femme, pour attirer les yeux, devait se mettre en montre. On ne perdait guère son temps à soupirer, l'espérance était la compagne inséparable de la galanterie. D'ailleurs la comtesse, en admettant sa filleule à sa table, avait expressément annoncé qu'elle ne tolérerait pas la moindre atteinte à son innocence, elle avait déclaré qu'elle poursuivrait de toutes les manières les audacieux qui ne la respecteraient pas à l'égal de la reine. La comtesse était aimée, les libertins qui l'entouraient se permettaient le sarcasme et la plaisanterie, jamais l'injure. Pas un d'eux n'eût voulu l'affliger. Ils ménagèrent donc Cerise, par convention d'abord, par habitude ensuite. On en vint à la regarder comme Chiffon, ou comme la perruche favorite. La pauvre enfant s'effaçait autant qu'elle le pouvait, elle ne parlait qu'à ceux qui l'interrogeaient et en rougissant comme une cerise, dont sa marraine lui avait donné le nom.

Le beau jeune homme ignorait ses antécédents, il l'avait trouvée fort jolie. Reçu par elle, il la prit pour une parente ou une amie de la comtesse. Tant que celle-ci ne fut pas arrivée, il s'occupa exclusivement de Cerise; mais une fois qu'il eut vu la divinité du lieu, il ne songea plus qu'à elle, il se trouva sous le charme, comme tous ceux qui l'approchaient, et la pauvre jeune fille put, à son aise, le regarder et l'admirer.

On était déjà au second service, les joyeux propos,

les folles épigrammes voltigeaient sur les lèvres, cette gaieté de bonne compagnie, cet art de tout dire, oublié par nous, faisaient de ces soupers quotidiens la plus adorable causerie du monde. La porte s'ouvrit, et un laquais annonça :

— M. de Chénier.

— Puis-je entrer encore? demanda-t-il modestement, n'est-il point impertinent d'arriver à une telle heure?

Une exclamation partit de tous les côtés et lui assura qu'il était le bienvenu.

— Asseyez-vous là, ajouta la comtesse en faisant placer un siége entre elle et le duc d'Aiguillon, vous serez auprès de moi et vous me raconterez pourquoi nous vous voyons si tard.

— Je le raconterai à tout le monde, chère comtesse, si vous daignez le permettre, et tout le monde m'excusera comme vous, j'ai dîné chez Beaumarchais.

— Ah! avec qui donc?

— Avec Beaumarchais, parbleu! et cela suffit, ce me semble. J'y suis arrivé à deux heures, et j'en sors. J'ajouterai, pour me faire valoir, qu'il m'avait prié à souper, et que vous seule au monde pouviez m'empêcher de rester avec lui jusqu'à deux heures du matin. Quel homme! quel esprit prodigieux! Il m'a lu ses Mémoires, il m'a plaidé son procès Boësman, il m'a contrefait Marin, enfin c'est une comédie tout entière; Figaro n'est qu'un enfant auprès de son père,

je vous le jure, quel esprit, mon Dieu, quel esprit !

— Et vous lui avez lu des vers ?

— Je n'y ai même pas pensé. Il m'en a récité de mon frère, il a voulu m'en réciter des miens, je l'ai remercié, je n'étais pas venu pour m'entendre. Je croyais trouver ici notre spirituel Moscovite, et j'étais chargé d'une commission pour lui.

— Il s'est fait excuser, je ne l'avais point engagé spécialement aujourd'hui, mais il ne manque à aucunes prévenances. Et que deviez-vous lui dire, mon bon André ?

— Ceci n'est pas mon secret, comtesse, permettez donc que je me taise.

— Discret ! vous êtes discret, vous, M. de Chénier, un poëte !

— Avant d'être poëte je suis gentilhomme, comme vous, monsieur le duc d'Aiguillon, et puis je ne sais pourquoi la poésie interdirait la discrétion.

— Indiscret comme un alexandrin, monsieur !

— Je crois les petits vers bien plus indiscrets que les alexandrins, monsieur le duc, et j'en lisais encore ce matin, datés de Nantes, qui ne me semblent pas des modèles de rhythme ; ils disent tout, ils appellent un chat un chat, et... vous devinez le reste.

Le duc d'Aiguillon ne répliqua point. Son affaire avec le parlement de Bretagne, sous le règne précédent, affaire dans laquelle il se couvrit de honte, avait été chansonnée sur tous les tons. Il ne l'ignorait pas, mais il était là-dessus d'un cynisme effronté.

L'âme loyale de Chénier ne laissait pas passer une occasion de jeter au visage de cet homme un peu de la boue qu'il foulait sous les pieds. Madame du Barry, guidée par le vieux maréchal de Richelieu, oncle de d'Aiguillon, l'avait beaucoup soutenu, aussi dit-elle tout bas au poëte :

— Vous jetez des pierres dans mon jardin, monsieur.

— Dans votre jardin, madame, répliqua-t-il en lui baisant la main, il n'y a que des fleurs; si les pierres y tombaient, elles se changeraient en roses, comme celles de la princesse Fortunée.

— Flatteur! ce n'est pas répondre.

— Pourquoi cet homme m'attaque-t-il? Il est immonde, et je suis toujours blessé de le trouver à vos côtés, chez vous, dans ce nid ravissant où ne devraient entrer que des colombes et des rossignols.

— Oh! mon cher poëte! les colombes et les rossignols sont trop souvent chassés par les vautours.

— A propos de colombes, voici, ce me semble, un tourtereau. Quel est ce blanc jeune homme, placé là-bas, à côté de M. de la Harpe, et qui le fait paraître d'un si merveilleux jaune?

— C'est M. de Montsabré, un protégé de madame de Langheac.

— Le duc de Saint-Florentin en eût été jaloux au beau temps de la marquise, ne le trouvez-vous pas, madame? Ce jeune homme me plaît, il a sur le front quelque chose d'immense et de prédestiné. Il lui arri-

vera quelque grande aventure, et il mourra jeune, c'est moi qui vous le prédis.

— Êtes-vous prophète?

— Prophète en herbe, élève de M. de Cazotte, qui du reste m'a fait une vilaine prédiction.

— Laquelle?

— Que je périrais sur l'échafaud.

— C'est sa manie actuelle : il en a annoncé autant à huit ou dix personnes de ma connaissance, entre autres à la duchesse de Gramont. Quant à celle-là, si la chose se réalise, je louerai une fenêtre en Grève pour y assister.

— Bonne âme!

— Oh! je ne lui pardonnerai pas ses perfidies; elle et le duc de Choiseul, son frère, m'ont rendue victime de leurs propos. Et Dieu sait quels propos!

— A présent, que vous importe?

— Vous avez raison, dans mon exil, tout m'est indifférent, en politique, entendez-vous?

— Comtesse, je veux faire connaissance avec ce mélancolique Adonis, je veux le présenter à mon Russe, qui adore les beaux visages et qui fait une collection de portraits. Je n'ai rien vu de plus magnifique que cette pâleur, que ce regard et que ces dents.

— Vous l'analysez comme une jolie fille, répliqua la comtesse en riant.

— Pour moi, c'est de l'art, c'est la beauté antique, la beauté statuaire. Les femmes doivent adorer cet homme.

— Puisque vous êtes si bon physionomiste, que pensez-vous de son caractère?

— Il y a de tout dans cette âme. Une grande intelligence, ce n'est pas douteux, une fermeté qui va jusqu'à l'entêtement, une ambition insatiable, un courage surhumain; l'orgueil domine la passion, mais quand la passion s'éveillera, elle dominera tout.

— Ensuite?

— Vous êtes bien curieuse, madame, avez-vous envie de vous laisser aimer par ce jeune lion? Prenez garde, ne jouez pas avec lui, il est jaloux et capable de toutes choses dans la jalousie. En un mot, voulez-vous mon sentiment sur ce demi-dieu? S'il n'était pas né Français, si Dieu ne lui avait pas donné cette légèreté d'esprit, cette gaieté intarissable, ces paillettes d'or qu'il sème dans nos têtes, s'il était Allemand, Anglais ou n'importe quoi, cet homme serait l'être le plus dangereux, le plus indomptable de la création. Sa force doit être prodigieuse, voyez les muscles de son cou, voyez la petite main nerveuse qui broie d'un seul doigt un noyau de pêche pour faire enrager M. de la Harpe, qui ne casserait pas une noisette. Sa finesse est inouïe, il nous regarde sans nous voir, il nous devine, il sait que nous parlons de lui, il n'y paraît rien, et c'est un enfant! Vingt et un ans, je pense, à peine a-t-il de la barbe. Eh bien, malgré tout cela, ce jeune homme est un généreux cœur, j'en suis certain.

— Monsieur de Montsabré, dit la comtesse qui ve-

nait de surprendre un regard curieux, nous parlons de vous.

— Vous avez cette bonté, madame la comtesse, et M. de Chénier descend jusqu'à moi, j'en suis fier et reconnaissant.

— Fier, je n'en doute pas, répliqua tout bas le poëte, mais reconnaissant... il attendra pour s'y décider.

On se leva de table, et l'on passa dans le jardin, illuminé autour du château, mais éclairé seulement par la lune dans les sombres allées couvertes. André de Chénier donna la main à la comtesse malgré les trois ducs. La Harpe, qui depuis son entrée n'avait pas dit un mot, le suivit d'un œil d'envie et ne put s'empêcher de glisser une épigramme à l'oreille de M. d'Aiguillon, très-sûr d'être approuvé. C'était une de ces soirées de juillet où il fait si bon vivre, surtout dans un lieu magique comme celui-là, surtout à vingt ans, quand l'existence s'ouvre à peine, qu'on est riche, beau et qu'on peut aimer.

La comtesse s'arrêta sur le perron, M. de Chénier y demeura avec elle. Le parfum des fleurs montait à la tête et produisait une espèce d'ivresse, à laquelle l'imagination et les sens ne pouvaient se soustraire. M. de Montsabré eut bientôt rejoint la déesse du lieu; au moment où il s'approchait, le poëte disait à madame du Barry :

— Je défie tout homme qui n'a pas quatre-vingts ans, qui se trouve à Luciennes près de vous, par un

temps semblable, à cette heure, après le souper que nous venons de faire, je défie, dis-je, qu'il ne perde pas la tête et qu'il ne soit pas amoureux fou de votre beauté en moins de cinq minutes. Qu'en dites-vous, monsieur de Montsabré?

— Je n'en dirai, monsieur, que ce que madame la comtesse me permettra d'en dire.

— Mais vous, monsieur de Chénier, interrompit madame du Barry, vous voilà dans toutes les conditions précitées, et pourtant vous n'êtes pas amoureux de moi?

— Oh! moi, répliqua André avec mélancolie, moi c'est autre chose. J'ai mon amour aussi, un amour saint, un amour pur, inaltérable. Je puis perdre la tête comme les autres à vos genoux pendant quelques heures, mais vous aimer réellement, non.

— Pourquoi? demanda la comtesse un peu piquée.

— Parce que je n'aimerai jamais les papillons; ils ont des ailes trop brillantes, ils voltigent trop vite, ils se montrent trop. Tenez, j'aimerais cette jeune fille, et il désigna Cerise qui passait toute seule dans l'allée, je l'aimerais parce qu'elle souffre, parce qu'elle est belle, parce qu'elle n'a jamais aimé.

La voix expira sur ces derniers mots comme triste et brisée, puis il descendit lentement les marches du perron et se dirigea vers une charmille, par un chemin opposé à celui qu'avait suivi Cerise.

— Il ne songe plus à nous, dit la comtesse, il va rêver. Quelle angélique nature que celle-là! Vous ne

le connaissez point, monsieur? Il souhaite beaucoup vous rencontrer souvent, il vous a déjà analysé sur toutes les faces.

— Ah! madame, c'est un grand devin que M. de Chénier, et ce qu'il disait tout à l'heure...

— A propos de quoi? demanda la comtesse d'un œil languissant.

— J'attends vos ordres pour vous en faire part, madame, je vous les ai déjà demandés tout à l'heure, mais vous ne daignez pas me les donner sans doute.

— Voulez-vous donc causer? Allons vers le bosquet là-bas, nous ne serons pas dérangés, répliqua Jeanne avec un de ses plus agaçants sourires. Luciennes est le temple de la liberté, chacun y fait ce qu'il veut, et nul ne prend le droit de le trouver mauvais. Votre main, chevalier. Vous devez être le chevalier de Montsabré, n'est-ce pas, comme le cadet de votre maison?

Elle s'appuya sur lui, qui tremblait de bonheur et d'espérance, et ils disparurent bientôt à tous les regards.

CHAPITRE TROISIÈME.

VÉNUS ET ADONIS.

Ce jardin de Luciennes était, selon l'expression du comte Jean, une vraie souricière. Jamais chatte n'y tendit ses piéges avec plus d'art et de coquetterie. Des repos engageants étaient disposés de distance en distance. L'air y était imprégné de parfums, pénétrant dans tous les pores; des lumières, habilement placées pour motiver des changements, se trouvaient à point nommé si l'on désirait être regardé, se cachaient si l'on voulait être écouté. Un murmure de ruisseau, bruissant entre des cailloux brillantés de paillettes, accompagnait ces paroles que l'œil devine quand elles échappent à l'oreille. Madame du Barry, savante dans cet art immense de préparer l'amour, de le faire naître, de le conserver surtout, madame du Barry conduisit le jeune homme vers une charmante retraite, la plus tentante de ses séductions, et tous les deux se trouvèrent assis bientôt dans ce qui à l'extérieur paraissait une grotte de rochers, de corail et de coquillages, au bord d'un petit lac, vrai miroir où le ciel et la lune se réfléchissaient; à l'intérieur, c'était un délicieux boudoir, ouaté de cous-

sins en satin bleu de ciel, garnis de dentelles. Il faisait assez clair pour s'entrevoir et se deviner.

Cette nature de feu, encore inhabile à dissimuler ses impressions, ne se dominait qu'avec peine. Il étouffait, l'air manquait à sa poitrine, il regardait cette femme, l'idole d'un roi, d'une cour entière, maintenant seule avec lui, souriante, agaçante, presque tendre. Il n'osait croire qu'elle eût pour lui un caprice, pourtant il se reconnaissait très-digne de l'inspirer, car il se savait fort capable de le ressentir. Telle est la première jeunesse, telle elle était surtout alors. Aujourd'hui nos bambins de dix-huit ans se croiraient déshonorés, en pareil cas, s'ils ne brusquaient pas l'aventure. On ne peut dire que le chevalier aimât encore madame du Barry d'un sentiment véritable, mais l'exaltation qui le dominait, l'enivrement qui le saisissait de plus en plus, lui firent croire qu'il l'adorait réellement. Quant à elle, doucement émue, elle jouissait de son triomphe, elle jouissait de ces émotions neuves, sincères, qu'elle voyait naître et qu'elle développait sous son regard de sirène.

— Ah! madame! s'écria-t-il enfin, chassez-moi d'ici, ou permettez-moi d'y demeurer toute ma vie.

— C'est bien long toute une vie qui n'a que vingt ans! Chevalier, si je vous prenais au mot, je vous volerais plus d'un demi-siècle.

— Oh! ne riez pas, madame!

— Me faut-il pleurer?

— Non, il vous faut sentir comme je sens, il vous

faut vivre comme je vis en ce moment, de toutes les puissances de mon âme et de mon corps, de tout mon être. Il faut que votre cœur batte comme le mien, il faut que vos yeux se brûlent à mes regards, il faut que vous m'aimiez comme je vous aime, madame !

— Déjà !

— Je n'ai pas quatre-vingts ans, madame, et je suis près de vous à Luciennes depuis plus d'un quart d'heure, répliqua-t-il timidement.

— Je croyais que vous attendriez ma permission pour me le dire, monsieur le chevalier?

— Ah! madame, je devrais mourir pour avoir parlé, que je parlerais encore.

— Est-ce que cela se passe ainsi dans votre province, monsieur? La première fois qu'on se voit on s'adore, on se le dit; c'est un usage que nous ignorons à la cour.

— Mon Dieu ! madame, vous raillez, et c'est cruel. Vous savez bien qu'en province il n'y a ni Luciennes ni la comtesse du Barry, vous savez que vous seule au monde pouvez habiter ce séjour, et le rendre toujours nouveau à ceux qui vous y accompagnent. Vous êtes une reine, une déesse, une fée. Quelle comparaison faire auprès de vous de ce que l'on a vu, de ce que l'on a éprouvé? Laissez, laissez tout cela, parlez de vous, de vous seule, dites-moi si vous voulez que je meure ou si vous me permettez d'espérer.

La comtesse ne répondit rien. Elle admirait cette beauté suprême, brillant de tout l'éclat de la passion, de tout le feu de l'impatience et du désir. Ce jeune lion, ainsi que l'appelait Chénier, fixé à ses genoux, tremblant, indécis, lui parut plus charmant, plus digne d'être aimé que tout ce qu'elle avait connu jusque-là. Elle voulut néanmoins dissimuler encore, elle essaya de rire, et le touchant du bout de son éventail :

— Espérer ! monsieur ! Vous êtes bien hardi. Espérer, c'est presque avoir, et je pourrais tout au plus vous laisser espérer l'espérance.

Le chevalier retomba découragé sur le sofa. Cet être dont la fougue impétueuse n'avait accepté aucune domination, s'arrêtait devant la volonté d'une femme, et d'une femme telle que madame du Barry ! Il commençait à l'aimer réellement, cet amour faisait par les obstacles mêmes des pas de géant en une minute. Elle le voyait, la coquette !

— Eh bien, reprit-elle, qu'est-ce que ce désespoir ? Vous a-t-on rudoyé, vous a-t-on commandé de renoncer à vos folies ? a-t-on fait enfin ce que l'on devait faire raisonnablement ?

— Ah ! madame, que parlez-vous de raison ici, à cette heure, lorsque tout nous invite à la perdre, lorsque vous le commandez vous-même !

En ce moment un accord prolongé de harpe se fit entendre et brisa le silence de cette nuit de feu. La

comtesse se releva subitement, écouta quelques minutes, puis se mit à rire.

— Piccini m'avait promis de venir ce soir, je l'avais oublié, et le voilà. A propos, chevalier, êtes-vous gluckiste ou picciniste? Moi je suis picciniste par état et par opposition, la reine protége le chevalier Gluck. Je vous dis entre nous, et bien bas, que je serais de son avis si elle n'en était pas elle-même. Qu'en pensez-vous?

Le pauvre jeune homme ne pensait rien. Ébloui de l'incroyable mobilité de cette femme, tout à l'heure presque attendrie et maintenant aussi indifférente que si elle eût eu pour compagnon le plus vieux de ses convives, il ne trouvait pas un mot pour exprimer ce qu'il éprouvait. C'était néanmoins une souffrance si vive qu'elle devint intolérable; il se leva sans répondre et s'élança vers l'entrée de la grotte; quelques instants de plus, il étouffait. La comtesse l'examina avec une satisfaction évidente. Son empire était assuré, il l'aimait en quelques heures plus que pas un peut-être ne l'avait aimée en des années entières. Il la prenait au sérieux, il la respectait, il oubliait Jeanne Vaubernier, il oubliait la maîtresse de Louis XV, et ne voyait que la châtelaine de ce séjour divin, que la déesse encensée par les artistes et par les poëtes : c'était bien, elle se sentit heureuse.

— Pauvre enfant! pensa-t-elle, il est si beau!

Puis par une idée délicate, une idée que les femmes, même les plus dépravées, trouvent dans les

circonstances où le cœur les guide, elle s'approcha de lui d'un air serein, presque attendri, lui tendit la main en ajoutant :

— Chevalier, conduisez-moi à la salle du concert, vous me direz ce soir si vous êtes de mon avis ou de celui de la reine.

Ces mots laissaient tout croire, tout espérer, sans rien promettre, sans rien défendre. Le jeune homme tressaillit en prenant cette main qu'on lui tendait; il osa la porter à ses lèvres. Ce baiser les émut tous les deux.

— Ah! monsieur, murmura-t-elle, je n'avais pas dit cela ainsi!

Que de choses dans ces paroles! qu'on se comprend vite quand on s'aime!

Ils marchèrent vers le château, à côté l'un de l'autre, sans se parler. Ils allaient entrer dans la partie éclairée du jardin, quand ils aperçurent à quelques pas d'eux, debout près du gazon, Cerise et André de Chénier qui causaient.

— Écoutons, dit tout bas la comtesse, et ne nous montrons pas.

Elle passa son bras sous celui du chevalier, et cette familiarité, fort peu en usage à cette époque, le fit tressaillir des pieds à la tête.

— Vraiment, mademoiselle, vous vous trouvez heureuse ainsi? disait le poëte.

— Oh! oui, monsieur, oui, je suis heureuse; j'aime tant ma marraine!

— Et quelles pensées vous arrivent dans ces beaux lieux lorsque vous errez le soir, à la lune, au bord du ruisseau, parmi les fleurs, aux chants des rossignols? N'y cherchez-vous pas quelqu'un, n'y désirez-vous pas quelque chose ?

— Oh ! monsieur de Chénier, que je vous remercie de me parler de cela ! Vous êtes parmi les habitués de Luciennes le seul dont je n'aie pas peur, le seul auquel j'oserais dire ce que je pense, ce que je sens. Il me passe des idées bien étranges par le cœur et par la tête ; il me semble que la respiration me manque, je ne sais ce que j'éprouve ; pourtant je suis heureuse ! mais heureuse, dans ces moments-là ! Je me promène de longues heures ; je ne regagne mon lit que brisée par la fatigue, et puis je rêve. Des rêves d'or et de délices : toujours des anges qui descendent vers moi, beaux et radieux, qui m'emportent sur leurs ailes jusqu'au pied du trône céleste ; ensuite des fleurs comme celles du parterre, qui me couvrent, qui m'enivrent de leurs parfums ; des oiseaux inconnus, impossibles pour des yeux humains : des oiseaux de saphirs, de diamants, d'émeraudes ; ces oiseaux chantent avec les anges, et c'est un concert à ravir les âmes. Quand je me réveille, je suis calme, tranquille, joyeuse ; je sens un bien-être immense, j'ai besoin de prier. Je vais à l'église du village, où il y a une petite statue de la Vierge qui me regarde si doucement ! Quelquefois je crois qu'elle m'appelle, et alors mes larmes coulent, sans douleur, malgré

moi ; j'ignore pourquoi je pleure, mais je pleure, et cela me soulage. D'où vient tout ceci, monsieur? Je n'étais pas ainsi dès mon enfance, c'est seulement depuis quelques mois? Cela m'occupe beaucoup, je vous assure.

— Et nous nous croyons poëtes ! répliqua Chénier. La vraie poésie, la voilà; elle est dans ce cœur de seize ans qui s'ignore, qui ne se devine même pas ; elle est dans cette âme, sœur des chérubins, qui la visitent chaque nuit. Nous cherchons, elle trouve.

— Monsieur de Chénier, n'est-ce pas que ce jeune homme, M. de Montsabré, est tout à fait aimable?

— Le pensez-vous, Cerise?

— Excepté vous et lui, personne ne me dit rien à Luciennes; aussi je vous aime, vous, et je l'aimerai, lui !

— Pauvre fille ! murmura le chevalier en lui-même, elle est bien douce et bien jolie !

— C'est donc ainsi que rêve l'innocence, pensa avec envie la comtesse; oh ! je n'ai jamais été ainsi !

Pour la première fois, Jeanne Vaubernier éprouva un regret, un remords de la voie qu'elle avait suivie ; pour la première fois, elle entrevit le monde intellectuel de l'âme, ce bonheur fermé pour elle et qui apportait néanmoins de si douces jouissances. Cet esprit corrompu, perverti, concevait enfin les joies pures et les délices de la pensée; elle les concevait sans qu'il lui fût permis de les éprouver ; elle assistait

à un spectacle ravissant, mais la scène lui était interdite. Le chevalier, au contraire, non pas éthéré comme Cerise, mais poétique cependant, mais passionné, mais plein d'illusions encore, comprit et parla sur-le-champ cette langue de la jeunesse et de l'amour. Il entraîna la comtesse, presque malgré elle, dans la grotte qu'ils venaient de quitter, et là il lui dit en mots brûlants, en discours pleins de fougue et de passion délirante, ce que la naïveté de la jeune fille voilait à ses chastes regards. Lui aussi, il rêvait à la lune; lui aussi, il avait des songes dorés; mais ce n'étaient pas des anges qui le visitaient, c'étaient des péris, des fées, dont la plus belle n'était pas digne de délier sa ceinture. A présent il ne verrait plus qu'elle, à présent tout ce qu'il y avait en lui de puissance de sentiment se résumait dans la volonté unique d'être aimé d'elle. Il fut éloquent du regard, plus encore que de la parole; son visage s'illumina de son amour, et jamais plus beau martyr ne s'offrit aux traits d'une coquette.

Madame du Barry ne se sentait plus sur son terrain ordinaire, les galanteries auxquelles elle était accoutumée ne lui parlaient pas ce langage. Elle se troubla. Un entraînement irrésistible la jetait aux bras de cet enfant qui lui ouvrait des horizons inconnus; elle eut encore assez de force pour éloigner ce mirage; elle se leva, repoussa doucement Montsabré agenouillé devant elle, et dit d'une voix qu'elle parvint à rendre assez résolue :

— On m'attend depuis trop longtemps ; je ne puis vous entendre davantage, rentrons.

Ces mots jetèrent un manteau de glace sur le cœur du jeune homme ; il se leva sans rien dire, s'écarta respectueusement, fit place à madame du Barry, qu'il salua jusqu'à terre, et lorsqu'elle fut passée il marcha derrière elle en silence.

Quand ils parurent dans la salle du concert, Piccini tenait le clavecin et jouait l'ouverture de son dernier opéra. Parmi les convives du souper, les uns écoutaient, les autres causaient dans les salons ; le duc de Cossé, faisant les honneurs du logis, se tenait à côté du maëstro. Cerise, en extase au pied d'une colonne, aspirait pour ainsi dire cette harmonie délicieuse. Chénier, debout auprès d'elle, lui demandait tout bas si les concerts de ses anges et de ses oiseaux valaient mieux que cela.

— Oh ! oui, répondait-elle de même, c'est bien plus céleste !

Piccini aperçut la comtesse et la salua de la tête. A Luciennes nul ne se gênait ; ainsi l'artiste, accoutumé à ses usages, ne se blessa-t-il pas de son absence ; il continua son morceau jusqu'à la fin, et, au bruit des applaudissements, il alla vers la maîtresse de la maison, qui venait aussi au-devant de lui.

— Pardon, madame la comtesse, je me suis consolé en vous attendant avec ce clavecin ; lui seul peut me faire oublier que vous n'êtes pas là.

— Je vous ai entendu du jardin, signor, et je

suis accourue, sans me presser, ajouta-t-elle avec un sourire.

— Je vous annonce pour demain deux aimables visites, celles du comte de Mirabeau et du comte Overtoff, ce charmant Russe que vous a amené M. de Chénier. J'ai eu l'honneur de les voir ce soir chez M. Necker; ils n'ont pu me suivre, mais ils viendront.

— Le comte de Mirabeau! reprit madame du Barry, quel homme! Je vous jure qu'il m'effraye. Sa laideur a quelque chose de colossal, qui arrive presque à la beauté. Et quels yeux! quels regards! quelle voix!

— Cet homme tient les destinées de la France dans sa main, répliqua le duc de Cossé; je suis sûr qu'il entraînera la nation où il lui plaira de marcher.

Le duc de Lauzun sourit.

— Ne riez pas, monsieur le duc, poursuivit Chénier, M. de Cossé a raison. Vous êtes plein de confiance dans votre prince et dans ses millions, vous voyez enfin l'avenir : vous vous trompez, je crois. M. le duc d'Orléans peut bien précipiter le royaume dans l'abîme, il serait impuissant pour l'en retirer.

— M. le duc d'Orléans n'a que d'excellentes intentions, monsieur.

— Vous en êtes convaincu, monsieur le duc, je n'en doute pas, mais vous pouvez vous tromper, je le répète.

— Tout comme vous, monsieur de Chénier.

— Messieurs, interrompit la comtesse, ne parle-

rons-nous pas d'autre chose? Signor Piccini, un air de Roland, celui du premier acte, vous savez?

L'Italien ne se fit pas prier; il aimait sa musique, il aimait à la faire entendre et l'avouait de bonne foi. Cet air était réellement superbe; on fit silence pour l'écouter, il suspendit la querelle; trois personnes seulement conservèrent, malgré leur admiration, les pensées qui les dominaient : Cerise, le chevalier, la comtesse, sous l'empire d'impressions trop vives pour les dissiper aussi promptement, restèrent silencieux, lorsque chacun félicitait l'illustre compositeur. Madame du Barry, dont le trouble n'échappait à personne, se remit la première; pour les deux enfants, ils restèrent appuyés chacun à leur colonne, sans parler, oubliant ce qui les entourait.

— Comtesse, dit Chénier, qui s'était rapproché d'elle, regardez donc ces pauvres jeunes créatures. Si nous étions au temps de la mythologie, il serait facile d'expliquer leur préoccupation : l'Amour a tiré deux flèches de son carquois, il a frappé deux cœurs du même trait, mais l'enfant malin les a dirigés en sens contraire, c'est un de ses tours, il veut faire des malheureux, et il n'a pas de peine à y réussir.

— Allons, monsieur de Chénier, vous vous moquez avec votre mythologie, à laquelle on ne comprend rien.

— La souhaitez-vous plus claire? Vous êtes Vénus, vous daignez descendre jusqu'au bel Adonis, qui, bien entendu, vous adore, pendant qu'une pauvre

nymphe de votre suite s'est laissé prendre à ses charmes. Vous, noble déesse, vous ferez le malheur d'Adonis, Adonis fait le malheur de la nymphe, est-ce limpide maintenant?

— Mon cher poëte, répliqua madame du Barry en rougissant de colère, vous êtes d'une clairvoyance effrayante. J'ai entendu votre belle conversation avec la nymphe. Elle n'aime que les anges, et votre Adonis n'est pas un ange, je vous en réponds.

— Vous m'avez entendu, tant mieux! Sérieusement, comtesse, si vous n'y prenez garde, Cerise aimera ce jeune homme, et songez à ce qui pourrait arriver ensuite!

La comtesse se sentit émue.

— Cerise est une enfant, monsieur, elle a pour bouclier son innocence, ma tendresse, sa fierté; elle ne regardera point un homme qui ne s'occupe pas d'elle, c'est impossible. Les mots qu'elle vous a dits le prouvent, une fille de cet âge et de ce caractère n'avouerait pas son amour à un autre homme, elle le cacherait.

— Il ne vous plaît pas que cela soit, comtesse, je ne puis vous y contraindre, souvenez-vous seulement un jour que je vous ai avertie.

Une heure après les étrangers avaient quitté Luciennes, la comtesse faisait sa toilette de nuit; on frappa à sa porte, c'était Cerise.

— Qu'y a-t-il, chère enfant? dit-elle.

— Je ne vous ai point embrassée ce soir, répliqua

la jeune fille, je ne puis trouver le sommeil, et je pense que c'est à cause de cela, aussi je suis venue vous demander la permission de dormir.

L'air enjoué et naïf de sa filleule, son charmant visage, si frais et si blanc, sous sa simple cornette, rappelèrent à Jeanne Vaubernier le temps où elle aussi elle était belle sans art. Elle la contempla avec attendrissement et plaisir, Cerise se mit à genoux et lui présenta son front, d'un mouvement gracieux et enfantin.

— Bonne nuit! chère fille, dit la comtesse, fais de beaux rêves.

— Et vous aussi, madame. Je vous en souhaite d'aussi beaux que les miens. Mais dites-moi, repritelle d'un petit air embarrassé, caché sous une feinte plaisanterie, qui donc est dans le château ce soir? J'ai entendu bien du bruit. Est-ce que M. le duc est resté?

— Non, c'est M. de Chénier qui m'a demandé un gîte, après ton départ du salon, il veut composer cette nuit quelque chose dans le parc.

— Ah! ah! c'est M. de Chénier. Pourtant j'ai entendu une autre voix que la sienne.

— Celle de M. de Montsabré. Chénier a voulu absolument le retenir, et ils auront couru par les corridors sans penser à toi.

Cerise rougit, madame du Barry, occupée à chiffonner soigneusemeut sa coiffe de dentelle, ne s'en aperçut pas.

— Ma bonne amie, comme vous voilà belle! s'écria Cerise, évidemment pour sortir d'embarras. Quel manteau de lit magnifique vous avez là! C'est du point d'Alençon, j'imagine?

— C'est de l'angleterre, enfant, ne sommes-nous pas en été?

— Ah! oui, je n'y songeais plus.

La comtesse se releva complétement *habillée,* car c'était une toilette que ce costume de sommeil. Par-dessus sa chemise de la plus belle batiste, garnie d'angleterre au bas, aux manches, à la gorgerette, elle laissait ouvert un manteau de lit de la même dentelle, avec des garnitures à triple rang, aux sabots et à la taille. Ce manteau de lit, doublé en taffetas rose, se rattachait sur la poitrine avec une échelle de rubans de la même nuance. Son bonnet, posé sur le haut de son crêpé, était orné de nœuds pareils. Ainsi elle était ravissante, et quand elle se fut couchée, dans son lit, vraie corbeille de fleurs, elle semblait la déesse Flore en personne.

— Oh! ma marraine, que vous êtes belle! répéta la naïve enfant, en l'embrassant encore.

On alluma la lampe d'albâtre qu'un Amour suspendait au plafond par une guirlande de roses. La comtesse, éclairée par ce demi-jour, eût fait le plus charmant tableau! On eût voulu la peindre ainsi, et pourtant il faut bien le dire, le comte Jean du Barry, malgré sa brutalité, avait raison, la comtesse passait sa quarantième année.

Cerise remonta chez elle ; en rentrant dans sa petite chambre, tendue de perse à bouquets bleu de ciel, elle s'approcha de son miroir et se regarda longtemps. Cet examen la satisfit sans doute, car elle se coucha le sourire sur les lèvres, et peu de minutes après elle s'endormit.

Le lendemain à son réveil, elle courut à l'église. La première personne qu'elle rencontra, ce fut André Chénier.

— Avez-vous bien rêvé, ma belle enfant? dit-il.

— Avez-vous bien travaillé, monsieur le poëte? répliqua la jeune fille en riant.

CHAPITRE QUATRIÈME.

LA VEILLE D'UN ORAGE.

Quelques semaines se passèrent, les événements passèrent aussi, et nous retrouvons les convives de Luciennes autour de la même table, dans la même salle à manger d'été; seulement, au lieu du duc d'Aiguillon, la comtesse avait auprès d'elle le comte Overtoff, et Mirabeau tenait la place de M.. de la Harpe, ce qui ne se ressemblait guère. Madame du Barry radieuse, belle, enchanteresse, luttait d'esprit avec le spirituel étranger; Cerise, pâle et mélancolique, regardait plus souvent le ciel que la terre; M. de Montsabré n'avait de regards, de pensées, d'existence que pour Jeanne. Ceux qui l'avaient connu à son arrivée ne le retrouvaient plus; l'amour vrai, l'amour exclusif produisait chez lui son effet ordinaire; hors de sa passion plus rien n'existait ici-bas. La comtesse, dans sa coquetterie, ne remarquait pas la souffrance horrible du pauvre jeune homme, jaloux jusqu'à la rage, et qui, sans l'habitude d'un parfait savoir vivre, eût certainement fait un éclat. Il se coupait le doigt, sans s'en apercevoir, son sang coulait goutte à goutte sur le damas de la nappe; Mirabeau placé à côté de lui, Mirabeau adepte dans cette grande

science des gens passionnés, eut bientôt deviné sa torture.

— Pauvre enfant! dit-il à demi-voix, si votre courage vous abandonne, qui donc vous restera?

Le chevalier professait un culte pour ce talent immense qui remplissait l'Europe; en entendant ces paroles, en lisant dans le regard qui les accompagnait une pitié profonde et vraie, il sentit un soulagement inexprimable, et ne chercha point de détours.

— J'ai du courage, monsieur, répondit-il, j'en ai jusqu'au stoïcisme, je vous assure, autrement je jetterais cet homme par la fenêtre.

Mirabeau savait qu'un sarcasme abat souvent la colère, il le savait par expérience, lui dont la colère terrible s'était si souvent arrêtée comme le flux de la mer devant un grain de sable.

— Il ne se ferait pas grand mal, répliqua-t-il froidement, nous sommes au rez-de-chaussée.

Le chevalier resta étonné et refroidi à cette réponse.

— Je vous demande pardon, balbutia-t-il tout interdit, je suis un insensé.

On se levait de table en ce moment, Mirabeau prit le bras du jeune homme et l'entraîna vers le jardin, sans lui laisser la liberté de suivre son idole.

— Non, vous n'êtes point un insensé, continua le grand orateur; vous êtes un généreux enfant, pris au mirage d'une coquette, vous êtes ce que j'étais à votre âge, vous êtes ce que seront toujours les cœurs ardents, les caractères passionnés, les êtres forts. J'ai

aimé comme vous, j'ai souffert comme vous, seulement j'ai été aimé, et vous ne l'êtes pas; j'ai failli mourir de douleur en perdant ce que j'aimais, eh bien, j'ai oublié, vous oublierez comme moi. Le cœur se brise, il se cicatrise, il se ferme, et tout est terminé.

— Vous croyez qu'elle ne m'aime pas, monsieur le comte?

Le pauvre enfant n'avait entendu que cela!

— Elle vous aime autant que la comtesse du Barry peut aimer, je ne crois pas même qu'elle ait aimé jamais un de vos nombreux prédécesseurs autant que vous...

— Monsieur...

— N'allez-vous pas me chercher querelle? madame du Barry est-elle une femme que l'on puisse calomnier? Elle rirait bien si elle connaissait vos prétentions à sa vertu. Permettez-moi un conseil : vous m'intéressez, vous m'intéressez vivement. Ne demandez pas à cette jolie poupée le cœur qu'elle n'a jamais connu, prenez-la pour ce qu'elle se donne, adorez-la avec vos vingt ans, mais rayez la chimère d'un amour sérieux, éternel. Vous serez heureux ainsi, autrement vous vous engagez dans une voie déplorable, où vous vous perdrez sans retour.

Montsabré allait répondre, quand il se sentit tiré doucement par la basque de son habit. C'était une gentille cameriste portant un verre d'eau, une serviette et du taffetas gommé.

— Qu'y a-t-il, ma jolie enfant?

— Vous êtes blessé, monsieur le chevalier, et ma maîtresse m'a donné l'ordre de vous apporter ceci.

— Elle l'avait donc remarqué, pensa-t-il, et son visage s'épanouit. Remerciez madame la comtesse de ma part, cela ne valait vraiment pas la peine...

— Oh! ce n'est pas madame la comtesse, répliqua vivement la soubrette, c'est mademoiselle Cerise.

Heureusement Mirabeau s'était éloigné avec quelqu'un, le chevalier était seul.

— Je n'ai besoin de rien, répéta-t-il sèchement, et il s'enfonça dans une allée.

Ses pensées tumultueuses l'étouffaient, il repoussait dans son âme des mouvements de fureur, qui l'auraient rendu capable de grandes folies. Il chercha à calmer l'effervescence de son sang, et pour cela il voulut se rappeler ce qu'il avait éprouvé de joies, ce qu'il avait eu de moments heureux dans ces jardins d'Armide. Les souvenirs sont un baume puissant, lorsque l'espérance reste encore; ils deviennent des regrets et conduisent au désespoir, quand l'avenir est fermé, quand le passé n'a plus de lendemain.

Il n'en était pas ainsi du chevalier, les illusions de son âge et de son amour resplendissaient dans tout leur éclat. Il avait paré la comtesse de ce beau manteau d'or, que nous essayons à nos chimères et que nous croyons toujours fait pour elles, jusqu'à ce qu'elles nous forcent à les en dépouiller. Il la revit

tendre, bonne, empressée, il retrouva cette image telle que sa mémoire la lui retraçait, et, dominé par le besoin de la retrouver encore, il marcha vivement vers le château. Il entra au salon, madame du Barry n'y était pas; il releva la portière baissée du boudoir, et il l'aperçut sur le divan de velours, auprès du comte Overtoff, riant avec lui, le frappant de son éventail; il tenait une de ses mules, qu'il avait évidemment dérobée, et sur la possession de laquelle la comtesse disputait gaiement. La tête de Méduse ne l'eût pas plus frappée que l'aspect du chevalier, entrant pâle, grave, presque menaçant; elle ne put retenir l'expression de ses craintes.

— Mon Dieu! monsieur, lui dit-elle, que vous m'avez fait peur!

Un homme réellement amoureux, lorsqu'il est jaloux, lorsqu'il souffre, perd tous ses avantages; l'esprit ne lui sert plus qu'à sentir qu'il le perd; il devient stupide, niais, il fait juste ce qu'il faut pour aggraver son mal et se rendre ridicule, M. de Montsabré n'y manqua pas. Il s'assit sans rien dire en face de la comtesse, fixant des yeux furibonds sur elle et sur son rival, attendant un mot, un geste, pour éclater et achever de se perdre.

Madame du Barry prit de l'humeur. Accoutumée à une domination sans bornes, à voir à ses pieds des esclaves trop heureux d'endurer ses caprices, ce caractère de fer, ce maître qui se présentait devant elle l'irrita.

— Que me voulez-vous, monsieur? demanda-t-elle du ton d'une haute impertinence.

— L'entrée de ce boudoir est-elle défendue, madame ?

— Non pas défendue, mais gardée, répliqua-t-elle; vous voyez que personne n'est venu m'y déranger. Monsieur le comte et moi nous causons d'affaires, à propos...

— A propos de pantoufles, poursuivit le comte en riant.

— Ne préféreriez-vous pas que ce fût à *propos de bottes?* interrompit M. de Montsabré, fixant un regard de défi sur son adversaire.

Celui-ci, maître de lui, grand seigneur jusqu'à la pointe des ongles, d'une suprême éducation, répondit le sourire sur les lèvres en s'inclinant :

— Sur ce sujet-là et sur les autres, monsieur le chevalier, je serai ravi de m'entendre avec vous, toutes les fois que cela vous plaira.

Le chevalier respira à pleine poitrine, il allait donc pouvoir exhaler sa rage, lui donner un libre cours, s'en prendre à son rival abhorré et blesser la perfide dans celui qu'elle lui préférait. Il se mordit les lèvres jusqu'au sang pour se calmer un peu.

— Suis-je de trop dans cette conversation? demanda la comtesse, comprenant à merveille de quoi il s'agissait et cherchant à atténuer l'effet de cette querelle inévitable.

— Vous êtes toujours la bienvenue partout, ma-

dame; monsieur le chevalier et moi nous n'avons rien à dire que vous ne puissiez entendre.

Le comte avait l'avantage, Montsabré le sentait et sa colère en prenait plus de force; la comtesse, dont la pitié ne s'éveillait pas pour peu de chose, ne put s'empêcher de le plaindre, elle lui tendit la main en lui disant avec un ravissant sourire :

— Enfant, venez ici!

Il se leva comme un automate, sans réfléchir, et courut à elle; son premier mouvement de joie passé, il pensa qu'un rival le regardait, et prenant cette main divine qu'on lui tendait, cette main pour laquelle il eût donné un royaume, il l'examina comme un objet d'art, il brûlait d'y placer ses lèvres, il la laissa retomber.

— Vous avez là une bien belle bague, comtesse, qui vous l'a donnée, est-ce le feu roi?

La comtesse jeta un cri de surprise, cette tranquillité, le flegme avec lequel il parlait de Louis XV, lui qui devenait ordinairement furieux à ce nom, la confondirent. Elle ignorait jusqu'à quel point l'orgueil d'un homme pouvait le conduire.

— Ce n'est point le feu roi qui me l'a donnée, c'est M. le duc de Cossé.

Blessure pour blessure, elle était quitte.

Le premier mouvement du jeune homme fut d'éclater, de couvrir de mépris cette femme, qui pour l'affliger se parait de sa honte, mais le comte Overtoff était là! un rival, un étranger, qui montrait tant

de retenue, c'était lui faire trop beau jeu. Il lui sembla qu'en ce moment il détestait la comtesse, qu'il était fort contre elle, qu'il bravait et sa coquetterie et son éclatante légèreté. Mais comme il souffrait, le pauvre enfant! Comme il devait plus tard faire payer cette souffrance! Chez un homme de cette espèce, après la contrainte vient l'explosion d'un volcan.

— Monsieur le comte, reprit-il d'un air dégagé, vous connaissez les environs de Paris sans doute?

— Je les ai à peu près parcourus dans tous les sens.

— Connaissez-vous Chaville? Si vous saviez combien c'est délicieux Chaville! Un de mes amis y a fait bâtir un pavillon, non pas si beau que Luciennes à beaucoup près, mais si commode, si commode!

— Vraiment? demanda la comtesse, se laissant prendre à ce calme, tant la comédie était bien jouée, et en quoi consiste donc cette commodité que vous prisez tant?

— Mon Dieu, madame! c'est bien facile, et monsieur le comte va me comprendre. Mon ami est un jeune homme, il a souvent des rendez-vous et souvent aussi ces rendez-vous craignent les importuns. Il a fait construire sa maison entre deux routes, celle de Versailles et celle de Meudon. Il arrive par celle de Versailles, la personne qu'il attend par celle de Meudon. Le parc a une grande étendue en dehors de l'habitation, on va dans le parc, on est entré chacun par un chemin différent; les espions, s'il y en a,

sont déroutés, les... amants se rencontrent, ils se séparent, retournent chacun chez eux et tout est ignoré.

— Comment donc! mais c'est un homme de précaution que votre ami.

— Je le crois, pardieu, bien! répliqua le comte, c'est un homme précieux. Je ne serais pas fâché de faire connaissance avec un seigneur aussi spirituel, voulez-vous me conduire chez lui?

— Très-volontiers, monsieur le comte, c'est un honneur que vous lui faites et que j'accepte en son nom.

— Quel jour?

— Mais... demain, si cela vous plaît.

— Cela m'arrange à merveille.

— Par la route de Meudon?

— Non, par celle de Versailles, elle est plus commode.

— Et comment s'appelle cet ami? demanda négligemment la comtesse.

— C'est le chevalier de Buons, gentilhomme provençal.

— Vous m'avez prévenu, madame, j'allais faire cette question à monsieur de Montsabré.

— Je lui écrirai ce soir, afin que nous trouvions le déjeuner prêt. J'y conduirai une ou deux personnes, et de votre côté, s'il vous est agréable de vous faire accompagner de quelques amis, je suis assez lié avec M. de Buons pour leur promettre un bon accueil.

— On n'est pas plus aimable. J'oubliais de vous demander l'heure.

— La vôtre, monsieur le comte?

— Du tout, c'est vous qui me conduisez, j'ignore les habitudes de la maison.

— Eh bien! à midi, si cela vous agrée?

— C'est l'heure que je préfère, je me couche toujours fort tard, et si l'on me fait lever de bon matin, je suis de méchante humeur toute la journée, mauvaise disposition pour un déjeuner d'amis.

Tout ceci fut dit de part et d'autre avec un enjouement, une gaieté, une indifférence si loin de l'affectation que la comtesse n'y put deviner autre chose. Elle crut à une partie de jeunes gens, et elle en fut bien aise. La zizanie dans son troupeau lui déplaisait fort. Le caractère du chevalier, livre fermé pour elle, ne lui laissait aucune crainte. Elle lui sut bon gré du sacrifice de sa jalousie et de sa rancune, et chercha à le lui témoigner par mille petites chatteries, par des regards significatifs et encourageants. Il feignit à son tour de s'y laisser prendre, et là se développa la face de son caractère qu'on devinait le moins, une excessive finesse, jointe à une grande franchise. Il joua ce personnage comme il avait joué l'autre; laissant percer juste assez de ressentiments pour ne pas donner de soupçons, il les endormit tous. Le comte Overtoff l'admira franchement.

— Ce jeune homme a du cœur et du courage, il a un esprit élevé, il ira loin, pensa-t-il.

Des pas précipités et des voix confuses se firent entendre, Mirabeau se présenta une lettre ouverte à la main.

— Belle comtesse, dit-il, il faut que je vous quitte. On vient de m'expédier un courrier, il se machine quelque chose de grave, je n'ai que le temps de retourner à Paris.

— Ah! mon Dieu! s'écria madame du Barry effrayée, de quoi s'agit-il encore? Des émeutes, du sang versé!... monsieur de Mirabeau! monsieur de Mirabeau! j'ai grand'peur que votre éloquence n'ait lâché une bête féroce, que vous ne pourrez plus museler.

— Dans un autre moment, un autre jour, nous discuterons cette question, si vous le permettez; aujourd'hui je dois partir, il me reste à peine le temps nécessaire pour arriver au rendez-vous que l'on m'assigne.

Il baisa la main de la déesse et disparut.

Le duc de Lauzun, qui l'avait accompagné, releva la portière et le suivit du regard, puis il vint se rasseoir auprès du comte, auquel il dit d'un air triomphant :

— Je gage qu'il va chez la reine.

— Lui! s'écria-t-on de toutes parts.

— Lui! le fougueux tribun, l'ennemi de la cour, allons donc, monsieur le duc, vous extravaguez!

— Chère comtesse, je ne chasse pas ainsi sur vos terres, malgré l'abolition des priviléges; vous pour-

riez m'en vouloir. Je vous dis, moi, que votre Mirabeau n'est qu'un vendu, un salarié, un homme payé par le parti de la cour.

Le chevalier bénit Dieu, qui lui envoyait enfin une occasion avouable de s'emporter, il la saisit bien vite. L'épigramme lancée à la comtesse méritait d'être retirée.

— Monsieur le duc, je vous demande pardon, sauf le respect que j'accorde à votre position, à votre rang, je me permettrai de vous faire observer que M. de Mirabeau est l'ami de madame la comtesse, que nous sommes chez elle, et qu'on ne lui parle pas ainsi.

— Une leçon, monsieur? répliqua avec beaucoup de hauteur, mais sans insolence, M. de Lauzun, une leçon, à votre âge, et à moi!

— Non point une leçon, monsieur le duc, Dieu m'en garde, je ne les reçois et je ne les donne que l'épée à la main, mais une opinion, une opinion librement émise. J'y ajouterai encore celle-ci : M. de Mirabeau a des bontés pour moi, il est absent, c'est mon devoir de le défendre, et je le défendrai.

— Bravo! s'écria la comtesse, voilà un ami! Laissez-le tranquille, monsieur le duc, et ne l'échauffez pas davantage, il est ce soir aussi hargneux que Chiffon.

— Il n'est pas possible, monsieur le duc, reprit le comte Overtoff, par un sentiment de générosité facile à comprendre, il n'est pas possible que le comte de

Mirabeau soit un lâche, un homme vil, cela n'est pas possible.

— Cela est, cependant, monsieur.

— En vérité, monsieur le duc, la chose est étrange : admettons un instant que vous disiez vrai, admettons que M. de Mirabeau, entraîné par les injustices qu'il a subies, ait embrassé une cause qui n'est pas la sienne, et qu'il s'en repente, effrayé du chemin qu'il a parcouru, des précipices qui le bordent, de l'abîme qui le termine, qu'il soit revenu en arrière; qu'il se soit jeté aux pieds de son roi, qu'il lui ait demandé grâce, qu'il ait avoué ses torts et juré de consacrer au salut de la monarchie le talent prodigieux qu'il a d'abord employé à sa perte. Où serait le mal? qui blâmerait M. de Mirabeau? Qui oserait attaquer le repentir auquel nous devrions le salut du roi et de la patrie? Qui l'oserait, monsieur le duc? Un peuple égaré que des ambitieux conduisent à sa destruction? Des grands seigneurs renégats, qui traînent dans la boue des faubourgs le nom de leurs pères? Des princes parricides, abattant eux-mêmes l'arbre de leur maison? A tous ceux-là, monsieur le duc, il y aurait trop à répondre, la voix de Mirabeau les réduirait en poussière, et la voix de l'avenir anathématiserait cette poussière calomniatrice. Assez! Ne vous attaquez pas à plus haut que vous.

Le ton avec lequel Montsabré prononça ces paroles était à la fois si incisif et si posé, il blessait si bien d'un côté en soutenant de l'autre, que chacun

en resta étonné. M. de Lauzun calculait en lui-même ce qu'il devait faire; une querelle en ce moment était pour lui un inconvénient immense, il ne s'appartenait pas. Le parti du mépris et de la plaisanterie lui parut le plus prudent et le plus spirituel.

— Jeune homme, répondit-il en souriant, heureusement pour moi ma réputation est faite, et je puis prendre cette scène comme elle doit être prise par un homme de mon âge envers un homme du vôtre, autrement vous m'embarrasseriez beaucoup, je l'avoue. Vos sarcasmes piquent, ils dépassent l'épiderme; si j'étais un ami aussi chaleureux qne vous l'êtes, je ne les laisserais point passer ainsi, mais je puis tout me permettre en ce genre, on me connaît. Seulement il ne m'est pas interdit de répondre, n'est-ce pas? A mon tour je vous donnerai un conseil, acceptez-le aussi loyalement que j'ai accepté les vôtres. D'ordinaire ce n'est pas le boudoir d'une dame qu'on choisit pour le champ clos de semblables discours, nous avons mille autres choses à lui dire et nous l'ennuyons beaucoup certainement, restons-en là. J'aurais peut-être le droit de l'exiger, je le demande au nom de madame la comtesse du Barry.

Le sérieux de ces paroles, leur raison, leur bon goût, n'admettaient pas de réplique. Le chevalier eut l'esprit de le sentir, mais il eut également celui de faire comprendre qu'il cédait au respect dû à une femme et s'arrangea de manière que personne n'en doutât. Les nouvelles reçues inquiétaient tout le

monde, on demanda les chevaux de bonne heure, chacun s'empressait de retourner à Paris. Le duc de Cossé était absent. M. de Montsabré et le comte Overtoff sortaient ensemble; arrivés sur le perron, où nul ne pouvait les entendre, croyaient-ils, que leurs gens, ils se firent le salut le plus courtois.

— Monsieur le comte me fait l'honneur de me rencontrer demain chez le chevalier de Buons?

— L'honneur est de mon côté, monsieur le chevalier, et vous me trouverez tout à vos ordres.

— Je ne sais comment vous en remercier. A demain donc.

— A demain.

Ils se séparèrent après de nouvelles politesses.

Pendant ce temps, madame du Barry, restée seule avec Cerise, cherchait à retenir André Chénier, qui, ainsi que les autres, voulait retourner à Paris.

— Nous n'avons personne, mon cher poëte, nous laisserez-vous sans défenseur, lorsqu'on nous menace d'une révolution, quant à moi je mourrais de peur. Vous resterez.

— Pourquoi avez-vous laissé partir le chevalier?

— Oui, c'est vrai, ma marraine, pourquoi l'avez-vous laissé partir?

— Vous avez raison, monsieur de Chénier; il est un peu embarrassant, le jeune homme, quand il s'emporte, mais c'est égal! Il était beau, il était fier, il était grand! Il a écrasé le duc.

— Ma marraine, je suis inquiète de lui, j'ai le pressentiment qu'il va se battre.

— Se battre! et avec qui? Avec Lauzun? Lauzun n'aura garde, il est trop dans les intrigues pour cela, un duel attirerait l'attention et ferait découvrir bien des choses peut-être.

— Non pas avec M. de Lauzun, avec l'autre.

— Avec Overtoff! répéta-t-elle en éclatant de rire, ils déjeunent ensemble demain matin.

— Oui, ensemble, je le sais, et je sais où ils déjeunent, j'ai tout entendu, j'étais là, dans la salle de bain.

— L'enfant a bien deviné, dit Chénier, ils se battent; ce jeune Montsabré est un être de plus en plus inexplicable, vous n'y comprendrez jamais rien, comtesse.

— Ils se battent! ils se battent à Chaville! Oh! je ne le souffrirai pas, j'irai, j'y serai!

Et se précipitant vers la sonnette, elle en arracha le cordon, tant elle y mit de violence.

— Mes chevaux demain à neuf heures. Cerise, tu m'accompagneras.

— Nous verrons cela! murmura le poëte, je gage qu'on sera encore ici à midi.

CHAPITRE CINQUIÈME.

LE CHAMP CLOS.

Le lendemain, ou plutôt le même jour, à neuf heures du matin, Rose entra dans la chambre de la comtesse. Elle ouvrit les yeux et les referma sur-le-champ.

— Quelle heure est-il donc? demanda-t-elle.

— Neuf heures, ma marraine, répondit Cerise, entrée en même temps que la femme de chambre.

— Et pourquoi m'éveiller à neuf heures? Ah! mon Dieu! c'est vrai, il faut me lever bien vite, pourvu que nous arrivions à temps!

Cerise s'empressa autour de sa marraine, elle aida à sa toilette, la pressant avec instance. La pauvre enfant était bien pâle, elle n'avait pas dormi. Madame du Barry oublia ses mouches, tant elle se hâtait, et c'était certainement la première fois de sa vie.

— Qu'on appelle M. de Chénier, dit-elle.

— Il attend madame la comtesse, répondit Rose.

— Partons, partons alors! Ah! bonjour, mon poëte, me voilà très-exacte! Il faut empêcher ces malheureux jeunes gens de se couper la gorge!

— Vous êtes donc très-décidée à cette folie?

— Entièrement.

— Alors à Chaville! à Chaville!

Pendant toute la route, Cerise ne dissimula pas son impatience, mais celle de la comtesse l'égalait presque, elle ne la remarqua pas. On allait un train d'enfer, elle ne trouvait jamais qu'on marchât assez vite; enfin on atteignit les premières maisons du village.

— Comment trouver ce chevalier de Buons à présent? c'est ainsi qu'on l'appelait, Cerise?

— Oui, oui, c'est ainsi. Envoyez Zamore en quête, chère comtesse, s'il n'y met pas de malice, il nous découvrira la chose.

— Mon cher poëte, Zamore ne découvre rien et embrouille tout; allez-y vous-même.

— J'y vais! je le crois bien! sauver notre Russe, la perle des Moscovites! sauver notre chevalier, le héros des gens de province!

M. de Chénier descendit du carrosse, autour duquel s'attroupait déjà tout le village, et il se mit à questionner.

— M. le chevalier de Buons, monsieur? répondit un vieillard, ce n'est pas difficile : le chemin à gauche et la première grille à droite. M. le chevalier a des seigneurs chez lui ce matin.

— C'est justement cela!

— Ah! oui, reprit un enfant, ce qu'on appelait alors un polisson, qui revenait en courant, oui, il y

a des seigneurs, mais on en a tué un; je suis monté sur le mur et dans le gros arbre avec Brisquet, et nous l'avons bien vu.

La comtesse à ces mots jeta un cri épouvantable.

— Vite! vite! monsieur de Chénier, remontez et partons. On en a tué un, mon Dieu! et lequel?

André reprit sa place, le cocher fouetta ses chevaux, on suivit le chemin indiqué; madame du Barry tournant les yeux vers Cerise s'aperçut qu'elle était évanouie.

— Chénier, s'écria-t-elle, elle a perdu connaissance; prenez mes gouttes, secourez-la, ma pauvre enfant, impossible d'arrêter, les moments pressent.

— Hélas! reprit le poëte en faisant respirer le flacon à Cerise, dont la tête pâle se penchait comme un beau lis, hélas! je l'ai prévu! et que va-t-elle trouver en arrivant, cette chère âme d'ange?

Madame du Barry s'était agenouillée dans le carrosse, elle couvrait de baisers et de larmes les mains glacées de Cerise, qui ne revenait pas.

— Est-elle morte, mon enfant chérie? est-elle morte? monsieur de Chénier, dites-moi, dites-moi qu'elle n'est pas morte!

— Elle n'est pas morte, madame, répliqua-t-il en secouant mélancoliquement la tête, mais elle mourra de ce mal.

— Oh! non, ce mal n'est rien, c'est la surprise, la frayeur, bien naturelle à son âge, elle revient déjà.

— Ce mal, madame, c'est un mal qui tue, c'est un mal qui brise l'âme avant de terrasser le corps, c'est une passion admirable, sublime, muette, dans une créature de cette trempe; c'est ce qu'il y a de plus funeste au monde, c'est un amour méconnu.

— Chénier, vous êtes fou! interrompit la comtesse d'un air d'humeur.

— Non, madame, je ne suis pas fou, et vous ne le verrez que trop. Priez Dieu que nous trouvions M. de Montsabré vivant, car cette enfant ne rentrerait pas non plus vivante à Luciennes.

Madame du Barry, qui tenait sa filleule dans ses bras, la repoussa vivement d'abord; quelques secondes après, elle la reprit, ses larmes coulaient malgré elle.

— Oh! ne me dites pas cela! ne me dites pas qu'elle aime le chevalier! ma bien chère Cerise, ne me le dites plus, car vous me rendriez folle.

— Elle l'aime, et je vous ai avertie dès le premier jour. Prenez garde! prenez garde!

— Elle ouvre les yeux! taisez-vous! Cerise, ma chère fille, regarde! c'est moi, ne crains rien! remets-toi!

L'enfant regarda en effet autour d'elle d'un air étonné, elle sourit à sa marraine, elle sourit au poëte, puis elle dit :

— Qu'ai-je donc éprouvé? ai-je dormi, madame?

Elle avait oublié la terrible nouvelle!

— Oui... oui... tu as dormi, tu as rêvé, c'est vrai!

— J'ai donc fait un bien affreux rêve, car j'ai souffert! oh! j'ai souffert!... Je me rappelle... j'ai rêvé que...

Elle s'arrêta et devint rouge. Chénier fixait sur elle un œil de compassion.

— Ne songez plus à ce rêve, mon enfant, vous voilà réveillée et bientôt nous arriverons; il faudra tâcher de prendre tout votre courage pour aider madame la comtesse dans sa charitable entreprise.

— Ah! oui, je sais!

Elle réfléchit, puis elle pâlit de nouveau.

— Mais n'a-t-on pas raconté qu'on avait tué un homme? Est-ce mon rêve? Est-ce vrai? Qui cela? Le savez-vous? répondez-moi, par pitié, répondez-moi!

M. de Chénier allait partir, quand un homme à cheval passa comme une flèche à côté de la voiture; à peine eut-on le temps de l'entrevoir, il tourbillonnait dans un galop furieux, malgré la côte escarpée. La comtesse se jeta à la portière pour tâcher de le reconnaître, mais elle ne vit plus qu'un nuage lointain, fuyant avec une telle rapidité qu'en un clin d'œil il eut disparu. Elle retomba découragée, en posant la main sur son cœur.

— Qu'est-ce cela? murmura-t-elle. Je ne sais ce que j'éprouve. Cet homme m'a glacée. Nous n'arriverons donc jamais!

A son tour Chénier mit la tête à la portière.

— Nous arrivons, voici le mur, voici la grille, la maison est dans les arbres, nous y sommes.

La comtesse respira, Cerise se sentait mourir.

Le carrosse s'arrêta, Zamore descendit et les laquais également. Ils sonnèrent d'abord. La sonnette retentit dans le silence, on attendit quelques instants, personne ne répondit.

— Encore! encore! plus fort, dit madame du Barry.

On redoubla, même silence. On appela, on secoua les barreaux de la grille, tout fut inutile, pourtant la maison qu'on voyait parfaitement était ouverte et semblait habitée.

— Il se passe ici un événement extraordinaire, reprit Chénier, il faut savoir à quoi s'en tenir. Zamore, es-tu capable de quelque chose de bon?

— Je suis capable de tout.

— Pour cela je le sais de reste. Mais n'es-tu pas un poltron? escaladerais-tu ce mur pour aller voir ce qu'il y a là-dedans et nous en rendre compte?

— Non pas, on y tue.

— J'irai, moi, dit Cerise.

— Toi! chère enfant! c'est impossible.

— J'irai donc, moi, continua le poëte, et c'est au fait ce qu'il y a de plus raisonnable. Cherchons-en le moyen, car je ne suis pas un pacolet comme Zamore.

Un des laquais, qui secouait la grille avec force, s'avisa d'un expédient. Il passa la main à travers les barreaux, leva les montants, ensuite, sa force et celle de ses camarades étant réunies, ils appuyèrent sur la

porte, elle céda; Chénier se précipita dans le jardin, Cerise et la comtesse le suivirent, ils parvinrent sans obstacle jusqu'au pavillon, dont les issues étaient ouvertes, et ils le parcoururent en un instant de la cave au grenier; il ne s'y trouvait d'autre être vivant qu'un perroquet effrayé et criant à tue-tête.

— Ceci est prodigieux, dit Chénier, il y a un singulier mystère, et il ne se peut pas que maîtres et gens soient partis ainsi; cherchons bien, nous trouverons.

Ils cherchèrent encore, mais inutilement. Ils visitèrent les jardins, le petit bois; ils allaient retourner à leur carrosse, intrigués au dernier point de cette solitude.

— Cerise se sera trompée, répétait pour la dixième fois la comtesse, ils ne songeaient pas à se battre, ils sont retournés à Paris. Cet homme si pressé était un de leurs gens, qui les rejoignait sans doute.

La jeune fille qui les précédait entra dans une clairière, elle jeta un cri et revint précipitamment vers eux, plus blanche que son fichu.

— Ah! ah! s'écriait-elle, venez! venez!

Ils y coururent. L'herbe était foulée dans un assez grand espace, et au milieu se trouvait une mare de sang.

— Oh! cela est horrible! reprit la comtesse en cachant son visage dans ses mains. Du sang! du sang! et qui est tué? mon Dieu!

Cerise fut plus forte qu'elle, bien que sa pâleur,

toujours croissante, indiquât sa faiblesse; elle approcha, elle se baissa, elle écarta les branches avec un sang-froid inouï, elle fouilla du regard cet espace ensanglanté et découvrit enfin, sous une feuille, un bouton d'agate herborisée, comme on les portait aux habits du matin, elle s'en empara et l'examina longtemps.

— C'est à lui! dit-elle en devenant plus pâle encore, et voilà son sang.

Aussitôt elle s'agenouilla devant ces traces sanglantes, elle joignit les mains et se mit à prier; mais ses forces trahirent son âme, elle laissa échapper un indicible sanglot, s'affaissa sur elle-même et tomba. Rien ne peut rendre ce qu'éprouvèrent M. de Chénier et madame du Barry, en retrouvant cette jeune fille couchée comme dans une tombe. Elle revint bientôt à elle, et jetant les yeux sur ses vêtements, elle poussa un cri affreux, se cacha dans le sein de la comtesse en murmurant :

— Ah! marraine, ce sang!

Madame du Barry ne fut peut-être jamais plus véritablement émue; elle serra cette enfant si tendre sur son cœur et l'embrassa. M. de Chénier, pendant ce temps, cherchait quelque indice de ce qui s'était passé. Il parcourait les allées, il fouillait les buissons, il visita jusqu'au dernier recoin de cette maison, vide désormais, et ne rencontra absolument personne; on eût dit une de ces habitations désertes de Pompeïa, où la tempête avait suspendu la vie. Les débris d'un

déjeuner étaient encore sur la table, des habits jetés au hasard, des armoires ouvertes, et le malheureux perroquet poussant des cris lugubres au milieu de tout cela. Le poëte revint près de madame du Barry, Cerise ouvrait languissamment les yeux.

— Eh bien? demanda la comtesse.

— Rien, rien! madame; c'est incompréhensible.

— Quoi! pas une fille, pas un laquais dans ce logis?

— Ni l'un ni l'autre. On dirait une maison prise d'assaut.

— Savez-vous, monsieur, que je soupçonne d'étranges choses? ce sang... cet homme qui se sauvait au galop... ces domestiques enfin... Se serait-il commis un crime en ce lieu?

Cerise frissonna des pieds à la tête. Madame du Barry était d'une beauté splendide, d'une beauté illuminée par son cœur. Ses larmes, suspendues à ses longs cils, roulaient une à une comme des perles; sa physionomie exprimait une angoisse véritable, elle tremblait pour M. de Montsabré, elle souffrait pour sa filleule, sans mesurer pourtant l'étendue de cette souffrance.

— Qu'allons-nous faire, monsieur? continua-t-elle, voyant que le poëte se taisait.

— Il faut d'abord emmener cette enfant d'ici.

— Je le crois bien! un pareil spectacle...

— Oh! madame... ma marraine, faites que je ne vous quitte pas.

— Mademoiselle Cerise, vous devez être raisonnable, ce n'est point ici votre place. Madame la comtesse et moi nous avons sans doute un grand devoir à remplir; votre présence est inutile, nuisible peut-être...

— Nuisible! monsieur, et en quoi? pourquoi? Partout où est ma marraine n'ai-je pas le droit d'y être? Elle peut avoir besoin de moi, et puis, s'il est arrivé un malheur, mon Dieu!

— Que vous importe? répliqua sèchement madame du Barry revenant à la jalousie, maintenant que Cerise se portait bien et ne lui donnait plus d'inquiétudes. M. de Montsabré n'est point votre ami, à votre âge on n'en a pas encore, et il serait peu séant de vous voir occupée de lui à ce point. D'ailleurs, pour me servir de vos expressions, s'il arrive un malheur, ce n'est point votre place au milieu des gens de justice, et je vous prie de remonter en carrosse pour retourner à Sèvres, ou du moins pour vous éloigner sur la route. Je le veux, entendez-vous?

Cerise baissa la tête et suivit Zamore, sans rien dire; mais de grosses larmes roulaient de ses yeux comme des perles.

CHAPITRE SIXIÈME.

RIVALITÉ.

Cerise remonta en effet dans le carrosse, dont Zamore lui ouvrit la portière en faisant une grimace joyeuse. Il jouissait de la voir pleurer. Elle ne le remarqua point ; toute à sa douleur, elle n'était plus parmi les hommes.

— Il est mort, allez, mademoiselle ! dit le méchant avorton.

— Ah ! le vilain, l'horrible Zamore ! s'écria-t-elle au milieu de ses sanglots. Écoutez-le, madame, il dit que M. de Montsabré est mort.

— Lâche vipère ! murmura M. de Chénier, que tu mériterais bien qu'on t'écrasât sous les pieds.

— Ah ! je regrette la puissance, reprit la comtesse dès qu'ils furent seuls. Autrefois rien qu'en me nommant tout m'eût obéi, et maintenant il me faut attendre la justice comme les autres. Pauvre chevalier ! c'est pour moi peut-être qu'il est mort.

— En doutez-vous, madame ? le comte Overtoff est certainement un seigneur accompli ; mais deviez-vous jouer avec le repos, avec l'amour si vrai de ce jeune homme ? C'est une mauvaise action dont Dieu saura vous punir, comtesse.

— Pas de morale, monsieur, et cherchons.

En ce moment ils entendirent marcher derrière eux; ils étaient restés dans le parc, ce ne pouvait donc être qu'un des habitants de la maison sorti de quelque cachette. C'était en effet un homme dont le costume indiquait un valet de chambre, un intendant, un premier domestique enfin. M. de Chénier courut à sa rencontre; il se nomma, nomma la comtesse et l'interrogea vivement.

— Qu'est-il arrivé, au nom du ciel?

— Un grand malheur, monsieur; tout le monde a perdu la tête, et jusqu'à mon maître qui s'est empressé de suivre le moribond.

— Quel est ce moribond, je vous prie? Nous sommes des amis de M. Montsabré, et l'inquiétude nous dévore.

La comtesse était pâle comme une statue.

— Si vous êtes des amis de M. de Montsabré, vous avez raison de vous inquiéter; il est en triste position en ce moment.

— Mon Dieu!

— Oui, madame, s'il n'est pas arrêté il ne tardera pas certainement, car les gardes de la connétablie sont à sa suite, et comme il accompagne son adversaire à moitié mort, il n'y aura pas moyen de fuir.

— Ce n'est donc pas lui qui est blessé?

— C'est le seigneur moscovite, madame; mais M. le chevalier va certainement être mis à la Bastille; on lui fera son procès, et il n'en reviendra pas, mon

maître l'a bien dit; voilà pourquoi tous les domestiques se sont sauvés, de peur d'être appelés en témoignage.

— Enfin que s'est-il passé? demanda la comtesse, impatientée de ce récit de bavard.

— Madame, c'est facile à dire. Ces messieurs se sont battus là-bas, dans le bosquet, au bord du mur. M. de Montsabré, qui est adroit comme saint Georges et fort comme Hercule, dès la troisième passe a enfoncé son épée jusqu'à la garde dans le corps du Moscovite. Celui-ci est tombé en poussant un grand cri. Nos gens étaient tous à regarder. Il faut être juste, l'étranger est un homme de cœur. Tout percé d'outre en outre qu'il fût, il a appelé son second d'une voix faible, et il lui a demandé à être transporté ailleurs que chez mon maître, afin de ne pas le compromettre.

« — Qu'on me conduise dans la première auberge,
» a-t-il dit.

» — Mais je ne le souffrirai pas, a répondu M. de
» Buons, dans votre état...

» — Je le veux, monsieur, et dans mon état juste-
» ment on ne peut rien me refuser. »

Malgré tout, il a fallu le prendre, le remettre dans son carrosse et le transporter au premier village. En dépit de ses représentations, du moins tant qu'il a pu parler, M. de Montsabré et mon maître l'ont suivi. Lorsqu'il a été évanoui, ils ont insisté pour qu'on le ramenât ici; ses témoins s'y sont absolument refusés.

A peine il y avait un quart d'heure qu'ils étaient partis, quand les prévôts de nos seigneurs les maréchaux de France sont arrivés. Un sot enfant les a mis sur leurs traces, et je me suis hâté de monter à cheval pour prévenir mon maître, en suivant la traverse et en courant à tombeau ouvert; M. le chevalier a répondu qu'il ne quitterait point M. le comte; on m'a renvoyé; voilà tout ce que je sais, et je vois que mes imbéciles ne sont pas revenus encore.

M. de Chénier et la comtesse se consultèrent un instant, et furent d'avis de se rendre au village où tous étaient allés.

— Ma présence leur imposera peut-être, dit Jeanne; je connais Montsabré, il est capable de se rebeller et de rendre son affaire plus mauvaise. Qui donc a prévenu la connétablie?

— Le duc de Lauzun hier a bien pu entendre quelque chose de tout ceci, et il est très-capable d'avoir averti le lieutenant.

— Qui que ce soit, allons! Nous arriverons peut-être trop tard.

Ils partirent en ordonnant au cocher de forcer les chevaux s'il le fallait, mais d'arriver vite. Pendant le trajet ils parlèrent à peine; Cerise pleurait derrière son mouchoir de poche, madame du Barry pressa les chevaux sans daigner faire attention à elle. M. de Chénier l'avait rassurée sur la vie du chevalier, sans lui cacher le danger qu'il courait autrement. Ils furent conduits à l'auberge où mourait peut-être

l'infortuné comte, et que la foule entourait déjà. Le poëte s'élança à terre, et jetant à la comtesse ces paroles :

— Ne vous montrez pas, madame, songez que vous avez tué cet homme !

Il entra dans la maison où le prévôt de la connétablie étendait à cet instant son bâton sur M. de Montsabré en présence du comte d'Overtoff prêt à rendre le dernier soupir.

— Messieurs, disait-il, assignés vous êtes à la connétablie de France, au terme de huitaine, par nous, clamant et proclamant, lieutenant de nos seigneurs les maréchaux de France et greffier du point d'honneur.

C'est une grande perte pour nous qu'un pareil tribunal, qu'il me soit permis de le dire. Un tribunal qui jugeait l'honneur ! Un tribunal composé des vieux défenseurs du roi et du pays, où siégeaient pour juger ceux qui dans une longue carrière avaient donné un si noble exemple et tant soutenu les principes qu'ils étaient maintenant chargés d'appliquer : c'était beau, c'était noble ! Ce frein maintenait la jeunesse, car les arrêts de la connétablie étaient sans appel et faisaient loi. On était déshonoré par eux ; on était absous par une de leurs sentences, et nul n'avait rien à vous dire s'ils vous retiraient d'une accusation. Ce tribunal n'a jamais existé qu'en France, où le culte de l'honneur était poussé jusqu'au fanatisme. S'il n'eût point été détruit, nous aurions bien des crimes, bien des

lâchetés, bien des mauvaises actions de moins dans notre histoire moderne. Quoi qu'on en dise, le respect humain existe encore, et la crainte d'une marque publique de mépris arrêterait beaucoup de gens.

M. de Montsabré, accablé dans la contemplation de ce malheureux auquel il avait pris sa vie pour si peu de chose, releva la tête quand le lieutenant le toucha.

— Donnez-moi votre épée, monsieur, et suivez-moi, ajouta celui-ci.

— Un instant, un instant, je vous en conjure. S'il ouvrait les yeux, s'il pouvait voir mon repentir, me pardonner!

— Vous en êtes à la première affaire, monsieur, reprit le lieutenant en relevant sa moustache, cela se voit. Nos Seigneurs auront égard à cela, et vous vous en sauverez peut-être.

Le médecin mandé à la hâte, un de ceux qu'on appelle aujourd'hui les princes de la science, se trouvait à sa maison de campagne dans les environs; il tenait le pouls du malade et comptait pour ainsi dire les minutes qui lui restaient à vivre. Le spectacle était effrayant, surtout pour celui qui causait cette mort.

— Il vivra peut-être un quart d'heure, dit le médecin, mais il est inutile de le tourmenter par aucun remède, on ne le sauvera pas. Il ne reprendra pas sa connaissance. Quel coup! Vous avez un poignet de fer, monsieur.

M. de Montsabré s'approcha tout à fait du lit et prit la main du comte.

— Adieu! lui dit-il, pardonnez-moi! je suis cruellement puni de vous avoir frappé, car mes remords dureront autant que ma vie!

— D'ailleurs, dit une voix dans la foule, celui qui frappe de l'épée périra par l'épée!

Tout le monde se retourna du côté d'un vieillard, couvert de haillons, qui se tenait près de la porte.

— C'est le fou! murmurèrent entre eux les paysans.

— Entends-tu, Jeanne Vaubernier? Te rappelles-tu mes prédictions? Elles sont accomplies, n'est-ce pas? Eh bien, celle-ci est la dernière; je te la répéterais souvent, mais ce serait toujours la même : toi aussi, tu as un compte de sang à rendre, et tu le rendras.

En parlant ainsi, il s'était approché du carrosse de la comtesse, et ne fut guère entendu que d'elle et de Cerise, qui poussait des cris perçants. Madame du Barry lui fit signe de s'éloigner, plus morte que vive, car depuis son enfance cet homme lui était apparu bien des fois; bien des fois il lui avait annoncé son avenir et sa haute fortune, même à une époque où il était impossible de la soupçonner. Elle le craignait donc horriblement, et sa présence en ce moment terrible était pour elle une épouvante de plus. Heureusement les paysans, accoutumés aux bizarreries de ce prophète, qui demeurait dans les environs et qu'ils appelaient le fou, ne firent pas attention à cette

scène. Le seigneur mourant et les gardes de la connétablie les occupaient davantage, il eut donc le temps d'ajouter sans être interrompu :

— Tu seras barbare pour cette jeune fille, et tu t'en repentiras plus tard; tu payeras tout bien cher, Jeanne Vaubernier, ne l'oublie pas!

— Ah! laissez-moi! laissez-moi! dit la comtesse.

— Fais-moi chasser, Jeanne.

Et il se posa fièrement sur sa hanche, comme un spadassin espagnol drapé dans ses haillons, sous lesquels apparaissait une chemise de la plus fine toile et d'une éclatante blancheur. En cet homme tout était bizarre. La comtesse n'osa répondre; il s'éloigna lentement, la regardant toujours. Cerise s'était recoquevillée dans un coin du carrosse, muette de terreur.

— Ma marraine, dit-elle, dès qu'elle put parler, quel est cet homme?

— Je ne le connais pas. Où est M. de Chénier? Que se passe-t-il? Ils ont juré ma mort. Ouvrez, ouvrez, cria-t-elle à son laquais, il faut que je voie.

— Ce n'est pas la peine, madame, dit Zamore ayant toujours son méchant sourire, M. le comte est presque mort, et les gardes emmènent M. le chevalier.

— Ouvre, ouvre, te dis-je, je veux le voir.

André de Chénier, arrivant sur ces entrefaites, lui sauva cet aveu public.

— Restez, madame, il est parti par une autre issue, dit-il avec énergie, restez; songez à ce que

vous devez au souvenir du roi et à la présence de mademoiselle.

— Où l'emmène-t-on?

— A la Bastille. Il y couchera ce soir, et son jugement viendra ensuite.

— Il n'y a donc qu'une chose à faire. A Paris! à Paris! cria-t-elle à son cocher.

— Pourquoi, madame? Où allez-vous? Le chevalier ne court point de dangers en ce moment; les témoignages seront pour lui, la connétablie sera indulgente pour un homme de son âge.

— Je vais voir mes amis, ranimer les cendres de mon crédit d'autrefois, j'ai rendu service à tant de gens! Je les trouverai peut-être. Ne me dites pas que cela n'est pas raisonnable, que cela me compromet, je le veux. Je ne me soucie de rien en ce moment que de ses périls. Songez donc que c'est pour moi, vous l'avez dit tout à l'heure. Et puis ne connaissez-vous plus la czarine? Croyez-vous qu'elle ne fera pas poursuivre à outrance le meurtre de l'un de ses boyards? Il est perdu, perdu, vous dis-je, si je ne lui crée des protecteurs, si je ne le sauve, et je le sauverai à tout prix. Je n'écoute rien.

M. de Chénier se tut. Il savait par expérience combien était forte cette volonté de courtisane couronnée. Il savait que les observations et les conseils se brisaient contre cet écueil.

— Et Cerise? reprit-il après un instant de silence.

— Eh bien, Cerise retournera à Luciennes ou res-

tera dans l'hôtel à Paris. Qu'importe Cerise en tout ceci?

— Ah! madame, regardez-la!

La comtesse avait pour cette jeune fille un sentiment très-vrai et très-tendre, c'était la seule créature qu'elle eût aimée véritablement; mais en ce moment Cerise était une rivale, une rivale non pas préférée encore, mais une rivale plus jeune, plus pure, aussi belle, libre; une de ces femmes que Dieu se plaît à créer dans un jour de joie pour apporter des trésors de bonheur à celui qui saura les chercher. A côté de cette pureté, de cette innocence, de cette auréole angélique, Jeanne Vaubernier n'avait rien à mettre que sa réputation de honte, sa beauté mûre et son passé flétri. Elle le sentait avec amertume, et ces pensées la brisaient. Cette enfant élevée avec tant d'amour devait-elle donc se placer ainsi entre le bonheur et elle? Elle oubliait déjà la prophétie qu'elle venait d'entendre, et loin de se croire injuste, coupable, c'était Cerise qu'elle accusait d'ingratitude avec l'inconséquence des passions. Le poëte suivait ces impressions diverses sur la physionomie expressive de la comtesse.

— Ah! pensait-il, que de chagrins, que de malheurs peut-être germent dans ces deux cœurs!

Ils gardèrent longtemps le silence; madame du Barry, ramenée par la nécessité de ses craintes au but de son voyage, interrogea M. de Chénier sur les démarches qu'elle comptait faire.

— Le tribunal des maréchaux de France tombe en désuétude, dit-elle, les nouvelles institutions vont le remplacer; en ce temps-ci, l'homme le plus puissant de France est le marquis de Mirabeau.... Je vais chez lui directement.

— Voilà une bonne pensée, madame; M. de Mirabeau a comme moi apprécié M. de Montsabré; celui-ci a chaudement pris sa défense, nous en avons tous été témoins. Il est facile peut-être de le sauver avec son intervention immédiate, mais il faut se hâter. Allez chez lui, en effet, sur-le-champ. Il est de vos amis, vous ne lui apprendrez rien par cette démarche....

— Je vous dis que peu m'importe d'apprendre tout à l'univers.

— Ah! toujours la même, lui dit-il en l'attirant vers lui et en lui parlant à l'oreille pour ne pas être entendu de Cerise, toujours Jeanne et point la comtesse lorsque la nature vous emporte. Vous oubliez donc et le feu roi et le duc? Ne devez-vous rien à la mémoire de l'un, à la protection de l'autre? Je vous parle franchement; du premier jour de notre connaissance, je vous y ai accoutumée, nous ne nous verrions plus sans cela. Je sais que vous êtes bonne, je sais que vous avez mille qualités précieuses, mais il est dans votre vie certaines choses que vous oubliez et d'autres dont vous vous souvenez trop.

Pour toute réponse, madame du Barry présenta sa main au poëte, qui la baisa. D'un geste il lui mon-

tra Cerise, les yeux fermés, et des larmes coulant à travers ses paupières.

— Pauvre enfant! murmura-t-elle en l'embrassant, tu ne m'en veux pas; si je suis brusque, c'est que j'ai du chagrin. Voilà M. de Montsabré à la Bastille, le voilà condamné peut-être, et c'est chez moi, c'est à cause de moi que ces deux hommes auront versé leur sang. C'est affreux, ma chère fille. Prends-en un exemple pour ton avenir, sois sage, point coquette, ne t'occupe que de ton mari, quand je t'en aurai donné un, et ne regarde personne que lui, c'est plus sûr.

Cerise embrassa tendrement sa marraine en pleurant.

— Ah! madame, si vous sauvez M. de Montsabré, grondez-moi, maltraitez-moi, j'y consens, et je ne me plaindrai jamais!

— Allons donc! mademoiselle, vous oubliez bien vite les recommandations qu'on vous fait, et je ne sais vraiment comment vous osez parler ainsi. M. de Montsabré n'a rien à voir, ce me semble, entre vous et moi?

CHAPITRE SEPTIÈME.

UN NOUVEAU PERSONNAGE.

En arrivant à Paris, madame du Barry se fit conduire à son hôtel, afin d'y laisser Cerise, qui se sépara d'elle en pleurant. M. de Chénier refusa de l'accompagner chez Mirabeau.

— Je ne puis pas, comtesse, non pour moi, mais pour vous. Je vous connais, vous ouvrirez votre cœur sans restriction, et il vaut mieux que je n'y assiste pas. Une jolie femme est bien puissante sur M. de Mirabeau, et il méprise la poésie, surtout les poëtes qui ne se mêlent pas de la chose publique. J'irai de mon côté chez quelques amis, et à nous deux peut-être parviendrons-nous à sauver le jeune homme. Je lui suis tout acquis, et à vous également; mais ménagez Cerise.

La comtesse se consola assez vite de sa solitude. M. de Chénier la gênait sans qu'elle voulût le faire paraître. Cette folle nature haïssait toute contrainte.

— Il a raison, pensa-t-elle, je m'entendrai mieux seule avec Mirabeau qu'avec ce froid raisonneur.

Cependant elle profita d'une partie des avis de

Chénier, en ce qu'elle n'alla point directement se jeter chez Mirabeau, au milieu de ce monde dont sa maison était toujours envahie, et qu'elle lui fit demander d'abord si elle pourrait le voir un instant en particulier pour affaires urgentes. Mirabeau quitta son salon et son cabinet, remplis d'amis, d'ennemis, de curieux, et vint au-devant d'elle jusque sur l'escalier.

— Il ne me reste plus à votre disposition qu'une espèce de boudoir, si on peut appeler ainsi le refuge d'un homme politique; encore s'y trouve-t-il une dame qui m'y attend depuis une demi-heure et que je ne connais point. Voulez-vous y entrer néanmoins?

— Oui, pourvu que vous ne me nommiez pas, si je lui suis inconnue; me le promettez-vous?

— Je vous en donne ma parole.

Il ouvrit lui-même la porte et introduisit la comtesse, en la laissant passer; la femme qui attendait se leva. C'était une personne de vingt et quelques années, assez grande, un peu maigre; son visage était beau et digne, sans être distingué; en elle rien d'élégant, rien de spirituel, aucune des séductions de son sexe, si ce n'est une beauté sévère et froide. D'une stricte propreté, sobrement vêtue, si je puis m'exprimer ainsi, c'était le type de la bourgeoise, sèche, envieuse, haineuse par orgueil, désolée de n'être que cela, et aspirant par tous les moyens possibles à échafauder sa naissance sur son mérite, juste

le contraire de ce qui se pratiquait alors. Pour juger tout à fait cette femme cependant, il ne fallait point s'arrêter à cette enseigne. Les yeux, qu'elle avait admirables, étaient tout un livre, tout un poëme : là se lisaient son caractère, son avenir, ses vœux et ses regrets. Là un observateur attentif aurait trouvé une volonté ferme, une intelligence immense, un courage à toute épreuve, un assemblage de grandes qualités et de défauts petits, quelque chose de magnifique au point de vue du raisonnement, mais une chose bien mesquine au point de vue du cœur, de l'élévation des sentiments, sinon des idées. Chez cette femme, tout se heurtait, le but était noble peut-être aux yeux de beaucoup de gens, mais la source était basse. Ce qui fit de cette héroïne une républicaine, c'était l'envie, c'était le désir d'humilier à son tour ceux qui l'avaient humiliée, et non pas le bien de tous, et non pas le désir de réformer des abus dont souffrait l'humanité entière. L'imagination para ce vice des draperies romaines du patriotisme, elle se figura qu'elle était Aspasie, ou plutôt une de ces Spartiates cruelles qui disaient à leurs fils :

— « Ou avec ou dessus ! »

Elle effaça elle-même l'origine de sa haine, et se persuada ce qu'elle parvint ensuite à persuader aux autres, c'est-à-dire la conviction de son désintéressement, de son dévouement aveugle à son parti, de son héroïsme enfin. Elle se crut grande et ses amis le crurent comme elle. Beaucoup de gens le croient

encore, ils oublient sans doute ces horribles paroles prononcées par elle le lendemain des journées de juin 1792, lorsqu'elle apprit l'agonie de huit heures subie par la reine aux Tuileries. Pas un atome de pitié pour cette grande infortune, pour la femme, pour la mère au moins, si la reine lui était odieuse.

— Ah! dit-elle, tant mieux! elle aura été bien humiliée, sa fierté a dû bien souffrir!

Je demande si c'est là le cri d'une femme de cœur. Elle osait être jalouse de la reine, dont la beauté surpassait la sienne, dont le courage valait le sien, et qui l'écrasa par sa résignation angélique et chrétienne, par la tendresse et la douceur de ses sentiments. Elle eut beau la torturer, elle ne la vit ni plier ni se plaindre, elle fut plus grande cent fois au Temple, sur l'échafaud que sur le trône, elle mourut en archiduchesse, en reine de France, sublime de douleur et d'énergie, la tête haute et le cœur tranquille.

Rien n'était plus opposé que l'extérieur de madame du Barry et celui de la dame étrangère. L'une éblouissante de parure, couverte de dentelles, de pierreries, coiffée selon la mode la plus nouvelle de la cour, jolie, coquette, pleine de grâce, minaudant, jetant l'esprit comme les paillettes de son éventail. L'autre froide, serrée dans ses vêtements comme dans un étui, habillée de couleurs sombres, d'une tournure plutôt guindée que modeste, mais belle, calme, imposante, jetant un regard de mépris sur

ce luxe, qu'elle eût rougi de désirer, se trouvant grande parce qu'elle était impassible au dehors, mais rongeant en elle-même une rage, une furie bien plus intense, parce qu'elle les déguisait sous ce masque de tranquille froideur, qui donne au visage cette teinte sereine, particulière aux protestants, avant que la persécution les eût rendus fanatiques.

Lorsque Mirabeau entra, l'inconnue, sans daigner regarder la comtesse, s'avança vers lui, et lui dit, d'un ton de voix sonore et éclatant :

— Je ne me plaindrai pas que vous m'ayez fait attendre, votre temps est précieux, et d'ailleurs vous ignorez qui je suis. On me nomme Roland de la Platière.

Mirabeau la salua, il connaissait ce nom dont on commençait à s'occuper dans les cercles politiques, bien qu'elle eût à peine quitté son ménage. Il sourit en lui-même à cet ajouté : *la Platière.*

— Ennemis de la noblesse, pensa-t-il, et la singeant le plus possible jusqu'à ce qu'ils la renversent avec mon aide. C'est bien là l'esprit de la réformation.

— J'ai en effet des excuses à vous faire, madame, mais je voudrais que les jours eussent quarante-huit heures, tant j'ai de choses à y mettre qui n'y peuvent trouver place. Qu'est-ce qui me procure l'honneur de votre visite? Vous permettez, madame? demanda-t-il à la comtesse.

— Je gêne peut-être madame, interrompit celle-ci;

en ce cas, puisqu'il ne vous reste plus de chambre disponible, j'attendrai sur l'escalier ou dans mon carrosse.

— Nullement, madame, répliqua madame Roland avec un sourire hautain et presque dédaigneux, je suis venue voir M. de Mirabeau pour m'entretenir avec lui des intérêts de tous. Vous en pouvez prendre votre part, si cela vous plaît toutefois, ce dont je doute, et je parlerai devant vous sans crainte, maintenant que vous voilà prévenue.

— C'est donc à l'orateur que vous avez affaire, madame? demanda la comtesse avec un fin sourire.

— Précisément, madame. Vous, c'est peut-être à l'homme seulement, et c'est à moi de vous dire sans doute : Je me retirerai si je vous gêne. Seulement, je n'attendrai pas dans mon carrosse, attendu que je suis venue à pied et qu'il m'eût été difficile de faire autrement.

Madame du Barry ne releva point le sarcasme. Une belle et bonne haine de caste s'établissait à première vue entre ces deux femmes, qui ne s'étaient jamais vues : elles se devinaient.

— J'attends, madame, dit la comtesse, commencez.

Et prenant son éventail, elle en fit jouer les mille reflets, avec la nonchalance d'une personne qui va subir ce qu'elle préférerait ne pas entendre. Madame Roland ne se laissa pas déconcerter, elle débuta par une série de questions, elle fit subir une sorte d'exa-

men à ce grand homme, qui s'y prêta de bonne grâce, entraîné par l'enthousiasme et la singularité de son interlocutrice. A cette époque, de pareilles idées étaient rares, même chez les femmes de la bourgeoisie, et il était plus rare encore de les exprimer avec une éloquence à rendre le tribun presque jaloux. La grande thèse de madame Roland fut la destruction des priviléges, l'abaissement de la noblesse et la ruine de la royauté. Elle s'échauffa, se surpassa elle-même en prêchant l'égalité des conditions, et la suprématie des fortunes accordée au génie et au talent. Telle fut la base de la révolution de 89, l'égalité! Une chose digne de remarque, c'est que depuis quatre-vingts ans bientôt qu'on se déchire pour ce mythe social, on n'est encore parvenu qu'à mettre en haut ce qui était en bas.

Madame du Barry écoutait avec un étonnement que rien ne peut rendre. Retirée à Luciennes, ne s'occupant nullement des affaires du royaume, tout entière à ses plaisirs et à ses amis, elle n'avait jamais songé à entendre un seul des discours qui bouleversaient la France. Elle savait vaguement qu'on demandait des réformes, que les mécontents s'agitaient, que Mirabeau lui-même était à la tête de ce mouvement et le dirigeait; mais qu'on voulût tout renverser, mais qu'on osât attaquer le roi, la reine, la noblesse, tout ce qu'elle était accoutumée à respecter, tout ce qui lui semblait immuable, ceci lui fit l'effet d'un rêve, elle n'y crut pas.

— Mais, madame, interrompit-elle, où avez-vous pris cela? qui vous donne la hardiesse de parler ainsi? M. de Mirabeau est gentilhomme, tous mes amis le sont, je n'en connais aucun de pendable, à moins que ce ne soit mon beau-frère, encore est-ce parce qu'il est sorti de son rang. Vous nous racontez là des chimères, n'est-il pas vrai?

— Des chimères encore en ce moment, oui, madame; mais laissez venir le temps, et vous verrez. Vous verrez se lever l'aurore de la régénération du monde, vous entendrez le cri de liberté retentir d'un bout à l'autre de l'univers.

— Mon Dieu! madame, pourriez-vous me dire ce que cela vous fait, pour que vous preniez la chose si fortement à cœur? Que vous importe, à vous, femme, cette liberté dont vous paraissez si enchantée? Qui donc vous gêne? Monsieur votre mari est donc un tyran? C'est contre lui alors que vous devez prêcher une croisade; dans ce cas, M. de Mirabeau n'a que faire d'en être le chef. N'êtes-vous pas assez forte à vous seule, belle comme vous l'êtes? Il ne faut qu'un peu d'adresse, croyez-moi, et il n'est pas besoin de révolutionner le peuple pour cela.

Madame Roland jeta un regard de superbe pitié sur la comtesse. Que pouvait être à ses yeux une femme qui se trouvait suffisamment libre sous cet horrible régime? Le costume et les manières de Jeanne Vaubernier sentaient à la fois la cour et la galanterie, les deux monstres odieux à cette femme, que la na-

ture eût dû créer juge ou médecin. Elle avait la rigidité et l'impassibilité de ces professions.

— Ce que cela me fait! Je ne vous connais pas, madame; mais tout me dit que vous appartenez à cette classe odieuse, par conséquent vous ne pouvez me comprendre. Ce que cela me fait! C'est un de mes plus vieux souvenirs. Ma grand'mère était une femme sainte et respectable; elle vint un jour me chercher pour me présenter, dit-elle, à une grande dame, qui protégeait ma famille. J'avais seize ans. Nous arrivâmes ensemble dans cet hôtel, où tout était doré, jusqu'aux laquais. On nous fit passer non par l'escalier d'honneur, trop beau pour nous apparemment, mais par un petit degré de service destiné aux personnes sans conséquence. Nous entrâmes; madame la duchesse était assise, elle ne se leva pas, et nous honora seulement d'un petit signe de tête.

— C'est vous, *mame* Flipon, nous dit-elle, et voilà sans doute votre petite-fille? Elle est belle et bien faite, vous lui trouverez un excellent mari, quelque brave artisan auquel nous ferons avoir de bonnes pratiques; je lui promets d'avance la mienne et celle de mon fils; mais asseyez-vous donc. Jasmin, des tabourets.

Après nous avoir tenues longtemps debout, elle daigna s'apercevoir que nous pouvions en être incommodées et nous fit donner des pliants, tandis qu'elle se prélassait sur une bergère, et ma grand'mère était plus âgée, plus respectable qu'elle certainement, et

moi je la valais mille fois par mon instruction, par mon intelligence! Et il fallait souffrir cela!

— Quoi! vous en êtes étonnée? Moi, qui vous parle, j'ai vu tous les beaux esprits du siècle à mes genoux, et je ne suis pas un bel esprit pourtant; je n'ai rien appris en ma vie qu'à m'amuser.

Mirabeau se divertissait infiniment du tournoi de ces deux femmes si différentes, placées sur les limites d'une ère qui finissait : l'une pour personnifier le passé, l'autre pour représenter l'avenir. Le hasard qui les réunissait lui semblait une bonne fortune; il en profitait largement et se garda d'intervenir. Madame Roland écoutait madame du Barry avec ce même sourire stéréotypé sur ses lèvres; ce sourire de dédain pitoyable et miséricordieux la peignait tout entière. Elle ne daigna pas répondre, et continua la liste de ses griefs.

— Une autre fois on m'a conduite à Versailles pour me montrer nos maîtres. Nos maîtres! cette expression me révolte; ne sommes-nous pas tous égaux devant la nature et devant la mort? Nous le leur apprendrons, s'il plaît à Dieu. J'ai tout vu : le grand couvert, les promenades, le jeu du roi, les présentations.

— Et cela ne vous a pas plu! Vous êtes, en vérité, difficile à satisfaire. Il est vrai que vous regardiez par le trou de la serrure.

Madame du Barry avait mis le doigt sur la plaie.

— On nous examina, continua-t-elle, les courti-

sans me trouvèrent belle et me le dirent en passant. Mes parents étaient domestiques au château ; ils obtinrent quelques paroles de protection, quelques signes impertinents. J'en fus tellement blessée que je m'enfuis dans le parc; j'aimais mieux les statues du jardin que les personnages du palais. Ma mère, en me revoyant, me demanda si j'étais contente du voyage.

— Encore quelques jours, lui répondis-je, je détesterai trop ces gentilshommes, je ne saurai plus que faire de ma haine.

— Ah! vraiment, madame, il faut bien peu de chose pour se faire détester de vous, à ce qu'il paraît. Ne devait-on pas culbuter tout Versailles, intervertir l'ordre des présentations et des services, parce qu'on avait l'honneur de vous y recevoir? Chacun n'était-il pas tenu de s'arrêter pour vous faire la révérence en passant devant vous?

Les paroles que je viens de rapporter ont été racontées par madame Roland. Elle avouait elle-même sa colère et sa furie concentrées, sa jalouse envie, en un mot. La société lui semblait mal faite, parce qu'elle n'y occupait pas une place élevée; elle le dit en propres termes, voilà pourquoi elle souhaitait la renverser. A la suite de cela elle parle de Phocion, d'Aristide, de Socrate, de tous ces ennuyeux Grecs dans la friperie desquels nos premiers républicains se drapèrent en véritables mannequins. Ce pathos peut se traduire par ces mots : Ote-toi de là que je m'y mette.

Les réponses de madame du Barry, marquées au coin d'une vérité moqueuse, faites de ce ton inimitable d'une femme sûre d'elle-même et que nulle entrave n'a jamais arrêtée, excitèrent chez madame Roland une rage d'autant plus intense qu'elle s'efforça de la dissimuler.

— Et quand on m'aurait saluée en effet, madame, où serait le mal? Quand on m'aurait traitée selon mon mérite, quelle reconnaissance devrais-je? Je vis passer cette Autrichienne, cette reine si dédaigneuse, si hautaine, qui déteste la France et qui nous vend à son pays; ce roi sans dignité, sans courage, cet époux débonnaire, trompé et heureux de l'être...

Madame du Barry fut superbe, elle eut un mouvement d'indignation magnifique. Elle se leva, rouge de colère, en s'avançant vers la future *Girondine*.

— Ici, madame, je vous arrête. Je vous ai livré les courtisans, j'en fais bon marché : c'est de la chair à calomnies ou à médisances, comme dit Beaumarchais; mais le roi! mais la reine! je ne souffrirai pas un mot de plus sur Leurs Majestés. Si M. de Mirabeau ne les défend pas, je les défendrai, moi. Ils ont peut-être été sévères à mon égard, mais je dois tout à leur aïeul, et jamais je n'oublierai ses bienfaits. Je le proclame bien haut, que m'importe qu'on le répète, je ne nie pas mon origine.

— Et qui donc êtes-vous, madame? demanda madame Roland. Vous savez mon nom, j'ai bien le droit de savoir le vôtre.

— Je suis la comtesse du Barry !

— La comtesse du Barry ! la courtisane couronnée ! je ne m'étonne plus. Ah ! monsieur, dans quelle société m'avez-vous mise ?

Madame Roland, à ces mots, salua le tribun, passa devant la comtesse la tête haute, et sortit de l'appartement.

CHAPITRE HUITIÈME.

ENCORE UNE RIVALE.

La comtesse la suivit des yeux, Mirabeau ne l'accompagna point. Son esprit profond voyait dans cette femme autre chose qu'une visionnaire, elle personnifiait un parti, et ce parti, dont il commençait à deviner la puissance, lui faisait peur.

— Si je n'avais pas tant de chagrin, je rirais bien de cette impertinente avec ses grandes phrases. Croitelle en avoir l'étrenne? N'ai-je pas déjà lu plus de mille fois : *la courtisane couronnée* et le reste! Quelle différence y a-t-il entre elle et moi? J'ai pris un bon moyen pour parvenir où elle voudrait bien être. Ce moyen ne s'est pas offert à elle, voilà tout. Je gagerais Zamore qu'elle eût accepté Louis XV, seulement en prenant un prétexte au *sacrifice* : elle se fût *immolée* pour la patrie et pour l'humanité. Elle fût devenue quelque chose de plus tyrannique que madame de Pompadour, et de plus maître d'école que madame de Châteauroux, sans compter qu'elle eût été plus ennuyeuse à elle seule que toute la Sorbonne ensemble, n'est-ce pas vrai?

— Peut-être! répondit Mirabeau en souriant.

— Ah! ces vertus-là, je les connais, elles se ron-

gent le cœur de ce que personne ne les attaque. J'entends personne, c'est-à-dire aucune tête auguste; car les hommages ne doivent pas manquer à une telle créature. Elle est très-belle, ne trouvez-vous pas?

— Très-belle, oui, mais laissons cela; que voulez-vous, madame la comtesse, qu'exigez-vous de votre humble serviteur?

— Ce que je veux! oh! je veux quelque chose que je veux bien et qu'il me faut, entendez-vous, monsieur le tout-puissant? J'ai été quasi reine, et je ne connais pas le mot impossible. J'exige la liberté d'un prisonnier.

— Pour dettes?

— Non pas; je les payerais, on ne me ferait plus crédit. Voici le fait.

Elle lui raconta toute l'histoire de Montsabré, le duel, la mort d'Overtoff, ce qui s'était passé enfin, même son amour pour le chevalier. Ainsi que l'avait prévu Chénier, Mirabeau l'écouta avec cette indulgence et cette sympathie d'un homme passionné, qui a tout vu et tout compris, qui prend les choses de haut et qui les apprécie.

— Je crois que nous pourrons arranger cela, dit-il; la connétablie tourne un peu à l'antiquité, et l'on a autre chose à faire que de punir les duels. Je ne crains que la czarine et son ambassadeur; s'ils ne s'en mêlent pas, nous triompherons; mais s'ils y mettent de l'obstination, je ne sais trop ce qu'il arrivera. Dans tous les cas, madame la comtesse, vous pouvez compter sur moi, je vous suis acquis.

— Maintenant je vous laisse, mon cher comte; ainsi que le disait tout à l'heure cette précieuse, vos moments sont à la patrie. Je ne suis pas la patrie, et j'en remercie Dieu; car on se sert de son nom pour bien des fautes, bien des sottises, bien des bavardages surtout. J'ai assez de ce qui me concerne, je ne me charge pas des autres, adieu!

Madame du Barry descendit lestement l'escalier de son pas de grisette. Elle oubliait qu'elle ne l'était plus, dans les moments d'émotions graves. Elle avait défendu à Mirabeau de la suivre; en l'apercevant, ses gens firent avancer sa voiture. Pendant qu'elle l'attendait, une femme descendit d'un fiacre et demanda si M. de Mirabeau était chez lui. Sur la réponse affirmative, elle se trouva, en faisant quelques pas, tout près de Jeanne, dont les vastes paniers bouchaient le passage. Cette femme était belle, d'une autre beauté que la comtesse, d'une autre beauté que madame Roland. Grande, forte, ses traits étaient ceux de la Némésis antique, joints à l'ardeur de passions indomptables. Ses yeux de feu, ses narines dilatées aspiraient la vie, le plaisir, la vengeance, toutes les passions à la fois. Cette femme pouvait être la sirène voluptueuse d'un boudoir, la bacchante intrépide d'un festin, la Bellone furieuse d'un combat. Tout cela était dans sa beauté, fière, puissante, redoutable. Elle jeta sur madame du Barry un sourire de bonne humeur, puis la pria d'une voix rude, évidemment assouplie par sa position, de vouloir bien

lui permettre d'entrer. L'accent singulier de cette personne frappa la comtesse presque autant que sa tournure singulière, elle se promit de demander son nom à Mirabeau.

— Que disait donc Chénier, pensait-elle, qu'on me remarquerait? M. de Mirabeau reçoit toutes les femmes de l'Europe.

Elle se dirigea vers son carrosse, l'étrangère monta l'escalier, elles ne s'aperçurent plus. Ces trois femmes, qui s'étaient rencontrées singulièrement ce matin-là, ne devaient se rencontrer de nouveau que dans des circonstances épouvantables. Chacune avait son sillon à tracer, et chacune arrivait, par un chemin différent, à un but terrible, où l'expiation se ferait. Cette nouvelle venue ne semblait point inconnue dans la maison, elle appela les domestiques par leur nom, ne se fit point annoncer, et entra familièrement dans la chambre où Mirabeau se trouvait avec ses flatteurs et ses amis.

— Ah! bonjour, Théroigne, lui dit-il, te voilà bien tard.

Cette familiarité révéla aux assistants les liens qui les unissaient, si des fils de ce genre peuvent s'appeler liens. Pas un ne se leva, ils ne semblèrent nullement s'occuper de cette belle fille, et reprirent la conversation interrompue. Mirabeau seul lui fit un signe du doigt pour l'appeler auprès de lui, elle s'y rendit sans se presser, il n'y avait là évidemment ni affection, ni désir.

— Tu peux me rendre un service, Théroigne, et tu le feras, j'en suis sûr, il s'agit d'un joli garçon.

La belle fille haussa les épaules.

— Après ? demanda-t-elle.

— La comtesse du Barry sort d'ici; tu l'as rencontrée, je pense.

— C'était donc elle, cette grande dame?...

— Oui, elle-même. Un de ses amants s'est battu en duel, en a tué un autre; cet autre est un Russe : on a mis le Français à la Bastille, le Russe au cimetière ; maintenant, il faut tirer le Français de prison et empêcher le Russe de se lever de sa tombe pour crier vengeance, comprends-tu?

— Oui, que puis-je faire à cela?

— Mon Dieu! tu le sais bien ce que tu peux faire. Tu connais toute l'ambassade moscovite, tu connais tous les soldats de Paris, tu peux me ravoir mon jeune homme, que j'ai promis à la comtesse.

— Comment s'appelle-t-il, ton jeune homme?

— Il s'appelle le chevalier de Montsabré; il arrive à peine de sa province, et, comme c'est à la fois un joli et un adroit gentilhomme, il est déjà l'amant de cette pauvre du Barry, qui s'ennuie avec son duc de Cossé pour toute nourriture.

— Eh bien, je saurai demain quelque chose de cela. Le difficile ce sera d'apaiser les Russes; quant à ton chevalier, nous le ferons facilement sortir de la Bastille; il n'y pourrira point, car j'ai idée de la prendre et de la mettre à bas.

— Prendre et détruire la Bastille, folle! sais-tu ce que tu dis?

— Tu le verras, Mirabeau. Nous irons loin, je te le prédis, et si tu ne veux pas nous suivre, tu resteras en chemin. Je suis le peuple de près, et je le connais mieux que toi.

— Je te prie très-sérieusement de songer à Montsabré. Ce jeune homme m'intéresse, il y a en lui mille choses que je ne trouve pas chez ceux de son âge aujourd'hui. Je suis d'ailleurs son obligé, il m'a chaudement défendu contre les orléanistes, je lui montrerai que je ne suis pas ingrat.

— Tu dis qu'il est beau, qu'il est remarquable. Il faut que je le connaisse; je demanderai un permis. On ne me les refuse jamais. Le vieux Delaunay est un cheval, mais son major est plein d'humanité, au contraire.

— Tu connais donc même la Bastille?

— Certainement. J'y suis allée voir des officiers. C'est même là que m'est venue la pensée de l'abattre; elle m'ennuie cette Bastille, on vous en chasse dès qu'il fait nuit.

Cette virago de sanglante mémoire, mais alors toute abandonnée au plaisir, resta quelques instants encore, et sortit en promettant pour le lendemain des nouvelles du prisonnier.

— Je l'aurai vu peut-être! dans tous les cas, je saurai à quoi m'en tenir. Adieu, je te laisse à tes bavards, ce ne sont pas mes gens, j'aime ceux qui agissent.

En quittant Mirabeau, Théroigne de Méricourt, car c'était elle, s'occupa lestement et toute la journée de M. de Montsabré. Elle vit ceux qui pouvaient la renseigner d'abord, l'aider ensuite. Ce n'était point qu'elle aimât l'illustre orateur; Théroigne, dont la vie romanesque fut si pleine d'émotions et de péripéties, n'aimait personne en ce moment, bien qu'elle fît plus d'un heureux. Elle appartenait à de bons cultivateurs d'un village nommé Méricourt, près de Liége; ils la firent élever au-dessus de sa condition et lui donnèrent des connaissances et des talents qui devaient infailliblement la perdre tôt ou tard. Un seigneur des environs la séduisit et l'abandonna. Dès lors, quittant pour jamais la maison paternelle, elle vint à Bruxelles, de là à Paris. Recommandée à Mirabeau, elle connut par lui et chez lui tous les hommes marquants de l'époque. Elle resta sa maîtresse, comme il resta son amant, en se donnant mutuellement mille preuves de tendresse et d'infidélité. L'imagination vive de Théroigne s'enflamma au feu de la révolution naissante, elle se figura qu'elle deviendrait quelque chose en bouleversant ce qui existait. Elle voulut un rôle à tout prix; elle se jura de devenir une héroïne et ne tint que trop parole. Hardie, courageuse à l'excès, elle ne devait reculer et ne recula devant rien. C'était une de ces natures fortement trempées que Dieu jette sur la terre au moment où il en a besoin pour les desseins de sa justice ou de sa vengeance.

Elle obtint, ainsi qu'elle l'avait annoncé, une per-

mission pour entrer à la Bastille et voir Montsabré, qui, du reste, n'ayant pas commis un crime justiciable du parlement, n'était point au secret. Théroigne était belle, mais d'une beauté peu agréable à certains hommes, d'une beauté masculine et effrontée. Elle portait toujours un costume étrange, où elle mêlait les vêtements des deux sexes, une sorte d'habit de cheval. Ainsi ce jour-là elle avait par-dessus sa robe à *considérations* bien petites, un gilet boutonné jusqu'en haut, et une grande veste de velours à pans carrés, toute galonnée. Sa coiffure était surmontée d'un petit chapeau à trois cornes, intérieurement garni de plumes blanches, posé sur le haut de la tête. Elle avait à la main une canne à pomme de pierreries et à glands d'or, qu'elle manœuvrait en vrai tambour-maître. Les officiers qu'elle connaissait à la Bastille la reçurent par un hourra. Ils coururent tous au-devant d'elle : elle les arrêta par un moulinet.

— Ce n'est pas vous que je viens voir, messieurs! Halte-là! Je suis ici en sœur de charité et non point en compagnon de folies. Lorsque j'aurai rempli mon message, nous verrons si je vous honorerai d'une entrevue. Conduisez-moi au major, j'ai une lettre pour lui. Il me faut un quart d'heure de tête-à-tête avec un joli garçon qu'on appelle... au fait! ceci ne vous regarde pas.

— Est-ce moi? est-ce moi? demandèrent à la fois dix voix joyeuses.

— Voyez un peu quelle fatuité! Vous vous croyez

tous des jolis garçons? Non, non, non, dix fois non; ce n'est aucun de vous, laissez-moi.

Après ces mots, jetés au milieu d'un sourire de perles, Théroigne courut vers le logement du major, qui lui était parfaitement connu. Grâce à sa lettre, elle fut admise; elle obtint la permission, et on la conduisit à une manière de parloir, où le captif devait la rejoindre. Restée seule, la belle fille chercha à se rendre compte du motif qui la rendait si empressée. Était-ce la curiosité? Elle avait tant vu de choses et de gens! Était-ce une sorte de pressentiment d'avenir? Que pouvait être pour elle ce jeune homme? Tout au plus un amant, comme tant d'autres! Cela valait-il la peine? Quelques jours de plaisir!

— Ah! j'en suis lasse du plaisir! Il me faut une autre émotion, fût-ce la douleur. Je n'aimerai plus, non, je n'aimerai plus! J'ai tout usé avec cet homme, je ne puis plus me trouver de cœur. J'en suis si rassasiée, que je n'ai plus même besoin de vengeance. J'ai tout oublié, je me laisse vivre, et rien ne me réussira que les combats et les luttes. Enfin, voyons ce jeune homme, puisque c'est mon caprice; un caprice est encore quelque chose, et depuis longtemps je n'en ai plus.

Le chevalier entra. A son aspect, en face de cette beauté noble, fière, magnifique, Théroigne tressaillit dans tout son être; il lui sembla qu'elle recevait un coup violent, comme une impulsion ou une vie nouvelle. Ses yeux restèrent fixés sur ce visage, dont

l'expression la saisit; elle ne trouva pas une parole. Montsabré la salua gracieusement; son regard l'interrogeait.

— Qui je suis, monsieur? dit-elle en se remettant un peu. Mon Dieu! bien peu de chose, une pauvre fille qu'on appelle Théroigne de Méricourt, mais que M. de Mirabeau a jugée digne de vous servir, pourtant, si elle en est capable par son zèle.

Montsabré avait toujours vécu en province, dans le château paternel. Depuis son arrivée à Paris, il quittait peu Luciennes. Son amour vrai pour la comtesse l'avait éloigné de cette classe de femmes; Théroigne était la première qu'il approchât d'aussi près. Cependant il était assez du monde pour ne pas s'en embarrasser, et il sut très-bien lui tourner un compliment, d'un goût médiocre, dont elle fut parfaitement contente.

— J'ai voulu vous voir, monsieur; M. de Mirabeau est si occupé, qu'il lui est impossible de trouver un instant pour ces petits détails, ainsi que vous les appelez. Je ne les estime point si petits, moi, puisqu'il s'agit de votre liberté.

— De ma vie, peut-être, madame.

— De votre vie, grand Dieu! Auraient-ils la cruauté de vous tuer? Quoi! parce que vous avez protégé votre maîtresse!... Il en est tant qui abandonnent la leur!... Vous tuer!... Ah! je vous jure bien qu'ils ne vous tueront pas; je mettrais plutôt le feu à l'ambassade.

— Vous ! avec ces jolies mains ! faire tant de mal !...

— Ces jolies mains sauront défendre...

Elle s'interrompit en rougissant. Rougir, Théroigne ! La prostituée ! Elle qui depuis si longtemps avait oublié la honte et la pudeur ! C'est qu'elle venait, je l'ai dit, de recevoir un choc électrique, c'est qu'elle était maintenant sous le charme d'un amour immense, d'un amour subit et qui déjà envahissait tout son être. En quelques minutes, elle avait rappris les délicatesses du cœur, elle était redevenue jeune fille, elle avait été chercher jusqu'au tréfonds de son âme des sentiments oubliés, les remords, les regrets, elle n'osait dire : l'espérance ! Montsabré était trop jeune, trop inhabile pour s'en douter, ou même s'en apercevoir. Il était surtout trop épris de la comtesse pour le désirer. Théroigne était donc pour lui simplement un moyen de se rapprocher d'elle, en abrégeant sa captivité. Cette fille, avec l'intuition de l'amour, le comprit bien vite. Aussi lui dit-elle d'un ton où la jalousie dominait la curiosité :

— Vous aimez la belle comtesse du Barry, monsieur, et c'est une glorieuse conquête pour un homme de votre âge que celle d'une comtesse de cinquante ans !

Cinquante ans ! comme les femmes sont généreuses entre elles ! Cinquante ans ! la charmante favorite ! cette beauté si mignonne, si enfantine ! ce charme, cette grâce, cette fraîcheur ! cinquante ans !... Thé-

roigne dépassa le but, ainsi que toutes les passions le dépassent, elles calculent mal.

— Les penchants de mon cœur ne regardent personne, répondit-il sèchement, pas même les aimables visiteuses qui veulent bien s'intéresser à moi. Quant à l'âge de madame la comtesse du Barry, je ne sais quel est celui de son extrait de naissance; mais je sais que ses yeux, son teint, sa taille ont vingt ans.

Combien Montsabré était novice! Il défendait sa maîtresse et croyait la nier. Il la défendait d'une accusation dont il eût dû s'enorgueillir. Une rivale, une jeune rivale qui la jugeait assez dangereuse pour la calomnier! Il est vrai que le jeune homme ne se doutait point de cette rivalité, et qu'il ne vit dans tout ceci qu'une réflexion à faire. Puisque Théroigne était arrivée jusqu'à lui, madame du Barry, si elle l'eût voulu, y fût arrivée comme elle. Cette pensée se traduisit par ces mots :

— Vous avez obtenu facilement la permission de me voir? mademoiselle.

— Très-facilement, monsieur, et si madame du Barry en a envie, cela lui sera encore plus facile qu'à moi.

Il était deviné! Il en devint rouge de dépit. Sa mauvaise humeur s'exprima par une nouvelle question ressemblant à un congé.

— Vous vouliez me dire autre chose sans doute? mademoiselle.

La pauvre fille ne s'en souvenait plus. Elle avait vu

les Russes; Overtoff était peu protégé de l'impératrice; avec un peu d'aide, on obtiendrait qu'elle ne poursuivît point le duel. Elle devait raconter tout cela, à présent elle ne savait plus rien, que l'amour dont son cœur était subitement envahi, cet amour qui la dominait déjà, cet amour dont elle ne put retenir le cri, elle, la fille de joie, accoutumée à jeter « *son* » *cœur au vent et sa robe aux nuages* », selon l'expression d'un poëte. Il lui vint une bouffée à la tête, et regardant fixement le chevalier, elle lui dit :

— Oui, je voulais vous dire que je vous aime !

CHAPITRE NEUVIÈME.

LE CHASTE JOSEPH.

Cette déclaration à brûle-pourpoint était bien dans la nature et dans les habitudes de Théroigne. La réaction pudique et juvénile qui s'était faite en elle ne pouvait être de longue durée, la passion devait être la plus forte; elle devait promptement dominer et éteindre les reflets effacés d'une lumière éclipsée. Théroigne ne pouvait plus être que ce qu'elle fut. Elle n'était ni d'étoffe ni de caractère à faire une Madeleine. La débauche, la misère, le désespoir, la rage, avaient tout usé chez elle : les mauvais instincts devaient l'emporter sur les bons, et ce fut ce qui arriva.

Quant au chevalier, sa première impression fut l'étonnement, la seconde le dégoût. Malheureusement son visage en était le miroir fidèle. Théroigne y lut comme dans un livre; elle n'éprouva ni douleur, ni repentir; elle devint plus rouge encore et sentit un désir horrible d'étouffer cette rivale, le seul obstacle, croyait-elle, à son bonheur. Elle baissa les yeux néanmoins devant le regard étincelant de Montsabré,

qui, trop spirituel pour se donner un ridicule, se remit bien vite et lui dit en riant :

— Vraiment! et moi aussi.

Théroigne ne s'y trompa point, et lui rendit son sourire par un autre, dont l'amertume annonçait bien des orages pour l'avenir.

— Ah! bah! répliqua-t-elle, nous en causerons plus tard. Voulez-vous sortir d'ici?

— Le plus tôt possible. Par quel moyen?

— Laissez-moi faire, ne bougez pas; je les ferai marcher et de la bonne manière. Mirabeau ne demande pas mieux; il a un pied chez le peuple et un autre à la cour, c'est notre homme. Je me charge de tous, même de cette Catherine le Grand, ainsi qu'ils l'appellent. Elle ne tenait guère à son Overtoff après tout. J'irai la trouver s'il le faut, je n'ai pas peur des couronnes et des sceptres. Qu'a-t-elle de plus que moi? C'est une vieille femme, et je suis jeune. Elle a des favoris, je n'en manque guère. Elle les paye, et moi...

Cette pensée la fit rougir : encore un reflet.

— J'irai, ma foi, j'irai, si elle nous ennuie, et nous verrons! Votre comtesse en ferait-elle autant à présent? Quand elle était Jeanne Vaubernier, je ne dis pas, mais il y a loin de cela à la maîtresse de Louis XV!

Montsabré, très-loin de croire au sérieux de ces paroles, les prit au contraire pour un de ces badinages accoutumés à ces sortes de créatures. Il se moqua de

lui-même, comme s'il était vraisemblable qu'elle pût s'éprendre de lui à première vue et tout à coup. Il badina donc, croyait-il sur le même ton, et renvoya la balle de la plaisanterie. Théroigne lui fit mille questions importantes pour elle; elle chercha dans ses réponses un rayon d'espoir?

— Vous êtes de province, n'est-ce pas?

— Cela se voit?

— Non, cela se devine. Vous êtes plein de candeur, d'innocence, vous ignorez la vie. Jeanne est donc bien rouillée? elle ne sait donc plus son ancien métier? Elle traite l'amour en pensionnaire d'un couvent d'ursulines. Ce que c'est que nous quand nous vieillissons!

M. de Montsabré était au bout de sa patience et allait encore mettre sa lance en arrêt, lorsque le surveillant lui sauva cette sottise en annonçant la fin de l'entrevue.

— Je reviendrai, dit-elle.

— Quand il vous plaira.

— Mais vous me rendrez mes visites en sortant?

— Avec usure!

— Je n'y compte pas. Adieu!

Les officiers l'attendaient au passage. Elle les écarta d'un geste.

— Laissez-moi, dit-elle, je n'ai pas le temps. Je ne veux plus aller dans vos orgies de soldats, elles me répugnent.

— Soldats!

— Je pourrais dire comme dans la comédie :

Messieurs les officiers qui n'êtes pas soldats, mais je n'aime point à répéter l'esprit des autres. Laissez-moi tranquille, encore une fois, adieu!

En sortant de cette formidable Bastille, elle jeta un regard ennemi sur ses murailles, sur ses bastions imprenables, que tant de siècles avaient respectés et qui devaient durer tant de siècles encore si la main des hommes n'eût eu la barbarie de les abattre. Et quel dommage! Quel bel effet produiraient au bout de nos boulevards ce château, ces tours gigantesques! Après tout, la Bastille était une prison comme une autre, et c'était un admirable monument. Les révolutions ont cela de certain, c'est qu'elles détruisent. Quant à reconstruire, c'est plus long et plus difficile; il est rare qu'elles refassent aussi bien que ce qu'elles ont abattu.

A dater de ce moment, la vie de Théroigne fut dans ce cachot où dormait son amour. Il effaçait les souvenirs des autres. Elle le trouva géant dès sa naissance, et, malgré ses craintes, ses jalousies, ses humiliations, elle s'en réjouit.

— Je vais souffrir, je vais vivre, pensa-t-elle.

Levée avec l'aurore, repoussant et les soupirants et les distractions, elle s'occupa uniquement du chevalier. Toutes ses séductions se déployèrent envers les Moscovites; elle les entoura des chatteries de vingt créatures, ses compagnes, qu'elle intéressa à sa cause.

— Tu aimes donc ce prisonnier? lui demandaient-elles.

— Je ne l'ai vu qu'un quart d'heure, mais c'est un ami de Mirabeau.

Ce grand nom retentissait partout alors. Il ouvrait les portes et les cœurs. On l'idolâtrait, on le portait aux nues, les uns parce qu'ils voyaient en lui le vrai chef du peuple, l'espoir de la Révolution, les autres parce qu'ils le croyaient secrètement lié à la cour, parce qu'ils comptaient sur lui au contraire pour arrêter cette révolution, effrayante de loin comme de près; la masse, parce qu'il était d'une éloquence prestigieuse et que son génie les dominait. Théroigne en s'en servant comme d'un bouclier pour abriter son amour, était sûre de la réussite de ce moyen.

En huit jours, Montsabré fut compromis parmi toutes les filles de Paris : il passa pour un ami du grand orateur, pour le compagnon assidu de ses débauches, si bien que cela fit une rumeur dans le monde et que le duc de Cossé en entendit parler.

— Eh bien, comtesse, il paraît que votre jeune provincial va bien. Il est le héros des demoiselles du monde et ne bouge de leurs girons.

— Vraiment! Ah! mon cher duc, que vous êtes bien informé! Depuis deux semaines il est à la Bastille!

M. de Cossé, confiant comme les nobles âmes, ne se doutait même pas que sa maîtresse pût avoir une pensée en dehors de lui. Il parlait de Montsabré ainsi qu'il avait parlé du duc de Lauzun, du duc d'Aiguillon, de bien d'autres encore. La comtesse ne

se piquait pas d'immuabilité. M. de Cossé l'aimait aveuglément; il abandonnait pour elle sa femme, fille du duc de Nivernais, celui qui faisait de jolis vers. Madame la duchesse de Cossé était vive et charmante. Dame d'atour de la reine Marie-Antoinette, elle lui fut profondément dévouée. Sa sœur, la comtesse de Gisors, avait aussi des succès brillants, c'était une société délicieuse. Le duc quittait tout pour Luciennes, même son gouvernement de Paris, qu'il tenait de son père, le maréchal de Brissac, celui qu'on appelait le dernier des paladins. Le duc était encore capitaine-colonel des Cent-Suisses. Ces dignités, ces places, devaient lui apporter la faveur; mais la cour avait peine à lui pardonner ses habitudes à Luciennes, qu'il ne dissimulait guère. Absolument ce qu'il fallait pour ne pas offenser par trop la duchesse.

Madame du Barry n'avait pas osé s'adresser à lui pour Montsabré. Elle craignait de l'indisposer en lui parlant de ce duel; il ne les aimait pas, et s'il en eût creusé les motifs, peut-être eût-il soupçonné au moins de la coquetterie. Cette occasion lui sembla belle. Le duc avait été près de quinze jours sans venir. Les intérêts du roi, sa position qui s'embrouillait chaque jour, le retenaient. On craignait non pas ce qui arriva, mais au moins des embarras contre lesquels on cherchait des préservatifs et des remèdes. On avait besoin du duc.

— Ce pauvre jeune homme! Il est à la Bastille reprit celui-ci, et comment ne le savais-je pas?

— Vous a-t-on vu seulement?

— Ah! comtesse! vous ignorez ce qui se passe, vous ignorez quels dangers courent le roi et la monarchie; combien il me faut rester à mon poste pour les défendre.

— En effet, monsieur, vous êtes admirable de dévouement pour votre maître.

— Je fais ce que je dois à ses ancêtres et aux miens.

— Tout cela est très-bien, très-beau, mais mon protégé?

— Qu'a-t-il fait?

— Il s'est battu.

— Contre qui?

— Contre ce pauvre comte Overtoff qu'il a tué.

— Ah! diable! pourquoi?

— Je ne sais, pour une querelle de jeunes gens, femmes ou chevaux, qu'importe.

— En effet, qu'importe! S'il est à la Bastille c'est qu'on veut le poursuivre. Qui? L'ambassade russe? le tribunal du point d'honneur? le Parlement?

— Tout cela un peu, je crois. Savez-vous ce que vous devriez faire?

— Je dois faire d'abord ce qui vous plaira, madame, je le sais.

— Mais encore faut-il vous le dire. Beaucoup de gens s'intéressent à lui, il est parent de tout le monde; à la cour, on a déjà de belles promesses. Si vous disiez un mot on y aurait égard. Si vous vouliez

ajouter que vous le prendrez pour aide de camp, ce serait un titre de plus. Vous sauveriez cet enfant et vous auriez près de vous, dans les circonstances où nous sommes, un officier brave et dévoué.

— J'en ai beaucoup, madame.

— Ce serait un de plus, le plus sûr peut-être par la reconnaissance.

Zamore était entré pendant cet entretien. Il se faufilait partout à Luciennes sans qu'on y fît attention. C'était comme un chat familier, ou un singe, ou n'importe quel animal domestique.

— Oui, celui-là est très-sûr, j'en réponds, monsieur le duc, dit-il de sa voix stridente, et en montrant ses dents larges comme des amandes.

— Tu le connais donc, seigneur Zamore? demanda le duc en riant.

— Si je le connais!

Et il jeta un regard du côté de sa maîtresse.

— Il vient souvent dans *mon* château, il me lutine, il me donne des chiquenaudes et me maltraite de paroles, en m'appelant nabot, avorton, enfant du diable. Je suis plus âgé que lui cependant, et si je suis resté petit, c'est que la nature a placé dans mon esprit toute l'étoffe de mon corps.

M. de Cossé se mit à rire et lui pinça l'oreille.

— Ainsi, monsieur le gouverneur, vous ne tenez pas au retour de M. de Montsabré?

Les yeux du nègre s'animèrent et lancèrent des

flammes. Si le duc ou la comtesse eussent pris la peine d'y lire, ils auraient vu des passions concentrées et terribles, ils auraient vu la puissance d'un homme fort dans un embryon. Mais Zamore était si peu de chose!

— Monsieur le duc, je ne suis point libre d'exprimer mes désirs dans mon gouvernement. Mon honorée maîtresse usurpe mes droits, et, bien que ses favoris ne soient pas les miens, il faut que je les supporte pour être supporté moi-même.

— Viens ici, Zamore, répliqua la comtesse; viens, mon vieux joujou, mon fidèle ami. Je crois bien que tu m'aimes au fond et que tu ne veux que m'être agréable; mais tu es taquin, tu es menteur, tu es gourmand, je crois même que tu es jaloux!

En lui parlant ainsi, madame du Barry passait ses belles mains dans sa laine crépue, sur son visage, elle les lui laissait baiser, et les yeux de Zamore exprimaient un bonheur, une ivresse, qui n'eût pas manqué d'éclairer le duc sur ses vrais sentiments, s'il eût pu le voir. Mais le nègre était couché par terre, il se roulait aux pieds de sa maîtresse, il baisait sa robe, il s'enveloppait dans ses longs plis. Au mot de jaloux, il se releva soudain, et dit, avec un élan involontaire et terrible chez un être de cette espèce :

— Jaloux? oh! oui.

— Jaloux de Chiffon sans doute, reprit la comtesse en éclatant de rire. C'est là ton vrai rival.

— Ah! c'est vrai, de Chiffon, je ne puis être ja-

loux que de Chiffon, répéta cet être informe. Je suis dans la catégorie des bêtes; on dit pourtant que j'ai une âme. C'est très-drôle, n'est-ce pas, monsieur le duc, convenez-en?

Le duc ne l'écoutait plus, il parlait bas à la comtesse, et tous les deux semblaient fortement occupés. Zamore s'éloigna en rampant, le sourire sur les lèvres, puis il alla se poster en face d'eux, sur un coussin, et les regarda. Que de choses, que de pensées, que de reproches, que de colère dans ce regard! Il resta longtemps ainsi, ensuite il se remit à ramper vers la porte, qu'il ne ferma point, mais une fois dehors il se releva, son visage prit une expression de haine indéfinissable, et montrant le poing à la comtesse, qui ne pouvait l'apercevoir, suivant son habitude dans ses moments de rage, il dit entre ses dents :

— Tout cela se compte, et le jour viendra où je me vengerai, le sorcier l'a dit.

Il se mit à courir vers le jardin, colla son noir visage à la porte vitrée, et entendit la comtesse dire au duc, en minaudant :

— C'est un niais que ce grand garçon-là. Savez-vous comment M. de Mirabeau l'appelle?

— Quelque folie de cet esprit en goguette quand le génie ne le domine pas.

— Il l'appelle le chaste Joseph. Il paraît que je ne sais quelle fille, fort belle, dont j'ai oublié le nom, s'est amourachée de lui et qu'il la dédaigne.

— A son âge, et fait comme lui! C'est qu'il en aime une autre.

— Il aura laissé quelque cousine, quelque naïve fiancée dans sa province. Ah! voilà Cerise, monsieur le duc; ne lui dites pas qu'elle est pâle et qu'elle a l'air souffrant, elle s'en tourmenterait.

— Mais, en effet, je la trouve fort changée.

— C'est une idée, mon cher duc. Cerise est à un âge où les jeunes filles souffrent sans savoir pourquoi. Elle est disposée à se créer des chimères, elle rêve, selon l'expression de M. de Chénier. Dès lors elle devient languissante, elle a des vapeurs, elle se persuade qu'elle est malheureuse, elle est même capable de se prêter quelque beau sentiment imaginaire. Je songe à la marier.

— Avec qui?

— Avec un jeune officier dont on dit beaucoup de bien. Vous le protégerez, n'est-ce pas? vous veillerez à ce que mon nom ne lui porte pas malheur?

Cerise était restée au jardin près de Zamore, elle n'entendit rien de cela. Quand elle entra le duc se leva, selon ses habitudes de galanterie, et lui baisa la main. Elle rougit.

— Pas à moi, monsieur le duc! on ne me baise pas la main, à moi, c'est à ma marraine.

— Vous, Cerise, vous êtes belle et charmante comme votre marraine, n'est-il pas naturel de vous rendre les mêmes hommages?

— Ah! monsieur le duc!...

— D'où venez-vous à cette heure, mon enfant? Pourquoi êtes-vous sortie de chez vous?

— C'est, madame, que je suis chargée pour vous d'une commission.

— Par qui?

— Je l'ignore, c'est une lettre que j'ai reçue, elle n'a pas de signature, et je n'ai jamais vu cette écriture-là.

— Montrez cette lettre. Comment vous l'a-t-on remise sans ma permission? Je chasserai mes gens.

— Ne chassez personne, madame, personne n'est coupable, ce papier est tombé à mes pieds pendant que je me promenais, on l'a jeté par-dessus la grille, il enveloppait une pierre.

— Donnez donc!

Cette lettre était décachetée, la suscription portait ces mots :

« — A mademoiselle Cerise, pour être montrée à
» madame la comtesse du Barry. »

— Avez-vous lu cette lettre, Cerise?

— L'adresse seulement, madame, j'ai vu que cela ne me regardait pas, et je vous l'ai apportée.

— C'est bien! vous avez bien agi! laissez-nous.

La jeune fille ne se fit pas répéter deux fois cet ordre. Elle baisa la main de sa marraine avec amour, avec un respect et une reconnaissance à tirer les larmes des yeux, lorsqu'on savait surtout les souffrances de cette âme; elle salua le duc et sortit.

— Quelle est cette lettre singulière, madame?

— Un rien, une sottise, des injures! je suis accoutumée à cela.

— On ose vous insulter! je veux le lire, je veux savoir le nom de l'impertinent...

La comtesse se troubla, le duc insistait, il cherchait à lui prendre le papier trop indiscret peut-être. On annonça :

— M. le comte de Mirabeau!

CHAPITRE DIXIÈME.

DIPLOMATIE.

— Je viens vous annoncer une bonne nouvelle, madame la comtesse, et vous demander à souper pour ce soir, dit le grand orateur.

— Voyons la nouvelle; quant au souper, ce sera trop d'honneur, monsieur le comte.

— Votre protégé est libre, nous avons obtenu qu'on le relâchât sous caution, en attendant les ordres de la czarine. Si elle se contente de cette expiation, on est ici dans de tels embarras qu'on ne cherchera pas à s'en donner de nouveaux en poursuivant un jeune gentilhomme qui a toutes les femmes de Paris attachées à ses yeux bleus.

— Cependant c'est le chaste Joseph?

— Oui, mais...

D'un regard elle lui montra le duc, qui était tout oreilles.

— M. le duc le connaît sans doute?

— Ne l'a-t-il pas vu ici? Je veux qu'il en fasse un de ses aides de camp.

— Je suis sûr que M. le duc ne vous le refusera pas, madame.

— Il me l'a accordé.

— Oui, mais je reprends ma parole, si vous ne me montrez pas cette lettre.

— Une lettre? répéta Mirabeau. En êtes-vous donc là? Comment, de la jalousie!

— De la jalousie, moi, monsieur! jamais. J'ai confiance en la femme que j'aime. En m'attachant à elle je la connaissais parfaitement, je n'ignorais ni le présent, ni le passé. Je n'ai point eu peur. Je savais combien son âme est bonne, si sa tête est légère; je savais combien cette âme est franche aussi, et j'ai pensé qu'elle ne me tromperait pas, lorsqu'il lui était si facile de me dire : Allez-vous-en, je ne vous aime plus!

Madame du Barry eut un remords à cette noble protestation, elle se sentit humiliée devant Mirabeau, qui en comprenait la portée. Elle baissa la tête et n'eut pas le courage de mentir.

— Si j'insiste pour lire cette lettre, monsieur, c'est que c'est une offense adressée à la comtesse et qu'elle me le cache. Qui la défendra, si ce n'est moi?

— Je n'ai pas besoin qu'on me défende, monsieur. Cette lettre est une plaisanterie, voilà tout. N'en parlons plus, elle ne vaut pas la peine de vous occuper. La peste de la lettre, pensa-t-elle, et de la petite sotte qui me l'a remise devant lui!

— Ah! madame, vous vous défiez de moi, vous me cachez quelque chose! Gardez vos secrets, je ne vous forcerai point à me les révéler. Mais...

— Tenez, monsieur!

Et elle lui tendit la lettre ouverte.

— Seulement, si c'est une baliverne, si vous voyez combien vous aviez tort de la demander, ne m'en veuillez pas, et convenez, je vous en prie, que je ne suis pas tout à fait si folle que vous le croyiez.

M. de Cossé hésita, il eut grande envie de passer outre, la générosité l'emporta.

— Je ne la lirai point, madame, et pour nous mettre d'accord, nous en ferons le cas qu'elle mérite.

Il déchira le papier en mille pièces. La comtesse rougit d'impatience, elle n'avait pas eu le temps de tout lire. Elle n'avait vu que les premières lignes, contenant ceci :

« On vous l'a rendu, madame, mais prenez-y » garde. Il existe une personne qui l'aime plus que » vous, qui veille sur lui et qui le veut avoir. Vous » êtes belle, mais vous ne l'êtes pas assez pour lutter » contre une femme décidée et résolue. Je sais votre » secret, celui que vous ensevelissez avec tant de » soin, que le feu roi même ne s'en est pas douté. Je » me tairai si vous me renvoyez celui... »

Elle n'avait pu en apprendre davantage, et il restait encore bien des lignes.

— Pourquoi donc jeter cette lettre au feu, monsieur? Je la voulais garder.

— C'est le cas à faire des lettres anonymes, madame, je les méprise. Celui qui se cache pour frapper, pour avertir, est un ami timide, ou un lâche ennemi. Je n'aime guère mieux l'un que l'autre.

— Vous vouliez tant la prendre tout à l'heure, cette lettre !

— C'est qu'alors je ne la croyais pas anonyme, madame.

Ce mot suffit pour annoncer à la comtesse la première introduction d'un soupçon inavoué dans l'âme du duc. Elle en fut attristée, elle le voulait heureux, elle l'aimait, sinon d'amour, du moins d'une amitié tendre. Elle lui prit la main, et le regardant ainsi qu'elle l'avait regardé dans leur jeunesse :

— Soyez tranquille, monsieur le duc, la lettre était d'une femme; on me menaçait de m'enlever votre cœur, et vous m'avez empêchée de connaître les moyens qu'on emploierait pour cela. Heureusement, je ne les crains guère !

Son air conquérant, sûr d'elle-même, enchanta le bon Cossé. Il abjura les soupçons, tandis que la comtesse gardait au cœur une inquiétude que rien ne pouvait dissiper et qu'il lui fallait dissimuler avec soin. Elle fut malgré elle distraite et préoccupée, jusqu'au moment où la porte s'ouvrit à grand fracas, et où on lui annonça :

— M. le chevalier de Montsabré !

Il courut à elle, ivre de joie, ne voyant, n'entendant que cette femme chérie, éloignée de lui pendant quinze jours.

— Ah ! madame, dit-il en lui baisant la main, que je vous remercie ! C'est à vous que je dois tout, je le sais.

Ingrat! Il oubliait Théroigne, qui avait tant remué le ciel et la terre, les hautes et les basses régions, Théroigne, la véritable cause de sa victoire, et il l'attribuait à la comtesse, parce qu'il l'aimait, parce qu'il était heureux de sa reconnaissance, et pourtant! madame du Barry fut réellement émue, de vraies couleurs se montrèrent à travers son rouge, sa voix tremblait lorsqu'elle lui répondit :

— Remerciez donc d'abord M. le duc, mon cher chevalier, il vient de me promettre une place d'aide de camp pour vous.

— Ah! madame! ah! monsieur le duc!

— Remerciez aussi M. de Mirabeau, il est là : vous ne voyez donc personne, monsieur?

Ce reproche était presque une caresse dans la bouche de cette femme, tant l'amour dorait ses paroles. Le chevalier adressa quelques phrases de cour à Mirabeau, qui l'écouta le sourire sur les lèvres.

— Je sais cela, je n'en doute pas, monsieur. J'ai été jeune aussi, je me mets à votre place, je sens ce que vous éprouvez.

La conversation reprit bientôt, grâce à lui, un tour naturel, puis André de Chénier arriva, puis M. de la Harpe, puis quelques femmes, enfin les convives ordinaires, et enfin le comte Jean du Barry. Son entrée fit explosion; depuis quelque temps on le voyai beaucoup moins.

— Ma sœur, dit-il, je ne suis pas venu ici parce que vous conspirez.

— Moi !

— Vous conspirez, vous dis-je, et vous tous aussi, messieurs. Cette maison est un foyer de révolte, je ne veux pas être fourré à la Bastille, le gouvernement y a défendu les cartes et les..... Ah ! pardon ! j'oublie toujours à qui je parle. Voilà pourquoi vous ne me voyez point ; tenez-vous pour avertis.

— Vous plaisantez, monsieur, reprit le duc de Brissac, qui n'avait jamais pu s'accoutumer à ce cynique beau-frère, vous oubliez que je suis le gouverneur de Paris, le colonel des Cent-Suisses, le serviteur le plus dévoué de Leurs Majestés le Roi et la Reine...

— Avec ces titres, monsieur le duc, n'êtes-vous pas en disgrâce? Convenez-en. Ne trouvez-vous pas le Roi très-froid, la Reine très-dédaigneuse? Chaque fois que vous reparaissez à Versailles, après un séjour à Luciennes, comment vous accueille-t-on? Vous avez recueilli l'héritage de votre glorieux père, mais vous?... Vous avez trop d'esprit pour ne pas avoir déjà soupçonné tout cela.

— Je ne sais, monsieur, répliqua le duc sèchement, pourquoi vous donnez ainsi des explications. Mes affaires n'ont rien de plaisant pour ces dames et pour ces messieurs, elles me regardent seul ; brisons-là, s'il vous plaît.

Le comte Jean ne se déconcertait pas pour si peu de chose.

— Comme il vous plaira, monsieur ; mais ma

sœur sait à présent que, loin d'être un paravent, vous seriez son brûlot au besoin, et elle agira en conséquence.

— Voyons, comte Jean, dit Mirabeau d'un air gai, c'est moi, n'est-ce pas? C'est M. de Lauzun dont vous voulez parler? peut-être le duc d'Aiguillon et aussi M. de La Harpe, à cause de sa philosophie? Vous n'avez pas coutume d'être si discret et de ne point nommer les gens et les choses.

— Tenez, monsieur de Mirabeau, je vais causer sérieusement pour la première fois de ma vie, et tous vous ferez bien d'écouter mes paroles, car elles sont de vraies prophéties. L'esprit saint m'a parlé cette nuit sous la forme d'une belle fille, entre deux quinolas, ainsi que nous disons, et deux bouteilles de xérès. Vous ne savez ni les uns ni les autres ce qui se passe. Vous ne voyez pas dans quel bourbier nous marchons et à quelle fondrière il nous conduit. Je vous le dis tout net : la monarchie est perdue!

— Monsieur! s'écria Brissac en mettant involontairement la main à la garde de son épée.

— Je sais bien que vous la défendrez, monsieur le duc, et beaucoup d'autres, mais tant d'autres l'attaqueront! N'espérez pas vaincre. Je sais bien encore que si elle était fort malade du temps de Frérot (le comte Jean appelait ainsi Louis XV), c'est ma sœur que voici, poussée par moi, qui lui a donné le coup de grâce. Puis vous, monsieur de Mirabeau, sous ce règne, vous avez achevé d'une autre façon. Vous

avez beau faire, vous ne reconstruirez pas votre ouvrage. Il n'y a donc qu'un parti à prendre, celui que vous enseignent les animaux eux-mêmes, lorsqu'un des leurs est à l'agonie, ils l'abandonnent.

— Ah! mon frère, c'est le conseil d'un lâche!

— C'est le conseil d'un sage. Il existe à Paris une très-belle et très-enragée créature que vous ne connaissez point, mais qui vous connaît, ma sœur, qui vous connaît aussi, monsieur de Montsabré, qui vous connaît aussi, monsieur de Mirabeau. Cette très-belle et très-enragée créature a passé la nuit dans une maison où nous avons fait un reversis magnifique. Elle vit dans les cloaques et dans les salons dorés de Paris; elle connaît tout, elle voit tout. Eh bien, savez-vous ce qu'elle m'a répété en nous séparant?

— Comment s'appelle cette femme? demanda Mirabeau.

— Théroigne de Méricourt, vous le savez. Elle m'a dit en propres mots : « Comte Jean, avez-vous un trésor? cachez-le. Avez-vous une maîtresse? emmenez-la. Tenez-vous à la vie? quittez la France, plutôt aujourd'hui que demain, plutôt ce matin que ce soir. Quelque chose de terrible se prépare; le peuple est las, il veut se venger, il se vengera. Son réveil sera effroyable, et j'en suis sûre, moi qui suis venue en France pour marcher avec ce peuple et qui dois le conduire! Ce que je vous annonce arrivera plus vite que ne le croient ceux-là mêmes qui en sont la cause. Vous pouvez le répéter, vous pouvez me

nommer au besoin, et si vous allez à Luciennes prévenez la belle comtesse; elle vous comprendra, je n'en doute pas.

Madame du Barry la comprenait en effet; elle voyait la menace sous l'avertissement, elle voyait la rivale sous la donneuse d'avis, mais elle affecta une grande ignorance et se mit à rire.

— J'en suis désolée, mon frère, mais cette demoiselle a trop bonne opinion de moi; je ne comprends pas ses prophéties, elles ressemblent à celles de M. de Cazotte ou de Cagliostro, c'est comme si l'on parlait grec. Ils nous annoncent des malheurs bouffons, des bouleversements impossibles : on me tranchera la tête, à moi, à bien d'autres encore, plus augustes et plus haut placées. Une vraie Saint-Barthélemy de jolies femmes!... Est-ce que cette Meragne... Serane... je ne sais qui, a peur de ne pas en être?

— Ma sœur! ma sœur! si vous l'eussiez entendue, vous n'êtes pas très-brave, vous auriez tremblé, vous auriez pâli. Elle ressemble à Bellone, à Némésis, à toutes les divinités de la rage et de la fureur! N'est-il pas vrai, monsieur de Mirabeau?

— Il est sûr que cette fille est étrange. Je la crois souvent folle; elle a des moments d'une éloquence sauvage que je lui envie; dans une émotion populaire, elle serait d'une puissance extrême et pourrait faire beaucoup de mal. J'ai tâché de la calmer, de lui imposer le raisonnement, elle n'écoute que sa passion.

— C'est donc une manière de madame Roland? demanda en riant la comtesse.

— C'est bien autre chose : madame Roland fait des phrases, madame Roland se drape dans des prétentions; elle est envieuse, elle est jalouse, elle veut être la première; il y a de la retenue dans madame Roland : je crois qu'elle payerait un coup de poignard, mais elle ne le donnerait peut-être pas elle-même, elle craindrait de se tacher les doigts. Chez madame Roland les convictions, les désirs, sont de l'égoïsme. Théroigne ne sait pas si elle croit, mais elle sent; elle est enthousiaste de la Révolution, elle est révoltée des souffrances des petits et de l'impertinence des grands; elle se plongerait dans le sang jusqu'au genou; elle tuerait son père s'il lui barrait le passage. La seule personne qu'elle ne sacrifierait point, c'est son amant. La première frappée, ce serait sa rivale. Madame Roland a un grand courage moral; elle marcherait sans pâlir à cet échafaud dont madame la comtesse parlait tout à l'heure, mais elle ne se jetterait pas comme Théroigne à la bouche d'un canon. Madame Roland, c'est la bourgeoisie lasse de son infériorité, connaissant sa puissance et sa valeur, aspirant au pouvoir, trop intelligente et trop forte pour reculer devant les moyens, quels qu'ils soient, d'y parvenir; mais elle a des agents pour cela. Théroigne, c'est le peuple déchaîné, c'est la bête féroce hors de sa cage, c'est la lionne, la tigresse, se ruant sur son ennemi pour le déchirer : elle défend ses

amours avec ses dents et ses griffes; hors de cette passion brutale elle ne connaît rien que la satisfaction de ses instincts et de ses haines. Voilà, madame la comtesse, la différence entre ces deux femmes; vous voyez qu'elle est grande et que cela ne se compare pas.

— Eh bien, reprit André de Chénier, j'aime mieux Théroigne; il faut que je voie cette fille!

— Vous en feriez un magnifique poëme, monsieur, une de ces belles horreurs qu'on admire en dépit de soi. J'espère que le comte Jean sera un faux sorcier; mais si je me trompais, je suis certain de rencontrer Théroigne dans les ruisseaux de Paris, massacrant à tort et à travers : elle s'enivrera de sang, comme elle s'enivre aujourd'hui d'amour et de vin de Champagne.

— Ah! c'est effrayant ceci! répliqua la vicomtesse du Barry, la nièce de la favorite déchue.

— Ce que je puis vous dire pour conclure, continua le comte Jean, et nous parlerons d'autre chose après, c'est que ma résolution est prise; je m'en vais faire mes paquets, je n'ai point de grâce à attendre, je connais mon numéro. Si ce bon peuple m'attrape, il me déchirera à belles dents; il a la simplicité de m'en vouloir. Ma chère sœur, imitez-moi, partez, partez, pendant qu'il en est temps encore! vous me bénirez pour ce conseil!

La comtesse ne voyait qu'une chose en ces prophéties noires ou rouges. Théroigne voulait l'éloigner, Théroigne espérait lui faire peur, lui faire

quitter la place et s'en emparer sans obstacle après son départ. Le comte Jean, pour la première fois de sa vie peut-être, était un instrument ignorant et gratuit. Cerise, le matin, avait apporté la lettre à elle envoyée avec une adresse perfide. Madame du Barry seule pouvait comprendre la portée de ce coup. Au milieu de ces irrésolutions, de ce conflit de pensées, de craintes, d'espérances, de doute, on annonça un nouveau convive, un de ceux qui venaient autrefois le plus souvent à Luciennes, le comte d'Adhémar, ami de la reine, membre fervent de la coterie Polignac. La comtesse courut au-devant de lui, enchantée.

— Ah! quel bon vent vous amène, monsieur le comte? Depuis des années, je crois, je ne me souviens pas d'avoir eu cet honneur. Vous venez à merveille. Voici d'abord, j'espère, un assez beau salon, et elle montra les personnes qui l'entouraient. Nous attendons encore mademoiselle Baillon; elle viendra nous faire entendre quelques morceaux de sa *Fleur d'épines*. Ensuite Cramer et son violon, Duport et son violoncelle, il signor Paccini; Friseri apportera sa mandoline, conduit par son joli chien, qui lui donne une si bonne grâce d'aveugle; enfin Albanèze m'a promis de chanter, accompagné par mademoiselle Baillon, dont le talent ressortira mieux encore, sur mon clavecin, le premier de l'Europe.

— Il n'est pas besoin de tant de séductions pour m'attirer, madame, et, sans offenser votre bon goût, tout cela ne vaut pas la visite que je vous annonce.

Il parlait à voix basse, comme un homme qui craint d'être entendu.

— Qui est cette visite supérieure aux premiers artistes de l'Europe?

— Serez-vous demain chez vous, seule, vers deux heures?

— Cela dépend.

— Y voulez-vous recevoir un jeune et beau prince, qui brûle de vous connaître, et qui n'a jamais osé vous voir, parce qu'il vous craint?

— Qui est-il?

Il lui dit le nom à l'oreille.

— Je suis seul dans le secret, n'y mettez personne.

— Ah! soyez tranquille, ce sera pour moi un grand bonheur, je l'ai vu si petit!

Il posa un doigt sur ses lèvres, et ils se séparèrent. Le souper, le concert furent ravissants. La pauvre Cerise en voyant inopinément Montsabré faillit se trouver mal. André s'intéressait à elle comme à sa fille; il lui donna du courage. Quant au chevalier, il remarqua son changement et le lui dit; elle ne sut pas lui répondre et alla pleurer dans le jardin.

Après que tout le monde fut parti, lorsqu'il ne resta plus à Luciennes que les intimes, retirés dans leurs chambres, la porte du cabinet de toilette s'ouvrit discrètement, et Montsabré se trouva bientôt aux pieds de sa belle maîtresse. Cette entrevue fut longue et tendre; cependant il fallut l'abréger.

— Rentrez chez vous, je vous en supplie, disait-

elle; le duc pourrait venir, et je ne veux point l'affliger, vous le savez. Nous nous reverrons plus et mieux en son absence, mon beau chevalier, si vous m'aimez comme je vous aime!

Les adieux se prolongèrent encore; enfin il céda, et reprit la route qu'il avait suivie. En traversant le parterre, il ne vit pas une forme blanche cachée dans un bosquet, et n'entendit pas un sanglot échappé d'un cœur sans tache; mais lorsqu'il entra dans sa chambre, il recula de surprise à la vue d'une personne assise près de son lit, qui se releva et lui dit tranquillement :

— C'est moi; vous ne m'attendiez pas?

CHAPITRE ONZIÈME.

L'ULTIMATUM.

C'était Théroigne ! Théroigne, enveloppée d'un grand manteau brun, ayant un chapeau rabattu sur la tête, et habillée en homme, ainsi que cela lui arrivait souvent du reste. Un poignard brillait à sa ceinture, et deux petits pistolets se dessinaient visiblement sous sa veste. Montsabré la regarda avec une surprise dont elle voulut essayer de rire.

— Oui, c'est bien moi, moi, Théroigne , reprit-elle. Mais je ne pouvais pas escalader votre fenêtre en paniers et en vertu-gadin, voilà pourquoi je suis ce soir ce que je souhaiterais bien être toujours, un garçon résolu et décidé à tout. A nous deux maintenant.

— Que me voulez-vous donc, mademoiselle? Parlez bas d'abord, n'éveillons personne.

— Et quand on s'éveillerait, où serait le mal? Quand on saurait qu'une brave fille est venue vous chercher jusqu'ici, qu'en résulterait-il? Craignez-vous de polluer la chaste maison de la du Barry? Si Jeanne Vaubernier apprenait ainsi à quelle rivale elle a affaire, ne se retirerait-elle pas comme indigne? Croirait-elle vous aimer, vous mériter comme moi?

— Mais comment êtes-vous parvenue à entrer?

— Parbleu! par cette croisée, je vous l'ai dit, rien de plus facile. Les branches d'un arbre m'ont servi à franchir le mur du parc et les sculptures m'ont amenée au balcon; je sais mon métier d'amoureuse, allez! Je ne crains rien, moi.

— Enfin, que me voulez-vous? demanda-t-il impatienté.

— Belle question! je veux vous voir, et je suis venue où j'étais sûre de vous trouver. Ne croyez pas qu'il s'agisse d'une facile entrevue, au moins. Ce qui va se passer tout à l'heure décidera de mon avenir d'abord, puis de votre vie, de celle de la comtesse, de celles de bien d'autres. Vous allez prononcer un arrêt irrévocable qui vous tuera, qui nous tuera tous, ou qui me donnera une vie céleste, qui me transformera, car je puis l'être encore; si je sors d'ici désespérée, je ne le pourrai plus. Aurez-vous la patience de m'entendre? Je vois dans vos regards que je vous suis à charge déjà.

— Je vous écoute, parlez. Je vous dois de la reconnaissance, et qui que vous soyez du reste, je n'aurai jamais à me reprocher un mauvais procédé envers une femme.

— C'est bien! Vous savez qui je suis, en effet, car je ne vous ai pas trompé une minute; moi-même j'ai pris soin de vous le dire. Mais avant de m'appeler Théroigne, je m'appelais Laurentine; j'étais près de mes parents, dans mon village, aussi pure, aussi innocente que cette jeune Cerise, qui vous adore aussi,

et que vous n'avez pas vue en embuscade dans le jardin tout à l'heure, quand vous sortiez de chez sa marraine. Ah! j'étais heureuse alors, j'étais tranquille, j'aimais ce que peuvent aimer les enfants : je priais, je passais de longues heures au pied de l'autel, à regarder la statue de la Vierge, à la clarté de la petite lampe qui brûlait au milieu des fleurs. Je restai ainsi trois ans; les anges n'ont pas de plus chastes pensées, malgré la jeunesse, qui bruissait en moi et que j'ignorais. Alors il vint un homme, un seigneur, qui présenta à mes regards, à mon âme un ciel ouvert, un autre ciel, dont je ne soupçonnais pas les ravissements. Je m'y laissai conduire, je lui donnai tout ce que mes dix-huit ans avaient de charmes, de tendresse et d'ardeur. Ma couronne effeuillée, il la jeta loin de lui, la foula aux pieds et m'en laissa les tiges flétries, les feuilles fanées, pour me rappeler que je ne l'avais plus. Je ne suis point de celles qui pleurent inactives. Je m'élançai après lui, j'abandonnai sans remords, si ce n'est sans regrets, l'asile de mon enfance, la maison de ma bonne mère, ses conseils, ses baisers, sa tendresse, et je me lançai dans le monde, seule, n'ayant ni protections ni appui, que celui de mon séducteur; je parvins à le rejoindre à Bruxelles; il montait en chaise pour un long voyage; il me rit au nez, m'engagea à me consoler, me jeta quelque monnaie, une aumône, comme à une mendiante, et me dit qu'il espérait me revoir plus tard, tout à fait raisonnable et guérie. Oh! oui, il me reverra!

— Cet homme était un infâme, un barbare.

— Cet homme était un seigneur, un homme riche, qui s'était joué d'une pauvre fille, comme vous le faites tous, et qui la repoussait ensuite lorsqu'il n'en voulait plus. Rien n'est plus simple et plus ordinaire. Seulement vos victimes se résignent, pleurent, s'ensevelissent dans leurs douleurs, ou vous oublient. Il n'en fut pas ainsi de moi. Je me lançai à corps perdu dans la voie qu'on m'avait ouverte; je jurai d'en épuiser les joies, les douleurs, les hontes et les voluptés; je jurai de boire la coupe jusqu'à la lie, de ne point garder cette coupe vide, de ne pas me survivre à moi-même, de mourir jeune, mais de mourir vengée, non pas de mon parjure seul, mais de toute sa caste, qui m'aidait à me dégrader, à me rendre de plus en plus indigne du nom de mon père, que je quittai et qu'on ne saura jamais. L'aurore de la Révolution commençait à poindre ici, je sentis que le moment était arrivé, et je vins. Résolue, ardente, je vis autour de moi les éléments de cette magnifique vengeance dans laquelle je me plongerai comme dans un bain de délices; je les rassemblai. Théroigne fut bientôt la fille la plus recherchée, la plus aimée de tout ce qui est jeune en haut, et de tout ce qui souffre en bas de l'échelle de ce monde. Je voyais poindre ce jour tant attendu, je le hâtais de mes vœux, un sort fatal, heureux? je ne sais, vous jeta sous mes pas. De ce moment, tout fut changé pour moi. Je vous aimai au premier regard, sans que je puisse m'expliquer à moi-

même la raison de cet amour, mon salut ou ma perte, ma punition ou la réhabilitation de ma vie, comme vous voudrez.

D'abord je m'aperçus que ce premier amour, tant regretté, tant chéri, n'était que l'ombre de cette passion terrible dont j'étais envahie. Je sentis que vous pouviez d'un mot me faire oublier mon passé d'honnêteté, mon passé d'amour, mon passé de honte, pour me créer un nouvel avenir, pour faire de moi un nouvel être. Je voulus vous le dire, je n'osai pas. Moi, Théroigne! je n'osai pas!

Elle fit une pause de quelques secondes, pendant lesquelles le jeune homme la regarda, pâle, intimidée, les yeux baissés, le cœur palpitant. Sa beauté présentait un tout autre caractère, il eût fallu être de marbre pour ne pas se laisser toucher par ce muet témoignage d'un sentiment immense. Montsabré fut au moment de prendre sa main, il eut peur de lui donner une espérance qu'il ne pourrait réaliser. Il lui dit seulement d'une voix douce :

— Continuez, je vous prie.

— Que je continue! Et que dois-je vous dire maintenant? Vous me connaissez comme moi-même. Si vous avez un cœur accessible à la pitié, à l'affection, vous me relèverez, vous me ferez remonter jusqu'à vous, à cette place dont je n'aurais jamais dû descendre, vous aurez pour toute votre vie une esclave, une amie, une chose dévouée jusqu'au fanatisme. Si vous m'aimez, vous ferez éclore en moi un sentiment céleste, quelque

chose à faire envie aux anges qui n'ont jamais failli, une reconnaissance sans nom et sans terme, un abandon complet de moi-même et de mes volontés, de mes actions, de ma pensée, de tout. Jugez, maintenant, j'attends!

— Et si je ne puis vous aimer, si je ne suis pas libre, si...

Les yeux de Théroigne lancèrent des flammes, ses narines se dilatèrent, ses mains se crispèrent; elle se leva, et, par un geste terrible et simple tout à la fois, elle montra son poignard en disant :

— Voilà mon avenir alors. Le sang, la vengeance, la révolte, le meurtre. Il me faudra du nouveau dans ma vie; pour oublier mon premier amour, j'ai pris la volupté, la débauche, disons-le; pour oublier ce second, je prendrai le crime : c'est plus grand, c'est plus sûr, cela mène plus vite au gouffre où nous tomberons tous.

Un roué d'aujourd'hui, un roué de ce temps-là surtout, fût parti d'un immense éclat de rire au nez de cette fille étrange; il n'eût point cru à ce sentiment, il n'eût point cru au remède, et lui eût dit, lui tapant sur la joue :

— Va, ma fille, quand ton caprice sera passé, tu n'y penseras plus.

Mais le chevalier était encore naïf et ignorant, à peine quittait-il le toit paternel, à peine commençait-il l'existence. Il vit que Théroigne parlait vrai. Son orgueil se flatta de se voir aimé ainsi; son cœur saigna

d'être obligé de la repousser. Sa jeunesse même murmura contre sa fidélité chevaleresque, et par-dessus tout, il se sentit embarrassé de répondre. Théroigne fixait sur lui son œil perçant et anxieux.

— Je vous l'ai dit, continua-t-elle, votre arrêt est décisif, souverain. Vous allez prononcer ici, et jamais il ne sera appelé de ce jugement. Vous le savez, je ne m'amuse point aux lamentations, aux pleurs; en quittant Luciennes j'emporterai dans mon sein l'amour ou la haine, le bonheur ou la vengeance. Je n'ai pas un cœur de femme ordinaire, et je n'ai pas de viril que mes habits.

Le chevalier sentit instinctivement ce qu'il y avait de faux, de ridicule même dans sa position, il en voulut à Théroigne de l'y placer.

— Vous me laissez dans une singulière alternative...

— Ne me traitez pas comme une fille, monsieur, interrompit-elle voyant qu'il s'approchait et semblait vouloir se permettre une familiarité très-concevable; je deviendrai respectable du moment où je vous appartiendrai, du moment où vous m'aurez fait vôtre, mais je ne veux rien à demi. Je donne toute ma vie, il me faut toute la vôtre : je suis jalouse, je le suis à en mourir, et je n'entends pas de partage.

Le jeune homme s'impatientait tout de bon; il se promenait par la chambre en éteignant ses pas. S'il eût eu quelques années, un peu d'expérience de plus, la chose se fût arrangée; il eût été bien vite débarrassé

de Théroigne avec des promesses; il lui eût jeté quelques caresses trompeuses, comme on donne un os à un chien importun, sauf à lui dire le lendemain :

— Je me suis moqué de vous, laissez-moi tranquille.

Reste à savoir quel eût été le réveil de la lionne. Mais Montsabré, je le répète, était jeune, vrai et amoureux. Il croyait encore aux sentiments, aux promesses; il mettait son honneur à tenir les siennes, et dans cet entretien sans issue son esprit ne lui était d'aucun secours.

— Théroigne, dit-il enfin, soyez bonne, soyez calme.

— M'aimerez-vous?

— Sans doute.

— Uniquement, entièrement, comme je vous aime? demanda-t-elle palpitante.

Il ne répondit point.

— Ah! je vois mon sort! Vous adorez cette femme, cette poupée, et vous me méprisez, vous me rejetez.

Elle appuya sa tête dans ses mains et sanglota en silence. Montsabré se sentit remuer jusqu'au fond de l'âme. Pour la première fois il voyait pleurer une femme; il fut tenté de lui dire :

— Je t'aimerai!

Mais l'image de la comtesse, parée de tous ses charmes, se dressa devant lui; il secoua mélancoliquement la tête, et prenant la main de Théroigne :

— Pauvre fille ! murmura-t-il.

A ce mot, à cette caresse, elle bondit comme une tigresse, et ses yeux se séchèrent à l'instant.

— Pauvre fille ! s'écria-t-elle; vous me plaignez ! vous osez me plaindre ! De la pitié, à moi ! et à Jeanne Vaubernier un amour assez grand pour faire dédaigner le mien ! Ah ! pauvre fille ! Oui, en effet, pauvre fille ! Mais aussi, mais surtout pauvre vous ! pauvre tout ce qui vous appartient ou vous touche ! A dater de cette minute même, de cette insulte que vous me jetez à la face, eux et vous, vous êtes mes ennemis ! Vous entendrez parler de moi bientôt, par une grande voix que vous ne pourrez méconnaître, celle de la révolte ! Le pillage, le meurtre, l'incendie, la destruction ! vous avez d'un mot déchaîné tout cela. J'aurai votre vie, mais vous souffrirez avant de mourir pour tout ce que je vais souffrir, moi ! Vous implorerez ma clémence, il ne sera plus temps; je serai inexorable en me souvenant de ce moment, de vos mépris, de votre dédain. Ah ! vous avez prononcé votre arrêt ! il s'accomplira ! Adieu !

Elle s'enveloppa prestement de son manteau, enfonça son chapeau sur sa tête, et, par un mouvement plus prompt que la pensée, elle disparut, attachée au balcon par sa main frêle et délicate en apparence, dont les nerfs d'acier la tinrent suspendue pendant que ses pieds trouvaient un point d'appui dans la sculpture. En un clin d'œil elle fut descendue, et elle s'enfonça dans un massif de lilas qui la rapprochait

de la muraille. Montsabré, accouru à la fenêtre, ne la vit plus, ne l'entendit même pas, bien qu'il écoutât de toute son attention.

Pourtant au moment de pénétrer sous le feuillage, elle s'était sentie arrêtée par une main vigoureuse, sans qu'elle aperçût qui la tenait. Prudente bien qu'exaspérée, elle ne cria pas, mais elle saisit son poignard. On la devina sans doute, car une voix lui dit tout bas :

— Ce n'est qu'un ami, ne craignez pas, et s'il vous faut un aide à la vengeance contre cet homme et contre les siens, pensez à Zamore.

Théroigne connaissait assez l'intérieur de la comtesse pour s'étonner de cette trahison.

— Toi ! répliqua-t-elle avec autant de précautions que lui, cela est-il possible ?

— Tu ne me crois pas peut-être ! Ah ! c'est que tu n'as jamais été traitée comme un sapajou, lorsque tu sentais en toi le cœur d'un homme !

— Aide-moi donc à sortir d'ici alors, pour premier service.

— Viens, tu verras que l'on peut se fier à moi.

Ils continuèrent leur route sous une charmille où le gazon amortissait leurs pas ; dix minutes après Zamore y repassa seul.

Théroigne avait oublié la douce créature qu'elle avait vue cependant comme une ombre errante sous les rameaux fleuris ; toute à son amour, à sa passion, à sa rage, elle négligea une rivale dédaignée comme

elle, et qui ne lui paraissait point à craindre. Elle eut aussi l'imprudence de laisser les croisées ouvertes sous un ciel de cristal, où les sons portent, et où ils pouvaient si facilement être entendus. On ne pense pas à tout lorsqu'on ne pense qu'à une seule chose, lorsqu'on a une idée fixe. Heureusement pour elle, la chambre de Montsabré était au bout du bâtiment; ses fenêtres étaient seules sur cette façade, éloignée des appartements habités. Près de lui était la bibliothèque d'un côté, une galerie de l'autre, au-dessous de lui la salle à manger. La comtesse l'avait exprès placé dans ce désert, la raison en est facile à deviner.

L'amour et la haine veillaient pourtant : Zamore et Cerise. L'un et l'autre entendirent ce qui se passa, ou du moins ils purent en saisir le sens de façon à tout comprendre. Zamore s'associa à la vengeance, Cerise prit le dévouement pour sa part. Assise, immobile, sur un banc de marbre, dans un massif opposé à celui qu'avait choisi le nain, elle resta longtemps à la même place, éperdue, atterrée. Son âme tendre ne pouvait concevoir de pareils sentiments.

— Ah! pensait-elle, elle l'aime, cette terrible femme; mais est-ce là aimer? Je suis bien ignorée, moi; je suis bien peu de chose en ce monde, bien peu de chose surtout pour ce beau jeune homme, que toutes les femmes se disputent, et qui n'appartient qu'à une seule! Il me reste pourtant un rôle à jouer, un rôle qui me fera vivre : je serai le bon ange de celui qu'on poursuit, je le garderai, lui et ma marraine; je

me placerai entre sa poitrine et les coups qui le menacent! je le sauverai, je l'espère, ou du moins je périrai pour lui! Je ne sais ce qui se prépare, mais sans doute ce sera terrible, puisque cette femme veut verser tant de sang! Que la volonté de Dieu s'accomplisse! Je serai là, partout!

Elle attendit pour sortir de sa retraite que Montsabré fût rentré chez lui; elle ne voulait surtout point être aperçue : elle vit Zamore et trembla. Enfin, lorsque le silence fut partout, elle se hasarda à rejoindre son appartement. Elle ferma sa porte, s'agenouilla sur son prie-Dieu et resta en oraison.

— Mon Dieu! dit-elle, donnez-moi la force, donnez-moi le courage, donnez-moi l'adresse, pour lutter avec cette féroce créature! Donnez-moi la puissance de cacher à tous les yeux les sentiments qui m'animent et le but où j'aspire! Que ma marraine surtout ne l'apprenne jamais! Que jamais un pli ne se fasse à son cœur par moi, de ma volonté! D'aujourd'hui je ne m'appartiens plus, d'aujourd'hui je me consacre à cette œuvre; ma vie est à vous, à eux! bénissez-les, et bénissez-moi pour que je leur reste!

Après cette prière, simple comme son âme, elle se coucha et s'endormit. Une quiétude, une tranquillité parfaite, pénétraient jusqu'aux dernières fibres de son être. Elle était contente d'elle-même; elle se respectait et se conserverait désormais, puisqu'elle était vouée à son amour.

Le lendemain, de bonne heure, elle descendit au

jardin ; au détour d'une allée, elle trouva M. de Chénier écrivant des vers. Elle se retirait discrètement ; il vint à elle.

— Cerise, mon enfant, pourquoi me fuir ainsi ? Combien vous êtes belle et fraîche ce matin ! Votre sommeil a donc été calme et reposé. Vous semblez heureuse ! tant mieux !

— Oui, je suis heureuse, monsieur de Chénier, très-heureuse !

— Et de quel bonheur ?

— Du meilleur, du plus certain de tous, de celui des autres. Et si vous saviez comme j'ai entendu de beaux chants cette nuit ! Comme les ailes des anges étaient lumineuses ! Comme ils se sont groupés autour de mon lit pour me protéger ! Je sens encore le parfum de leurs couronnes !

Le visage de cette charmante créature s'illuminait par son cœur. Elle trouva des paroles si douces, des regards si touchants, que chacun se demandait :

— Qu'a donc Cerise aujourd'hui ? Combien elle est jolie !

M. de Montsabré fit comme les autres cette remarque : alors il se rappela les paroles de Théroigne ; il s'en alla rêveur dans les grandes allées en se demandant :

— Serait-il vrai ? m'aimerait-elle donc ?

Madame du Barry n'eût pas été satisfaite de son regard lorsqu'il se répondit :

— Peut-être !

CHAPITRE DOUZIÈME.

UN PETIT-FILS.

Madame du Barry n'avait point oublié sa promesse. Il fallait être seule pour recevoir la visite annoncée, et cependant Luciennes était plein de visiteurs. Elle ne fut point embarrassée ; accoutumée à une puissance absolue, incontestée, elle se proposa tout simplement de les mettre dehors, parce que tel était son bon plaisir. Elle parut au déjeuner resplendissante de toilette et de beauté. Sur ses cheveux, poudrés à neige, elle avait posé un de ces petits bonnets ronds qu'elle inventa, qui rappelaient la grisette et qui prenaient de la noblesse par les royales dentelles dont elle les garnissait, par les deux brillants de vingt mille francs pièce qui les attachaient sur le sommet de sa tête. Sa robe, ou plutôt son déshabillé de maison, doublé de taffetas rose, était couvert d'angleterre presque du haut en bas. Elle avait des échelles au corsage, des sabots aux manches, des festons à la jupe, relevée dans ses poches, comme celles des paysannes, pour laisser voir un délicieux jupon de pékin blanc à raies, satiné et broché de fleurs naturelles, comme on disait alors. Ce jupon,

très-court, découvrait des jambes divines et des pieds d'enfant, chaussés de mules de gros de Tours rose, ornées d'une boucle en brillants. Sous son bonnet une rose tombait jusqu'à l'oreille, pendant qu'un délicieux colibri, une mouche oiseau, enfonçait son bec et ses pattes de rubis dans le cœur de la rose pour y boire une goutte de rosée.

L'ensemble de cette toilette était adorable. Il saisit sur-le-champ la nature poétique d'André de Chénier.

— Ah! madame, s'écria-t-il, quel bon vent a donc soufflé cette nuit sur Luciennes? J'ai trouvé ce matin Cerise belle comme un ange, et vous voilà maintenant séduisante, mutine, jolie comme un lutin. D'où nous vient cette bonne fortune? Pour qui tous ces trésors cachés d'ordinaire sous vos longues jupes?

— Ne suis-je plus assez jolie pour me passer un caprice, monsieur? demanda-t-elle. Ce serait mauvais signe s'il fallait me les interdire, et je devrais songer à la retraite. J'ai eu celui de ce négligé; j'en aurai un autre, celui de vous renvoyer tous à Paris.

— Tous, comtesse? répéta-t-il.

— Tous, même vous, monsieur le poëte. Si vous m'en demandez la raison, je ne vous la dirai pas; ainsi épargnez-vous cette peine et soumettez-vous humblement.

— Je serai banni comme les autres? reprit M. de Brissac.

— Comme les autres; seulement on vous dira pourquoi, ajouta-t-elle bien bas.

— Dites-le tout de suite.

— J'attends une visite, monsieur.

— Et qui donc?

— Une personne que l'on ne doit pas voir chez moi, lorsqu'elle me fait l'honneur d'y venir; un jeune prince, que je n'ai pas besoin de vous nommer, mais que vous reconnaîtrez sur-le-champ quand je vous aurai dit que c'est le plus beau, le plus aimable, le plus charmant de tous.

— Quoi! monseigneur le comte d'...?

— Lui-même, monsieur.

— Ah! vous avez raison, madame, renvoyez-nous, mais vous seriez bien plus sage en déclinant cet honneur. Il peut avoir des suites dangereuses pour le prince et pour vous. C'est un coup de tête que cette entrevue. Le roi ne vous aime pas. Tout parfait qu'il soit, il ne revient jamais de ses préventions, surtout de celles inspirées par son gouverneur, et vous savez si M. de la Vauguyon vous détestait!

— Ah! comme je le lui rendais bien, en ne m'en souciant guère!

— Soyez prudente, croyez-moi; recevez Son Altesse, puisque vous l'avez promis, mais tâchez qu'elle ne revienne point, c'est déjà trop d'une fois.

La comtesse se mit à rire. Elle savait qu'en penser. Les réflexions sages du duc ne l'avaient jamais arrêtée; elle les écoutait avec respect et ne le contrariait point. Après le déjeuner, il emmena tout le monde.

— Monsieur, dit-il à Montsabré, vous commen-

cerez aujourd'hui vos fonctions d'aide de camp; je vous offre une place dans mon carrosse.

C'était un ordre, il fallait obéir; mais les regards du jeune homme se plaignaient.

— Je reviendrai ce soir, murmura-t-il.

— Revenez, pourvu que ce soit tard, et n'en parlez pas.

Ils partirent. En saluant Cerise le chevalier rougit. Elle ne rougit point, elle! Son amour transfiguré, dans l'acception mystique du mot, oubliait les délicatesses vulgaires. Elle le suivit du regard tant qu'elle put le voir, et resta encore longtemps rêveuse sur le perron. Madame du Barry l'appela.

— Mon enfant, lui dit-elle, je veux vous donner une fête aujourd'hui, et je sais quelles fêtes sont les vôtres. Je vous permets d'aller au couvent et d'y mener Chiffon.

— Ah! ma marraine, que vous êtes bonne!

Louis XV, un jour qu'il venait à Luciennes, aperçut tout près du village sur la route une pauvre famille qui mendiait : un enfant à la mamelle, une jolie et jeune mère, un autre petit malade, étendu sans secours et qui pleurait. Le roi fit arrêter son carrosse; madame du Barry l'accompagnait. Tous les deux questionnèrent la mendiante; ils apprirent que beaucoup d'autres encore souffraient; le roi vida sa bourse, puis il dit à la comtesse :

— Je veux mettre ici un hospice en votre nom, madame; on y recevra les pauvres et les malades du

pays. On y priera pour que Dieu me pardonne les jolis péchés que vous me faites commettre.

Ce qui fut dit fut fait. La fondation s'opéra; on y plaça des religieuses, et Cerise, depuis qu'elle habitait Luciennes, y allait le plus souvent possible. Sa marraine craignit même un instant qu'elle n'y voulût entrer tout à fait, et ralentit les visites. Une des grandes joies des pieuses recluses était de recevoir Chiffon, dont la beauté et la gentillesse les amusaient infiniment.

Ce jour-là donc ce fut une grande fête et une manière sûre d'être seule, que d'envoyer Cerise à l'hospice avec son petit favori. La comtesse lui recommanda d'emmener aussi Zamore, qui porterait Chiffon et divertirait les religieuses au moins autant que lui. De cette façon madame du Barry se trouva absolument seule, et elle attendit le prince, que M. d'Adhémar devait conduire près d'elle à l'heure convenue. Ce seigneur eut une destinée assez singulière.

Sa première jeunesse se passa tout entière en province; il y obtint sous le nom de Montfallou, qu'il portait alors, de grands succès de femmes, dont il contracta une fatuité indélébile même à la cour. Il se distingua à Warbourg par une action d'éclat; mais sans nom connu, sans liaisons, sans fortune, il ne lui en revint que la croix de Saint-Louis. Peu de temps après, il trouva dans les archives d'une vieille tante des papiers de famille, prouvant d'une manière

incontestable qu'il avait droit au titre de comte d'Adhémar. Chérin le déclara après les avoir lus; il fit ses preuves, monta dans les carrosses et devint colonel du régiment de Chartres-infanterie. Tous les bonheurs suivirent celui-là; il fut en grande faveur près de la reine, près de M. le comte d'Artois; il épousa mademoiselle de Valbelle et quarante mille livres de rente. Avec un esprit commun, des talents ordinaires, il occupa ainsi une grande place dans le monde. Il avait connu la comtesse au moment des instances de son changement de nom; presque aussitôt après l'avoir obtenu, il cessa de venir à Luciennes. Ce jour-là, elle ne l'attendait pas moins avec impatience. L'auguste visite qu'il avait annoncée était pour la comtesse une grande joie. Elle allait et venait, comptant les heures. Enfin un bruit de carrosses et de chevaux se fit entendre dans la cour; elle s'empressa de courir au-devant du prince, qu'elle reçut aux premières marches par la plus belle de ses révérences.

Ce prince était alors le type complet du gentilhomme, dans l'expression la plus brillante, la plus élégante, la plus gracieuse du mot. Beau, distingué, brave, spirituel, c'était un digne petit-fils de Henri IV et de Louis XIV. Il rendit à la comtesse son salut avec une courtoisie pleine de charmes, et lui offrit la main pour rentrer chez elle. M. d'Adhémar et des laquais de confiance le suivaient seuls. Madame du Barry avait un esprit plein de tact lorsqu'elle y son-

geait ; en cette circonstance elle se garda de suivre l'étiquette rigoureuse, qui rappellerait au prince l'étrangeté de cette visite : elle le conduisit jusqu'à son boudoir, où elle lui montra un fauteuil, et, se jetant dans sa duchesse, elle commença la conversation par une plaisanterie. La balle fut promptement ramassée ; le prince se mit à rire de bon cœur, et comme il ne riait plus guère à Versailles.

— Mais c'est délicieux Luciennes, madame, c'est plus joli que Bagatelle ; on y a bien une autre vue. J'y voudrais venir tous les jours.

— Quand il plaira à Votre Altesse, Monseigneur.

— Depuis combien de temps j'en ai envie ! Que de fois en allant à la chasse j'y ai médité une halte impromptu ? Que de fois j'ai couché à Marly avec l'intention d'arriver ici le lendemain : je n'osais pas.

— Vous, Monseigneur ?

— Enfin je me suis décidé hier. Nous nous ennuyons trop à Versailles. Je n'y tiens plus ; il me faut disputer toute la journée avec des gens qui ne parlent plus la même langue que moi ; il me faut entendre des orateurs et des discours, lorsque avec un peu de vigueur on viendrait à bout de ce qui se passe. Je suis excédé et découragé presque.

— Il ne faut point vous abandonner à cette pente, Monseigneur.

— Ah ! madame, c'était le bon temps celui de mon aïeul ; on suivait les errements tracés, on ne parlait pas de réformes ; c'est lui peut-être qui nous

fait sentir ce besoin. Avec de la raison, en coupant le mal dans sa racine, on eût pu éviter les nécessités urgentes du moment actuel; mais Hercule filait aux pieds d'Omphale, et Louis XV vivait à vos côtés, heureux, aimé peut-être, à coup sûr si habilement, si délicieusement trompé, que son bonheur ressemblait à la vérité comme deux gouttes d'eau. Je l'ai souvent entendu maudire : avec tout le respect que je lui dois et que je lui porte, maintenant que je vous ai vue je comprends tout.

— Ah! Monseigneur, je ne suis point si coupable, ne le croyez pas. Je n'ai jamais fait de mal à personne, je n'ai jamais employé mon crédit pour nuire, je n'ai jamais désiré me mêler de la chose publique, on a pris mon nom, on m'a forcée de le mettre en avant, mais qu'est-ce que cela me faisait, à moi, joyeuse femme, qui ne demandais que du plaisir? J'ai obéi à mes instincts, à ma destinée ensuite, j'ai accepté la fortune inespérée qui s'est présentée à moi? Que peut-on me reprocher? Qui n'en eût fait autant à ma place?

Pendant qu'elle parlait, le prince l'examinait avec une attention que toute autre femme eût pu redouter. Il faisait grand jour dans le boudoir, la lumière y entrait à flots, malgré la chaleur. Jeanne y mettait de la coquetterie en cette occasion. Elle se sentait admirée, et elle voulait l'être davantage encore.

— N'est-il pas vrai, Monseigneur, que vous eussiez fait comme moi à ma place? reprit-elle.

— Ma foi, madame, je n'en sais rien; ce que je puis vous assurer, c'est que j'aurais fait comme mon grand-père. Voyez donc, Adhémar, quels yeux, quel teint, quel pied! Vous ne m'aviez pas dit tout cela. Je savais madame la comtesse belle, charmante, mais je croyais la trouver imposante, fière, cérémonieuse, bouffie de ce qu'elle eût appelé l'honneur de ma visite. Au lieu de cela, c'est une beauté délicieuse, une coquette mutine, une adorable Marton, ce qu'il n'y a pas à la cour, ce qu'il n'y a plus ailleurs, où l'on cherche à imiter la cour, même dans ce qu'elle a d'ennuyeux.

— Monseigneur, j'ai voulu faire comprendre à Votre Altesse comment votre auguste aïeul avait pu aimer Jeanne Vaubernier jusqu'à en faire une comtesse du Barry; je vous ai reçu chez Jeanne Vaubernier sans façon, sans révérence, et non pas chez la favorite titrée de Louis XV, disgraciée, exilée sous son successeur. Cette visite vous eût peut-être compromis, elle vous eût assommé à coup sûr. Ne valait-il pas mieux trancher la difficulté en la supprimant?

— Vous êtes adorable, vous avez vingt ans, et, sans les états généraux, l'Assemblée nationale et ce qui nous poursuit à présent, je voudrais rester ici toute ma vie.

Madame du Barry rougit de plaisir.

— C'est donc bien sombre, la politique, Monseigneur?

— Ah! bien sombre, madame. Je ne sais où l'on

nous mène, où l'on mène le roi. C'est une cruelle chose que de se trouver impuissant en pareille circonstance. On a cependant aujourd'hui renvoyé ce Necker, et je dois à cette circonstance un peu de liberté. Je suis à Paris, j'inspecte l'armée réunie au Champ-de-Mars, et au retour j'ai pu m'échapper un instant. Vous devez savoir bien des choses que j'ignore, vous recevez ici des gens très-avancés dans les confidences du peuple, M. de Mirabeau entre autres. Pourquoi un homme de son nom a-t-il déserté nos drapeaux? Pourquoi ne pas le ramener à tout prix? Il nous fait bien du mal. Ce serait une conquête glorieuse et qui vous est destinée sans doute. Mais, ajouta-t-il en souriant, j'oublie que vous êtes en disgrâce, tant il me semble impossible de vous disgracier. Je parle peut-être à une ennemie.

— Pouvez-vous le penser, Monseigneur? Je serais la plus ingrate des femmes. Les enfants de mon bienfaiteur seront toujours mes maîtres bien-aimés; ce que je suis, ce que j'ai est à eux, mon sang leur appartient, et j'en verserais pour eux jusqu'à la dernière goutte.

— Les cadets en sont-ils? demanda le prince gaiement.

— Les cadets de la maison de France sont des aînés pour la France et pour le monde, Monseigneur, à plus forte raison pour leur humble servante. Nous vivons à Luciennes à l'abri des discussions, c'est un terrain neutre, tous les partis s'y rencontrent. J'ignore,

je veux ignorer, ce qui se passe hors de ces murs, je m'occupe de mes amis, des arts, de la conversation, je passe mon temps de mon mieux, et voilà tout.

Le prince, de plus en plus charmé de cette beauté et de cet esprit, ne songeait point à partir, bien que l'heure s'avançât. Il continuait à causer, à regarder la belle comtesse et lui demanda à visiter *sa prison*. Il s'extasia, tout prince qu'il fût, sur les raretés, sur l'élégance, sur le bon goût de cette bonbonnière.

— Était-ce ainsi du temps du feu roi, madame?

— On n'y a rien changé, Monseigneur. Rien, pas même des laquais. Le roi l'a désiré ainsi, et je le lui avais promis souvent. Il m'est doux de vivre au milieu de mes souvenirs.

— Monseigneur me pardonnera, interrompit le confident, mais on ignore où nous sommes, il y a ce soir une réunion du bureau de Son Altesse Royale, il faut, je crois, rentrer à Versailles.

— Ah! quel dommage! On est si bien ici! J'y reviendrai.

— Je l'espère, Monseigneur, et vous savez avec quel bonheur on vous y recevra.

— Toujours la charmante mademoiselle Vaubernier?

— Plus que jamais, puisque vous daignez le désirer.

Depuis plus de deux heures le prince était arrivé, il allait partir; il parcourait une dernière fois ces lieux où la volupté avait placé son trône (style du temps),

lorsqu'il jeta les yeux dans le parc et aperçut Zamore qui remontait tenant le bichon dans ses bras.

— N'est-ce point là Zamore, madame? le fameux Zamore?

— Lui-même, Monseigneur; je vous supplie de le laisser passer, je ne voudrais pas qu'il vous vît.

Le prince se retira, il était trop tard. Un mouvement de surprise du nègre indiqua qu'il l'avait reconnu.

Plus tard, cette visite innocente ne fut pas oubliée.

CHAPITRE TREIZIÈME.

LES CLAIRVOYANTS.

Lorsque la comtesse se trouva seule, elle eut un moment de joie très-vif en se regardant dans la glace. La visite qu'elle avait reçue, l'amabilité du prince, la joie de le voir, lui donnaient un éclat extraordinaire. Aux jours de sa jeunesse elle n'était pas plus belle.

— On m'aimera longtemps, pensa-t-elle. Tant mieux! car la vie sans amour, c'est une tombe.

Cerise poussa doucement la porte et demanda si elle pouvait entrer.

— Toujours, mon enfant, vous êtes la bienvenue. Qu'avez-vous fait au couvent? Vous êtes-vous amusée? Avez-vous mangé des conserves des bonnes sœurs? Chiffon a-t-il eu beaucoup d'avelines et de gimblettes?

— Ma marraine, j'ai prié pour le roi et pour vous.

— Merci, mon enfant. Comment trouves-tu cette robe? Ne me sied-elle pas bien?

— Admirablement; vous êtes jolie, comme votre portrait.

— Flatteuse! Et Zamore, où est Zamore?

— Zamore, ma marraine, est un vilain garçon.

Il a laissé Chiffon à la porte de l'hospice, il n'a point voulu y entrer, et tout le temps que j'y suis restée, il a été courir, je ne sais où.

— Pourtant il l'a rapporté, j'en suis sûre.

— Oui, il est venu me reprendre, après avoir causé longtemps avec un garnement comme lui, en se promenant sous les arbres; je l'ai vu des fenêtres de madame la supérieure.

— C'est bien, je le ferai surveiller. Je commence à me méfier de lui singulièrement. Sonnez mes femmes, qu'on me déshabille.

— Viendra-t-il quelqu'un ce soir?

— Je ne sais; dans tous les cas vous pouvez rester dans votre chambre, si vous l'aimez mieux. Je ne veux point vous contrarier, mon enfant.

C'était un congé, Cerise le sentit. Montsabré était attendu, et la comtesse voulait la solitude avec lui. La pauvre petite se retira en soupirant; elle sentait le poids de son sacrifice, mais elle l'acceptait tout entier. Madame du Barry resta longtemps à sa toilette, elle reprit ses habits ordinaires, elle tâcha de se faire une beauté différente, ce qui n'était pas difficile, avec une physionomie telle que la sienne. Elle n'attendait personne, mais à Luciennes un jour ne se passait jamais sans convives. Elle eût préféré demeurer seule avec son amant; bien que peu sentimentale, il y avait dans ce jeune amour un parfum dont elle s'enivrait. Ce fut donc avec une certaine contrariété qu'elle se rendit au salon, appelée par

l'arrivée de deux étrangers, le comte de Modène et le comte de Caylus.

Ces seigneurs venaient rarement à Luciennes; depuis près d'une année même, on ne les avait pas aperçus. Leur présence en ce moment, où les affaires publiques étaient, disait-on, si pleines de dangers, étonna la comtesse. Ils passaient pour deux adeptes dans la science de la divination et de l'astrologie. Souvent madame du Barry les avait interrogés avec succès. Cependant en ce moment, peu disposée aux choses sérieuses, elle se jura de ne les point traiter en prophètes. Lorsqu'elle leur souhaita la bienvenue, avec un gracieux reproche de la négliger si longtemps, elle fut frappée de leurs visages sombres, de leurs physionomies graves.

— Ah! messieurs, dit-elle, en grâce, point de sorcellerie. Je suis gaie, je suis heureuse, je ne veux pas aller chercher le diable pour se mêler de mes affaires, il y viendra bien tout seul.

— Cela se rencontre à merveille, madame. Poursuivis tous les deux par des pressentiments affreux, par des visions terribles, nous sommes venus chercher près de vous une distraction agréable, l'oubli de nos chagrins. Nous nous voyons trop souvent, nous travaillons trop ensemble, c'est pour nous une occasion perpétuelle, qu'il faut fuir lorsqu'on n'en recueille que des tourments.

— Ah! vous avez raison, monsieur de Caylus; pour moi je hais ces incertitudes, ces obsessions

à l'égal de la mort, et ce n'est pas peu dire.

Quelques minutes après, un laquais apporta une lettre, arrivée par un courrier. Elle était de Montsabré et contenait ces mots :

« Ma plus belle des belles, plaignez-moi. Je com-
» mence aujourd'hui l'état que vous m'avez imposé.
» M. le duc, en arrivant, a trouvé des rapports fort
» alarmants sur la situation de Paris. Le renvoi de
» M. Necker, dont nous ne nous sommes guère occu-
» pés hier dans notre paradis de Luciennes, a tout
» mis en bouleversement. On est inquiet, il nous
» faut demeurer à notre poste, et nous ne le quit-
» terons qu'après la crise passée. Je vais donc rester
» peut-être bien longtemps sans vous voir, sans savoir
» quel est ce mystérieux heureux qui nous a tous
» chassés ce matin. M. de Bezenval et le maréchal de
» Broglie commandent : le premier les troupes étran-
» gères qu'on a peut-être eu le tort de rassembler ; le
» second les troupes françaises, mais il nous faut
» rester là. C'est mon poste, et je suis fier d'y être,
» lorsque je ne suis pas à vos genoux. Priez Dieu
» qu'il me protége, que cette algarade se termine.
» M. de Mirabeau en nous quittant, et les deux ducs
» aussi, si précipitamment hier, savaient bien où ils
» allaient, il m'est pénible de les trouver dans les
» rangs ennemis. Encore une fois, priez, faites prier
» votre ange, et que le Ciel ait pitié de nous. Le plus
» humble, le plus dévoué, le plus passionné de vos
» esclaves. » MONTSABRÉ. »

Madame du Barry fit la moue. Je l'ai dit : afin de vivre tranquille, de n'avoir aucuns démêlés avec la cour, de recevoir en paix ses amis, elle s'était imposé la loi de bannir les discussions sur les affaires, et même les simples nouvelles. Luciennes était une sorte de terrain neutre où l'on parlait de tout, excepté de ce qui occupait le monde. Bien des fois des hommes politiques désirant prouver un alibi, ou paraître étrangers à ce qu'ils fomentaient, étaient venus chez l'ancienne favorite, ainsi que nous l'avons vu, en affectant l'indifférence, pendant que leurs machines éclataient. Mirabeau, les familiers du duc d'Orléans et d'autres mêmes, dont les noms nous sont échappés, se montrèrent ainsi tranquilles et gais en apparence, au moment où leur ambition travaillait davantage. Quant à M. de Brissac, il ne vivait qu'auprès de sa maîtresse; le peu de faveur dont il jouissait l'éloignait des conseils secrets, il n'était requis que dans les crises, où ses charges l'appelaient forcément.

Madame du Barry conserva sur son visage, en dépit d'elle-même, la mauvaise humeur produite par la lettre du chevalier. Il ne vint que deux personnes du voisinage, un jeune gentilhomme et sa mère, tous les deux vifs et agréables d'ordinaire, mais ce jour-là courbés comme les autres sous l'influence de l'inquiétude.

— Nous aurons beau faire, messieurs, dit la comtesse en riant avec peine, nous ne serons pas gais aujourd'hui. Il y faut renoncer. Essayons au moins

d'oublier les idées sombres, jouons, le voulez-vous?

La proposition fut acceptée. On dressa des tables. La vieille dame et M. de Caylus s'établirent à un piquet, la comtesse, les deux autres hommes et Cerise firent un reversi, auquel on essaya de s'amuser. Peu à peu l'intérêt d'un jeu assez fort les gagna, et leur imagination se fixa sur les chances du quinola, ou les pic, repic et capot d'où dépendait leur sort.

Il était dix heures à peu près, au moment d'un coup difficile, M. de Caylus leva la tête pour le combiner et chercher en l'air ses calculs, ainsi qu'on le fait involontairement. Tout à coup son œil devint fixe, son visage pâle, il poussa un cri, se leva en tendant les bras vers la muraille placée devant lui, il murmura d'un accent déchirant :

— Mon frère est mort !

On courut à lui, car il semblait au moment de perdre connaissance.

—Qu'avez-vous? qu'est-ce cela? disait la comtesse.

— Mon ami ! reprit M. de Modène, qu'y a-t-il?

— Mon frère est mort! mon frère est mort! répétait-il.

Son œil restait hagard, ses lèvres contractées, il tremblait. Madame du Barry proposait un cordial, Cerise apportait des sels, il les repoussa doucement en attirant à lui M. de Modène.

— Tenez, et il montrait toujours le panneau, garni d'un de ces tableaux de Boucher pleins de grâce et de manières, tenez, il est là! Il me regarde, son sang

coule d'une large blessure, il s'affaiblit, il s'appuie sur cette console dorée. Il s'éteint, il s'efface, il n'y est plus.

Il régnait dans l'appartement un silence de mort. Cette voix retentissait, toute voilée qu'elle fût, les cœurs battaient, on regardait avec une curiosité dévorante l'endroit indiqué par le comte, on ne voyait rien, mais la frayeur n'en était pas moins réelle.

— Il y a eu quelque bruit à Paris, continua l'adepte, mon frère aura fait son devoir, et il a été frappé. J'en suis aussi sûr que si j'avais été présent.

Nul ne répondit. Le comte, affaissé dans son fauteuil, laissait couler sur ses joues des larmes rares et brûlantes. M. de Modène le prit par le bras et lui proposa de retourner à Paris.

— Non pas dans cet état, dit la comtesse, je ne le souffrirai point, vous allez, au contraire, rester ici. On vous ouvrira des chambres, on vous y laissera seuls, vous trouverez à Luciennes tous les soins possibles, et vous ne vous en irez pas ainsi.

— L'inquiétude me dévore, madame, permettez que j'aille m'assurer...

— Chimères! visions! imagination frappée par les discours de la journée, par l'état des affaires publiques. Monsieur votre frère est vivant, il se porte bien, il est sans doute près de M. de Bezenval, dans ce salon où l'on cause de tant de choses. Ne vous inquiétez pas.

Les deux amis se regardèrent. Ce regard disait

toutes leurs pensées, ils s'entendaient à merveille.

— Il y a cette nuit quelque chose d'horrible à Paris, reprit le comte de Modène, nous en sommes sûrs, nous n'en pouvons douter. Nous avons eu ce matin des révélations trop certaines.

— Messieurs! s'écria la comtesse, puisque nous sommes dans cette voie nous la suivrons, aussi bien nous ne pourrions plus ni jouer, ni songer à autre chose. Racontez-nous tout, il faut tout savoir.

— Vous vous effrayerez.

— Bien moins qu'en ignorant la vérité, nous irons peut-être au delà. Aussi bien depuis vingt ans on ne rencontre que des prophètes en France. Pour ma part j'en ai déjà consulté plusieurs. Cagliostro, Saint-Germain, je ne sais qui encore, sans compter...

— Vous l'exigez donc, madame?

— Sans doute, cela vaut mieux que les suppositions, je le répète.

— D'ailleurs pour la science, cela nous fera des témoins, si l'événement se réalise; ainsi je vais parler dans l'intérêt de chacun. Mon cher ami, un peu de courage, ajouta le comte de Modène en serrant la main de M. de Caylus. Nous sommes des soldats sur la brèche, soutenons l'assaut.

M. de Caylus ne répondit que par un soupir. Il alla s'asseoir dans un coin et resta la tête appuyée sur sa main, sans prendre aucune part à ce qui se passait autour de lui. M. de Modène commença ainsi :

— Madame la comtesse, connaissez-vous un pe-

tit village, situé dans les bois entre Meudon et Chaville?

Madame du Barry rougit et répondit par un signe de tête.

— Nous y allons quelquefois le comte et moi, parce que dans le voisinage habite un des hommes les plus extraordinaires qu'il y ait en France.

— Son nom? demanda-t-elle vivement.

— Je l'ignore, il prétend qu'il n'en a pas, qu'il n'en a jamais eu, et que dans tout le cours de sa vie il n'a porté que des sobriquets. Dans le lieu qu'il habite aujourd'hui on l'appelle le Fou.

— C'est lui ! interrompit-elle.

— Vous fréquentez cet homme, madame?

— Continuez, je vous dirai ensuite ce que je sais de lui.

— Eh bien, ce matin même, après avoir été poursuivis depuis longtemps par des présages terribles, le comte et moi nous nous sommes décidés à le voir. Il habite une petite maison assez jolie et fort propre, grâce aux soins d'une excellente femme, qui ne le quitte pas. Quant au savant lui-même, il est depuis quelques mois couvert de haillons, en signe de deuil, prétend-il. Il était dans ses sombres pensées; néanmoins il nous reçut et nous fit entrer même dans son *sanctus sanctorum*, où ne pénètrent pas les profanes. Son accueil fut semblable à ses pensées : sa tête était couverte de cendres comme celles des juifs dans leurs calamités.

— Vous venez, nous dit-il, pour apprendre ce que signifient les annonces secrètes que vous avez obtenues? Vous n'avez pas besoin de le dire, je vous attendais, tous ont reçu les mêmes avertissements, mais moi, j'ai vu!

— Quoi? qu'avez-vous vu?

— J'ai vu la destruction de ce trône et de ce pays, j'ai vu les rues de Paris inondées de sang, j'ai vu l'abomination et la désolation prédites, j'ai vu cette journée se lever sur la France terrible et lugubre. J'ai vu les puissantes murailles tomber, j'ai vu la multitude se ruer sur ses anciennes idoles et les renverser, j'ai vu les lis coupés dans leurs racines et les corbeaux de malheur en manger les débris. Ceux qui ne voudront pas périr s'enfuiront, ceux qui resteront seront presque tous enveloppés dans l'immense ruine, dont les premières pierres rouleront aujourd'hui. Quant à moi, je pleure, je gémis sur les décombres, sur tout ce que j'ai respecté et aimé dans ma vie. Je vous ai dit : à présent, laissez-moi. Je ne veux pas être dérangé davantage. Vous verrez ce soir!

Il a repris sa première attitude de rêverie et il a été impossible d'en tirer un mot de plus.

Ce récit fit une grande impression sur ce petit cercle, sur la comtesse en particulier; aussi reprit-elle :

— Vous êtes sûr, monsieur le comte, que cet homme ne se trompe jamais?

— J'en ai souvent fait l'expérience, madame.

— Je l'ai faite comme vous; aussi souvent je tremble en songeant à lui. En échange de votre obligeance, je vous donnerai un fait nouveau pour vos annales. Cet homme m'est apparu dans les circonstances graves de ma vie. Dès mon enfance d'abord, je l'ai vu pour la première fois chez ma marraine. Il a mis la main sur ma tête, m'a regardée longtemps, et il a dit :

— Cette petite fille sera belle; sa beauté fera son triomphe et sa perte.

On l'appelait alors l'illuminé. Il était jeune, bien vêtu, et nul ne connaissait sa demeure; il paraissait par instants et disparaissait ensuite. Quand j'eus seize ans, un soir d'été, dans les Champs-Élysées, je fus arrêtée par un homme qui me saisit le bras.

— Mademoiselle Jeanne, me dit-il, voilà que vous courez sur la route de la fortune; promettez-moi de me faire obtenir une grâce que je vous demanderai le jour où vous pourrez tout en France.

Je me mis à rire, je le lâchai, et je me sauvai en lui criant :

— Je vous le promets.

Le lendemain de mon installation à Versailles, on me remit un billet avec ces mots :

« — Ma promesse est accomplie, tenez la vôtre. »

A ce billet était joint un mémoire sur la résurrection des rose-croix. Je le jetai derrière ma toilette et je l'oubliai. Quinze jours après je le rencontrai menaçant dans le parc de Versailles. J'en eus peur; je

parlai au roi, qui fit examiner le mémoire et le rapport en fut permis. Il n'en voulait pas davantage apparemment, car je ne l'aperçus plus que la veille de la maladie du roi.

« — Tu vas tomber! me dit-il en paraissant inopinément, tâche d'amortir ta chute! »

Enfin, il y a un mois tout au plus, je l'ai retrouvé, dans une circonstance douloureuse, au même village dont vous venez de parler. Il m'a fait aussi une prédiction terrible, une mort sanglante! La même prédiction que Cagliostro, ici, il y a dix ans. Une mort sanglante! c'est horrible!

— Et vous mourrez ainsi, madame, dit le comte de Caylus en se levant droit comme un spectre; je vois à votre cou la ligne rouge, comme au mien, comme à celui de bien d'autres, comme à celui du roi!

La comtesse jeta un cri et s'évanouit.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

LA SAINT-BONAVENTURE.

Les prédictions s'accomplissaient en effet. On était au 12 juillet 89, à ce terrible jour qui ouvrit l'ère des révolutions en France, et qui fut le prélude de tant de maux, de tant de sang et de tant de gloire! Madame du Barry avait été fort malade toute la nuit des suites de cette soirée diabolique, et Cerise, assise au pied de son lit, ne la quitta pas une minute. Ange consolateur, elle trouva des paroles pour cicatriser ses blessures. Elle représenta à la comtesse combien les prédictions des adeptes étaient futiles souvent, combien la volonté de Dieu seule était puissante, et combien la folie des hommes était imminente en cherchant à la deviner.

Le matin, dès l'aube, les nouvelles sinistres de Paris furent apportées par le comte Jean, qui mettait à exécution ses projets de fuite. Madame du Barry s'était enfin endormie, Cerise ne souffrit point qu'on la réveillât.

— Ces damnés sorciers ont raison, dit le roué; ils ont, ma foi! annoncé la vérité tout entière, reprit-il après avoir entendu le récit de Cerise. M. de Caylus a été tué aux abords du Palais-Royal, à la suite du

discours de ce petit bonhomme nommé, je crois, Camille Desmoulins, qui les a tous entraînés. Maintenant la canaille est lâchée, la rattrappera qui pourra. J'ai vu Théroigne à son poste, en homme, le sabre au poing, menant une bande; elle était sublime d'horrible beauté! Elle m'a reconnu, mais elle a eu la générosité de ne pas dire mon nom, ce dont je la remercie, car ils m'auraient écharpé; elle m'a crié en passant :

— Voilà que cela commence!

Je suis rentré chez moi, j'ai fait mon paquet; j'emporte une sorte de magot, bien mince, hélas! et je m'en vais en Suisse pendant que les chemins sont encore libres. Comme au fond j'aime ma belle-sœur, je suis venu lui demander de partir avec moi. C'est ce qu'elle a de mieux à faire, sans quoi elle est perdue. Placée entre les deux partis, cordialement détestée et méprisée de l'un et de l'autre, elle ne saurait y échapper. Avec ses diamants, ses perles, ce que le feu roi lui a laissé d'argent comptant, qu'elle peut se faire rendre par son procureur, du soir au matin, elle sera riche partout. Je sais bien que c'est dommage d'abandonner Luciennes, mais si on la tue ici elle sera toujours forcée de l'abandonner.

— Ma marraine ne partira pas.

— Qui la retient ici? quelque amoureux? La bonne folie! comme s'il n'y avait pas des amoureux partout.

— Monsieur!...

— Ah! oui, j'oubliais. Je te demande pardon, ma

petite Cerise; mais aussi ta marraine t'a drôlement élevée pour sa filleule, qu'on ne puisse dire un mot devant toi. Luciennes n'est pas un couvent.

Le comte attendit le lever de sa belle-sœur avec impatience; Cerise, avant de l'introduire, lui fit promettre de ne point dire toute la vérité.

— Elle ne la supporterait pas, je vous assure. Ce vilain M. de Caylus lui a fait une peur dont elle ne se relèvera de longtemps.

En entendant les récits peu mitigés de son beau-frère, madame du Barry se leva toute droite sur son séant; elle cessa de songer à elle pour s'occuper de ceux qu'elle aimait. Il faut rendre justice à son cœur, M. de Brissac et le chevalier devinrent les seuls objets de ses pensées.

— Si vous êtes un homme, mon frère, au lieu de vous sauver vous retournerez à Paris, vous vous tiendrez au courant des nouvelles, et vous m'enverrez un courrier toutes les deux heures.

— Moi! que le bon Dieu m'en préserve! je n'ai pas envie d'être mis en morceaux par ces enragés. Je ne retournerai point à Paris : si vous refusez de me suivre, je partirai seul; mais c'en est fait, j'ai rompu avec les quinolas français. J'émigrerai en Suisse ou en Angleterre, pas plus tard que demain, selon les renseignements positifs que j'attends sur les joueurs des deux pays. Je suis bien votre serviteur, cherchez un autre messager.

— Ah! si j'étais homme! dit timidement Cerise.

— Ma chère enfant, répliqua la comtesse, tu viens de me dicter mon devoir. Tu n'as pas peur?

— Non, ma marraine.

— Eh bien, ni moi non plus; je vais me faire habiller, et je pars pour Paris!

— Et moi aussi, madame?

— Non, ma fille, non, je pars seule, dit la comtesse avec une émotion contenue. Il m'est permis de m'exposer, mais non pas de t'exposer aussi. Tu resteras pour garder le comte Jean, pour calmer ses frayeurs, pour retenir sa bravoure imprudente; vous m'attendrez ensemble, et si je ne reviens pas promptement je ne vous laisserai pas dans l'inquiétude, je vous le jure.

— Vous ne reviendrez jamais, ma sœur. Faites votre testament; donnez votre fortune à Cerise et permettez-moi de l'épouser : j'aurai grand soin de la femme et de la dot.

— Comte Jean, vous savez ce que je pense de vous; ne me forcez pas à m'en souvenir dans un pareil moment. Ne pleurez pas, Cerise, je vous promets d'être prudente, mais ma place est à Paris.

— Où cela? dans l'hôtel du gouvernement? Vous oubliez la duchesse de Brissac, qui ne s'en ira pas pour vos beaux yeux. Chez un de vos amants?...

— Mon frère! interrompit-elle d'un ton courroucé.

— Ah! tant pis, je dis ce que je pense. En temps de révolution il n'y a plus d'innocentes. Cerise en entendra bien d'autres! Vous allez vous faire un mauvais parti, ma sœur. Vos toilettes, vos laquais,

votre carrosse, tout cela est connu sur le pavé de Paris.

— Me prenez-vous pour une sotte? Est-ce que je n'ai pas dans un coffre, comme le berger de la fable, les habits de Jeanne Vaubernier? Je saurai me rendre méconnaissable; vous allez en juger vous-même.

— Prenez garde qu'une rivale ne vous rencontre; elle vous dénicherait sous votre déguisement. Vous ne le porterez pas comme autrefois d'ailleurs : depuis vingt-cinq ans passés que vous êtes devenue grande dame, c'est une habitude prise; vous marcherez lourdement.

— Attendez! attendez!

Une heure après, une grisette, non pas pimpante et gaie, mais sévère, mais modeste, enveloppée dans son coqueluchon d'indienne, avec son mantelet sur les épaules, une robe de couleur sombre, les cheveux sans poudre, un bonnet dévot, un ruban violet, une chaîne d'argent au côté supportant des clefs, des ciseaux et un reliquaire, entra dans la salle à manger, où le comte Jean s'était fait servir un copieux repas. Rien n'empiétait sur son appétit.

— Que voulez-vous, ma bonne? lui demanda-t-il en la guignant du coin de l'œil.

— Madame la comtesse, monsieur, dit-elle d'une voix humble, en faisant une révérence assez gauche.

— Elle s'habille, et je crois qu'on ne peut la voir; demandez aux gens.

Un éclat de rire lui répondit.

— Eh bien, ma rivale me reconnaîtrait-elle?

— Ah! ma foi! je ne le crois pas; vous êtes bonne comédienne, ma sœur.

Cerise, qui la suivait en pleurant, la conjurait malgré tout de ne pas partir. De moment en moment il arrivait des nouvelles par des gens qui se sauvaient : les Parisiens, à leur début, n'étaient point aguerris comme à présent, l'émeute les effrayait; ils grossissaient le danger. La comtesse tenait à honneur d'exécuter son dessein; ainsi que tous les gens de cour à qui la monarchie semblait inébranlable, elle ne croyait à rien de sérieux; elle se faisait une fête de surprendre le duc, Montsabré surtout, de prouver ainsi sa reconnaissante amitié à l'un, son amour à l'autre. Ses ordres étaient donnés : un carrosse sans armoiries, assez semblable extérieurement à une chaise de louage, devait la conduire avec Rosalie, sa femme de confiance, à une petite distance de la barrière. Elle était sûre de son cocher; il l'attendrait là. Toutes les deux ensuite se risqueraient dans Paris, dont les sombres quartiers leur étaient parfaitement connus. Ni prières, ni supplications ne purent la retenir, ni l'engager à emmener Cerise. Elle l'embrassa plus tendrement qu'à l'ordinaire, et monta dans la voiture aussitôt qu'elle fut avancée.

Depuis Luciennes jusqu'à Paris, elles ne rencontrèrent que des fuyards. Beaucoup leur demandèrent en passant où elles allaient, les traitèrent de folles et leur prédirent qu'elles n'arriveraient point. Madame

du Barry persista. Certes elle n'avait ni le courage de madame Roland, ni la férocité de Théroigne, ni le dévouement de Cerise, pour la soutenir; mais elle avait une sorte de vergogne et d'amour-propre, elle avait surtout cette insouciance, cette certitude de tout dominer, inspirée par la prospérité, qu'elle partageait avec les courtisans, et qui fit le malheur de l'émigration. Elle descendit de voiture assez loin pour ne pas être vue de la barrière, et s'avança hardiment appuyée sur Rosalie.

Un des gardiens, les regardant attentivement et frappé de la décence de leurs allures, leur demanda où elles allaient.

— A Paris, chez mon parrain, qui s'appelle Bonaventure et dont c'est demain la fête, répondit naïvement madame du Barry.

— Eh! bon, il aura un drôle de bouquet, votre parrain, mam'selle. Entrez donc, si vous aimez ces fleurs-là, mais prenez garde à vous!

Les deux femmes se regardèrent, il était trop tard pour reculer. Madame du Barry commençait à se repentir, elle n'osa pas le montrer et continua sa route. Elles trouvèrent partout des hommes armés, des gardes-françaises fraternisant avec des gens du peuple, tous plus ou moins ivres.

Après la charge du prince de Lambesc dans les Tuileries, la veille, les gardes-françaises avaient presque tous refusé de se battre et étaient passés du côté des Parisiens. La garde bourgeoise s'organisait (ce qui

fut depuis la garde nationale), on portait au chapeau des cocardes bleues et rouges, couleurs de la ville de Paris, et quelques femmes en ornaient leurs bonnets. C'était dans les rues un mouvement, une agitation extraordinaires, les boutiques, presque partout fermées, donnaient à la ville une tristesse indicible. On avait pillé les armuriers, incendié quelques maisons, la terreur se répandait partout.

— Mon Dieu! qu'est-ce que cela, Rosalie? Nous avons eu tort de quitter Luciennes, Cerise le disait bien. Cependant il vaut mieux poursuivre encore, peut-être parviendrons-nous jusqu'au gouvernement.

Rosalie ne disait mot, non pas qu'elle eût plus peur que sa maîtresse, au contraire, mais elle réfléchissait sérieusement et cherchait le meilleur moyen de sortir d'affaire. A mesure qu'elles avançaient, le bruit et le mouvement augmentaient. Elles trouvèrent des gens qui dépavaient les rues, d'autres qui fouillaient les maisons pour y découvrir des armes. Excepté les curieuses féroces, les femmes se tenaient au logis, ce qui les faisait remarquer davantage. Un soldat s'approcha de la comtesse et lui prit le menton, en lui demandant si elle était bonne patriote.

— Laissez donc ma sœur, dit courageusement Rosalie en le repoussant, elle est transie de peur de toutes vos bêtises.

— Nos bêtises! s'écria le soldat offensé.

— Oui, vos bêtises. Qu'est-ce que vous faites là? Ne savez-vous pas, pauvres moutons, qu'on vous

tondra toujours? et peut-être votre nouveau berger aura-t-il la main plus dure.

— Tais-toi, Rosalie, tu vas nous faire assassiner, disait tout bas la comtesse.

— Que non, ils entendent la vérité ces gens-là, bien mieux que les grands, allez!

Le soldat passa outre. Quelques pas plus loin ce fut autre chose. Madame du Barry ne se soutenait plus et croyait qu'elle n'arriverait jamais; son dévouement, de parade, il faut bien l'avouer, commençait à lui peser un peu trop, elle jetait un œil de regret sur ce joli nid qu'elle avait imprudemment abandonné, dans un pareil moment. Elle allait tourner une rue, lorsqu'elles entendirent des cris épouvantables, poussés par une multitude furieuse; en même temps un corps armé débouchait de l'autre côté.

— Où aller? que devenir? Ah! Rosalie, sauve-moi.

Une boutique de charcutier était ouverte, la fidèle suivante y poussa sa maîtresse et se plaça devant elle, comme pour la défendre.

— Vous nous donnerez bien l'hospitalité? dit-elle à la charcutière.

— De tout mon cœur, mes petites mères. Vous avez peur, il y a de quoi. Pourquoi sortir de chez vous?

— Eh! mon Dieu, nous ne nous doutions pas de cela. Nous venons de la campagne, comme tous les ans, pour la fête de notre parrain, la Saint-Bonaventure.

Après avoir ainsi répété la fable de sa maîtresse,

Rosalie entra dans les détails prolixes qui lui donnaient de la vraisemblance. La bonne femme l'écoutait et la plaignait fort.

— Moi, ce n'est rien, disait Rosalie, je suis forte et accoutumée à tout, mais ma sœur a été élevée par une tante religieuse, elle devait entrer au couvent, elle n'a jamais rien vu, elle a peur. Et dame! ce train-là ce n'est pas dans les habitudes des nonnes, ni du village, on est ben tranquille chez nous.

— Ah! oui, murmura la comtesse en essuyant les larmes qu'elle ne pouvait retenir, pourquoi l'avons-nous quitté?

Un officier à cheval vint à passer au milieu de la foule, suivi d'un seul domestique; sa position n'était pas sans danger. Il marchait au pas, avec la plus grande précaution, pour ne blesser personne, ce qui n'empêchait pas qu'on l'insultât, qu'on l'appelât : suppôt de la tyrannie! égorgeur du peuple, tous les noms enfin dont la révolte en courroux apostrophe les agents d'un pouvoir quelconque. Il promenait sur la foule un regard assuré et presque insouciant; la masse se pressait autour de lui, et le péril augmentait à chaque minute. Un mot prononcé par un énergumène, et le jeune brave était mis en pièces. La charcutière regardait à travers les petits carreaux de sa boutique; madame du Barry, assise au fond, ne voyait rien; Rosalie s'approcha de la marchande et se mit à regarder avec elle. La bonne fille comprima un cri de détresse, car dans cet officier, si près de la mort

peut-être, elle venait de reconnaître le chevalier.

— Quel bonheur que madame ne le voie point! pensa-t-elle.

Elle resta attachée aux vitres par une curiosité dévorante, par une anxiété épouvantable, à laquelle elle eut la force de commander.

— Ils vont le tuer! disait la charcutière. Quel dommage! un si beau jeune homme! Quel courage! Il ne marche pas plus vite, il les regarde et ne pâlit seulement pas. Tiens! il conserve sa main dans son habit. Ah! je vois pourquoi; il a un pistolet caché, on en aperçoit la crosse. Le premier qui l'approchera est sûr d'avoir la cervelle brûlée.

Rosalie ne respirait pas, les clameurs allaient grossissant; un nouveau groupe s'avançait parmi les autres, et celui-là était conduit par une créature trop belle pour être un homme, trop hardie pour être une femme. Cet être inexplicable brandissait son sabre en criant :

— Faites-moi place, poltrons, je vas vous le démolir, votre aristocrate!

On la laissait passer en effet, suivie de sa troupe, arrivant comme une avalanche. On s'écartait avec respect, avec crainte surtout, et le nom de cette femme circulait de bouche en bouche.

— C'est elle, disait-on, c'est Théroigne de Méricourt. C'est elle qui hier a coupé la jambe du cheval d'un officier et l'a fait tomber dans l'allée, où on lui a fait son affaire.

Théroigne avançant toujours, se trouva bientôt à côté du jeune homme, dont le cœur ne battait pas plus vite, bien qu'il fût près de son ennemie et pour ainsi dire à sa merci. Le sort de l'officier tué la veille lui prédisait le sien.

— C'est égal! pensait-il, je vendrai cher ma vie.

Théroigne le joignit tout à fait, au moment où il passait devant la maison, et son sang faillit l'étouffer. Au même instant son regard plongea dans la boutique, un rayon de soleil tombait directement sur la comtesse en pleurs, son bonnet s'était dérangé dans la course, la virago la reconnut :

— Ah! s'écria-t-elle, la du Barry! nous allons rire!

CHAPITRE QUINZIÈME.

L'IMPRÉVU.

A ce mot : la du Barry ! qui se répandit dans la foule en une seconde, une immense clameur retentit. Un flot se précipita, guidé par Théroigne, qui criait à ceux qui la suivaient :

— Eh ! vous autres, ne laissez pas fuir l'officier au moins !

Montsabré n'en avait pas envie. Lui aussi il avait entendu, et ce qu'il y avait en lui de courage, d'amour, de jeunesse, se révolta. Il poussa son cheval en avant par un mouvement inattendu en criant :

— Place, canaille !

Et parvenu au seuil de la boutique, il l'abandonna au hasard, sauta par terre sans que personne songeât à l'en empêcher, et tirant son épée d'une main, il arma son pistolet de l'autre. Ainsi préparé, il employa sa force herculéenne, se fit faire place et entra. On se reculait devant lui, cette foule était encore plus *hurleuse* que méchante, ou du moins que féroce. Il parvint jusqu'à Théroigne, que madame du Barry regardait d'un œil suppliant et terrifié. Debout devant la comtesse assise, cette terrible fille personnifiait la haine satisfaite. Un sourire affreux ridait ses

lèvres, son œil lançait du venin; les bras croisés, son sabre sous son bras, elle murmurait :

— Te voilà donc! Je te tiens!

Montsabré semblait le dieu des batailles : sa beauté dans tout son relief, sa taille admirable, ses mouvements pleins de puissance, le rendaient maître de ces masses qui tout à l'heure voulaient sa mort. Théroigne le devina. Chez cette femme l'instinct de la haine et de la vengeance était toujours juste. Un duel à la force, au courage, devait la perdre; elle eut recours à la ruse.

— Laissez cette dame, dit Montsabré en la repoussant, et ne me forcez pas à faire usage contre vous de mes armes ou de ma supériorité : vous êtes une femme, cela me répugne.

Théroigne le regarda d'un air narquois, et lui montrant la comtesse d'un doigt moqueur :

— Cela une dame, beau chevalier! vous usez votre courtoisie aux moineaux. Ne voyez-vous pas que je me moque de vous, et que cette brave créature n'est même pas la du Barry? Que diable voulez-vous qu'elle fasse ici à pareille heure et dans un pareil moment?

Le chevalier regarda la comtesse, véritable statue de la Terreur, et les paroles de Théroigne l'auraient fait douter de ses yeux mêmes, tant elles semblaient naturelles, s'il n'avait aperçu Rosalie à ses côtés. Le hasard ne pouvait créer deux ressemblances aussi extraordinaires. Mais que faisait là en effet madame du Barry, qu'il croyait en sûreté à Luciennes, sous

ce costume, sans défenseur? L'énigme lui parut inexplicable.

— Parlez, parlez, madame! est-ce vous? reprit-il à demi-voix. Au nom du ciel! répondez. Ne craignez point, pour arriver jusqu'à vous il faudra passer sur mon corps.

— Vraiment! dit Théroigne. Mais tranquillisez-vous encore une fois, ce n'est pas là votre belle maîtresse, c'est une de mes amies que j'ai reniée, parce qu'elle n'est pas bonne patriote, mais avec laquelle j'ai battu le ruisseau plus d'une fois.

— Misérable! s'écria Montsabré levant son épée.

— Monsieur! qu'allez-vous faire? arrêtez! vous nous perdez tous!

C'était Rosalie qui, heureusement plus de sang-froid que le chevalier, lui épargnait un danger dont il eût été la première victime.

— Il fallait donc le laisser faire, répliqua Théroigne, qui n'avait pas sourcillé, je serais morte de sa main, et *ils* m'auraient vengée.

La boutique se remplissait de plus en plus, les curieux et les gens hostiles y affluaient, et chacun racontait à sa manière ce qui s'était passé, le résultat probable de cette scène.

— Je vous dis, continua l'amazone en frappant du pied, que je connais cette fille-là, peut-être. Elle ressemble à la du Barry comme deux gouttes de vin; aussi nous l'avions surnommée la comtesse du Tonneau.

— Ah! ah! ah! la comtesse du Tonneau! le tour est bon! répéta le chœur en riant.

— Monsieur le chevalier, dit une voix à l'oreille de Montsabré, sortons d'ici; vous oubliez les ordres de M. le maréchal; si on les trouve sur vous les plans sont renversés, et les soldats du roi payeront de leur vie votre retard.

Hélas! cela était vrai. L'existence de dix mille hommes dépendait peut-être du plus ou du moins de célérité que mettrait le jeune homme à porter aux troupes les ordres du maréchal de Broglie. D'un autre côté fallait-il laisser la comtesse aux mains de son ennemie, entourée d'une populace sans frein dont elle était détestée? Il maudissait le sort qui le plaçait ainsi entre son devoir et son amour, il n'avait plus ni pensées, ni sensations, il n'avait que des sentiments. Tout à coup une idée lui vint. Jetant un coup d'œil rapide autour de lui, il vit des femmes ou des gens désarmés, inoffensifs; la bande dangereuse avait passé, appelée ailleurs par de plus grands intérêts sans doute; il n'était resté que Théroigne, retenue par sa vengeance personnelle et presque inconnue à ceux qui l'entouraient.

— Sergent, dit-il tout bas au faux domestique, un Suisse déguisé, nos chevaux sont-ils toujours là?

— Oui, mon officier. Un brave garçon, auquel j'ai donné trois livres, les défend, ma foi! très-bien.

— Apprête-toi à me suivre et à couvrir ma retraite, tu vas voir comment je me tirerai de là.

Pendant ce peu de paroles échangées, Théroigne, qui se croyait sûre de son triomphe, racontait à ceux qui l'entouraient, avec des gestes et des expressions ignobles, je ne sais quelle histoire plus ignoble encore ; la comtesse du Tonneau en était l'héroïne. Elle les faisait rire et jouissait délicieusement des angoisses de cette rivale dont le luxe et la beauté l'insultaient même dans sa pensée.

— Ah! vous la voyez cette belle, comme elle est lâche! elle me craint parce qu'elle m'a enlevé mon amant, et que je lui ai promis qu'elle me le payerait.

— Vraiment, Théroigne, tu lui as promis cela? interrompit Montsabré, son œil bleu étincelant fixé sur elle.

— Oui, je le lui ai promis, et j'ai encore promis autre chose, tu le sais bien.

— Je me charge de tes promesses, moi, et je vais les tenir toutes.

En disant ces mots, il passa un bras autour de sa taille, l'enleva comme une plume et la maintint, malgré ses efforts, de sa main puissante ; en même temps il s'élança le pistolet en avant en disant d'une voix hautaine et fière :

— Place ! place ! le premier qui m'arrête est mort ! Rosalie, à ta maîtresse !

Le Suisse le suivait aussi bien armé que lui ; la virago surprise ne cria même pas, tant elle était stupéfaite, et les curieux s'écartèrent involontairement devant cet homme, qui leur semblait un géant, un

demi-dieu, dont le bras donnait la mort. En un clin d'œil il eut franchi les trois pas qui le séparaient de la rue. Il s'élança à cheval, toujours chargé de son fardeau, serrant contre lui cette fille éperdue, craintive, heureuse, épouvantée, que les émotions étouffaient, et qui ne savait pas si on la conduisait au bonheur ou à la mort.

— Écartez-vous! continua le chevalier, écartez-vous ou je tire!

On lui obéit instinctivement; Théroigne, qu'il tenait assise, c'est-à-dire couchée devant lui, lui servait de bouclier. Tout ceci s'exécuta avec une telle hardiesse, une telle promptitude, que nul ne songea à l'empêcher, parce que nul ne pouvait deviner son dessein; il partit au galop, laissant la foule épouvantée de tant de courage, d'une résolution si téméraire. Montsabré avait jugé sûrement. Théroigne éloignée, une réaction devait s'opérer en faveur de la pauvre fille accusée par elle, et dont l'état faisait pitié. Rosalie heureusement ne perdit pas la tête, et ne sortit pas un instant de son rôle vis-à-vis de la charcutière, qui l'aidait à le soutenir vis-à-vis des autres. Madame du Barry était mourante; des commères l'entouraient et l'inondaient d'essences, d'eau fraîche et d'eau des carmes; elle n'ouvrait pas les yeux. Rosalie fondait en larmes.

— C'est ma pauvre sœur, répétait-elle, une honnête fille élevée au couvent, qui devait être religieuse, qui n'a jamais connu ces comtesses, ni leurs ton-

neaux, ni leurs barils. Voyez un peu cette vilaine créature, dans quel état elle l'a mise, elle qui s'en va courir à présent avec ce bel officier! elle y devrait regarder à deux fois avant d'insulter qui vaut mieux qu'elle.

Elle interrompait ses phrases par des sanglots, par des exclamations, par des gestes; la charcutière de son côté racontait à ses voisins l'histoire de ces deux *jeunesses* qu'elle avait recueillies, si craintives, si modestes, si désolées, qui venaient souhaiter la saint Bonaventure à leur parrain, et que ce diable femelle avait apostrophées.

— Ah! ah! dit un loustic, la bonne aventure, ô gué!

Ce mot fut accueilli par un éclat de rire général. Le danger, éloigné déjà, fut passé tout à fait. Dès lors la foule mobile ne songeait plus à tuer personne, elle échangeait des lazzi et des calembours sur les deux campagnardes, sur Théroigne et sur sa fuite avec le superbe gendarme qui l'avait enlevée.

— Il n'en a fait ni une ni deux, il l'a soulevée comme une nourrice fait de son poupon. Quel gaillard! elle nous en dira des nouvelles, Théroigne; il eût été dommage de l'envoyer si tôt en enfer.

— Emmenez ma sœur dans votre chambre, disait Rosalie à la bonne marchande; elle ne reviendra jamais à elle au milieu de tant de monde.

La suivante craignait avec raison les premiers mots de madame du Barry; elle pouvait tout com-

promettre. Quelques âmes charitables appuyèrent sa proposition; la malade fut emportée à bras, déposée sur le lit de la maîtresse du logis, et *sa sœur* supplia qu'on les laissât seules.

— Si l'envie les prend de la délacer, nous ne sortirons pas d'ici vivantes, la chemise de batiste révélera tout.

Les femmes du peuple, prises isolément ou lorsque rien ne les excite, ne sont généralement pas méchantes, surtout envers une femme de leur rang, si elle est jeune, si elle souffre et si elles la supposent honnête; elles se laissèrent attendrir par les larmes de Rosalie, et passèrent dans la pièce voisine en tenant la porte ouverte toutefois.

— Elle a raison *c'te jeunesse,* disaient-elles, sa sœur ne saurait point si je ne sommes pas des ennemies comme l'autre, et elle ne pourrait jamais reprendre son bon sens. Il y a de quoi la rendre folle.

Après plus d'une demi-heure de spasmes et d'évanouissements, la comtesse ouvrit les yeux; elle les referma sur-le-champ en se voyant dans une chambre pauvre, sur un lit misérable; elle s'imagina être en prison, la présence de Rosalie ne la rassurait même pas, elle pouvait y être enfermée avec elle. Cependant la bonne fille lui répéta tant qu'elle n'avait plus rien à craindre, qu'elle était libre, que Montsabré l'avait sauvée, qu'elle finit par reprendre un peu d'assurance.

— Ah! Rosalie, j'ai cru mourir! L'horrible femme!

Madame du Barry entendit alors le récit de ce qui

s'était passé. La femme de chambre exalta jusqu'à l'admiration, la gloire, le courage, la beauté de Montsabré.

— C'est plus qu'un homme, madame. Je croyais voir le saint Michel de l'église à Luciennes, lorsqu'il fait flamboyer son épée d'or au-dessus de la tête du diable. Il a donc enlevé cette scélérate comme une mouche, et certainement il l'aura jetée en passant dans la rivière. Dieu ait son âme! ce ne sera pas une grande perte. Maintenant tâchez de reprendre des forces, et si vous m'en croyez retournons comme nous sommes venues. La bonne marchande de porcs m'a déjà offert son garçon pour nous remettre dans notre route, car nous avons fait tant de tours et de détours en évitant les groupes de ces scélérats, que je ne sais en vérité où nous allons.

— Ah! oui, oui, revenons à Luciennes, et par le chemin le plus court. Je mourrais si je restais ici. Ma bonne Rosalie, emmène-moi : je jure qu'on ne m'y reprendra plus.

— Eh bien, madame, reposez-vous quelques instants encore; prenez un peu de courage, nous remercierons notre hôtesse et nous tournerons le dos à son logis.

— Vide ma bourse dans sa poche, Rosalie; elle le mérite, la brave femme!

— Pour nous faire reconnaître et écharper. Non, non, madame, laissez-moi faire et pardonnez-moi si

je vous appelle Jeanne et si je vous tutoie, c'est pour mieux vous déguiser.

Les femmes les entendant parler entrèrent; la comtesse dut subir leurs questions, auxquelles Rosalie répondit pour elle sous prétexte de sa faiblesse. Le rassemblement s'était à peu près dissipé, ou du moins la boutique était libre. C'était le moment d'en profiter.

— Adieu donc, ma bonne dame! adieu toutes! dit Rosalie, nous rentrons chez nous, et notre parrain se passera de bouquet. Puisque le garçon veut bien nous conduire à la barrière, nous acceptons; une fois-là, nous rencontrerons le messager, c'est son heure, il nous prendra dans sa carriole, et en route!

— Ira-t-elle bien jusque-là, c'te mignonne, avec ses petits pieds? Mon Dieu! qu'elle est mièvre! disaient les voisines. Pas moyen d'avoir un fiacre; ils ne les laissent plus passer, ils dépavent les rues, ils font le diable partout. C'est vrai que ça n'allait guère bien pour le pauvre monde; mais ça va-t-il mieux à c'te heure?

La comtesse, soutenue d'un côté par Rosalie, de l'autre par Jean-Pierre, fut effrayée de se retrouver dans la rue. Elle tremblait de rencontrer Théroigne, elle tremblait d'être reconnue par d'autres : elle eût donné Luciennes pour être en sûreté! La présence du jeune commis la forçait à se taire. Son voyage jusqu'à la barrière fut un supplice. A chaque coin de

rue ses terreurs se renouvelaient; ils rencontraient sans cesse des gardes bourgeoises ou des patrouilles militaires se poursuivant et se menaçant, se chargeant quelquefois; tous leur faisaient subir un interrogatoire, ou témoignaient leur étonnement de voir de jolies filles courir ainsi les rues en un pareil moment. Madame du Barry était si jeune, d'un extérieur si coquet, que nul n'aurait pu croire à son âge; ces gens simples s'y trompèrent. Lorsqu'elle fut remise de ses frayeurs, ce ne fut pas un petit triomphe pour son amour-propre que de raconter ce fait.

Le carrosse attendait assez loin de la grande route; on l'avait caché dans un cabaret obscur. Parvenues, non sans risques, à la barrière, leur guide leur dit adieu. Il offrit de les accompagner plus loin; elles refusèrent, promirent de revenir dans un temps plus heureux, et prirent seules le chemin qu'elles devaient suivre. La comtesse ne se soutenait plus. Au moment où elles entraient dans le sentier conduisant à l'auberge, elles se rencontrèrent face à face avec un homme mal vêtu, qui les regarda beaucoup, et qui se dérangea pour les laisser passer. Dès qu'elles eurent fait quatre pas, il marcha derrière elles, les dépassa et les attendant de nouveau :

— La charité, madame la comtesse? dit-il.

Madame du Barry resta clouée à sa place; elle vit poindre un autre danger. Rosalie, comme toujours, plus hardie et surtout plus maîtresse d'elle-même, tira un sou de sa poche et le donna au mendiant.

— Mon ami, je ne suis point comtesse et je n'ai nulle envie de l'être en ce moment. Je vous donne suivant ma fortune et ma condition, n'en demandez pas davantage.

L'homme prit le sou et le mit dans son gousset.

— C'est pour vous, mam'selle, mais madame la comtesse me donnera bien quelque chose aussi? reprit-il.

— Vous vous trompez, mon cher, laissez-moi passer; nous sommes attendues.

Il n'insista pas, mais il les suivit des yeux; il les vit monter en voiture et partir au galop.

— C'est bien, pensa-t-il, j'en sais assez.

CHAPITRE SEIZIÈME.

ON RESPIRE UN MOMENT.

Cerise et le comte Jean passèrent la journée dans une inquiétude indicible. La jeune fille ne pouvait demeurer en place, elle tremblait à la fois pour tout ce qu'elle aimait. Les nouvelles contradictoires leur arrivaient, mais rien ne saurait donner l'idée de ce qu'elle éprouva, lorsque, vers les six heures, le valet de chambre de Montsabré arriva en courrier, de la part de son maître, pour savoir des nouvelles de la comtesse et s'informer si elle était revenue. Il raconta en même temps ce qu'il savait de son aventure, de ses dangers, et des craintes horribles dont M. le chevalier était saisi.

— Il a tout quitté pour venir me chercher et m'envoyer ici, ajouta ce garçon; il m'a bien recommandé de lui faire dire sur-le-champ ce que j'apprendrais par le premier exprès venu, et d'attendre ici le retour de madame la comtesse. Elle a quitté, j'en suis sûr, son asile chez la charcutière, j'y ai été d'abord. La brave femme ne se doute guère à qui elle a donné l'hospitalité, et ce n'est pas moi qui le lui apprendrai, je vous en réponds.

Cerise devint comme une folle. Elle voulut faire

partir le comte Jean pour chercher sa marraine, celui-ci refusa obstinément de se déranger.

— Pas si bête! autant trouver une aiguille dans du foin. Il me semble d'ailleurs que j'entends le canon de Vincennes, et Paris n'est pas un lieu sûr pour le comte Jean du Barry en ce moment.

— J'irai donc alors!

— Vous n'irez pas. Je ne vous laisserai pas sortir, il n'y a qu'à attendre. Si ce soir elle n'est pas revenue, j'écrirai au duc de Brissac, il la fera chercher, lui! Voilà le seul parti à prendre.

— Oh! ma marraine, ma pauvre marraine!

— Si elle n'avait pas été si folle, ta marraine, elle serait là tranquille maintenant. J'espère que cela lui servira de leçon et qu'elle consentira à me suivre en Angleterre. Je la reconnais bien là! De loin tout est superbe et de près tout l'effraye. Tête sans cervelle!

A huit heures enfin on entendit le bruit du carrosse, au moment où Cerise, perdant patience, se décidait à partir malgré la défense du comte Jean, avec le valet de chambre de Montsabré. Quant à Zamore, depuis le matin, il errait comme une ombre, demandant sa maîtresse à tous les échos du parc, et se désespérant de ne pas l'avoir suivie.

— Il aime donc ma marraine, ce méchant singe? se disait Cerise, à l'aspect de son désespoir qui n'était pas joué, je ne l'aurais pas cru.

Ce bruit des roues sur les cailloux de l'avenue porta la joie dans les cœurs; la jeune fille s'élança

comme une folle et se serait fait écraser, si on ne l'eût pas retenue.

— Ma marraine! chère marraine! est-ce vous? répétait-elle.

Le visage pâle et défait de madame du Barry apparut à la portière et lui sourit faiblement.

— Ah! mon Dieu! elle vit, je vous remercie!

Elle reçut dans ses bras la comtesse presque inanimée; ce fut elle qui la conduisit, qui la porta presque à sa chambre, en baisant ses cheveux, ses mains, ses épaules.

— Ne parlez pas, ne dites rien, nous savons, nous devinons, ne vous occupez que de vous seule, laissez-moi vous déshabiller, vous mettre au lit; demain, un autre jour, quand vous serez rétablie, nous apprendrons le reste.

Madame du Barry, couchée dans sa bergère, voyant Cerise agenouillée devant elle et se disposant à la déchausser, prit la tête de la jeune fille entre ses mains, la couvrit de baisers, la serra sur son cœur et fondit en larmes. Cette crise la sauva; elle fut suivie d'un spasme et d'une attaque de nerfs violente; tous les domestiques furent dépêchés pour chercher un médecin; le valet de chambre de Montsabré était remonté à cheval après avoir vu la voyageuse rentrer saine et sauve.

— Ah! Cerise! ah! ma chère Cerise! répétait sans relâche la comtesse, je ne te quitterai plus, je te le promets. La terrible scène! Théroigne, mon Dieu!

Théroigne, qu'elle n'entre pas ici, j'en mourrais.

Cerise était maintenant saisie d'une autre inquiétude : Montsabré ! La bataille continuait, elle devenait plus furieuse, toute la nuit on entendit le bruit de la mousqueterie, et la journée du lendemain s'annonçait terrible. Cerise, agenouillée près de sa marraine, ne ferma pas les yeux. Chaque coup, dont l'écho arrivait jusqu'à elle, retentissait dans son cœur.

— Peut-être est-il frappé, pensait-elle.

C'est un supplice malheureusement trop connu des femmes aujourd'hui, pour qu'il soit besoin de le décrire. Nos discordes civiles nous ont aguerries sur ces matières. Nos mères, à notre naissance, ont rendu grâces à Dieu de ce que nous ne verrions pas ce qu'elles avaient vu, nous n'avons pas été mieux partagées. Fasse le ciel que nos enfants le soient autrement que nous !

Le lendemain était le 14 juillet ! ce jour où des vandales crurent reconquérir la liberté en s'en prenant aux pierres et en détruisant un des plus beaux et des plus curieux monuments de notre histoire. Plusieurs des amis de la comtesse vinrent se réfugier chez elle. Sa nièce, son neveu, qui la soignaient, par intérêt sans doute, mais aussi par affection, crurent devoir s'établir à Luciennes pour la rassurer et l'entourer, en cas de malheur. Le duc de Brissac et le chevalier envoyèrent plusieurs courriers afin de prendre et de donner des nouvelles; l'escapade de la comtesse fut bientôt connue de tous. On la louait et

on la blâmait. André de Chénier dit à ce sujet un mot qui la peignait au naturel.

— La chère comtesse a les réflexions d'une grande dame, mais elle a la nature de son premier état.

Madame du Barry en apprenant ce jugement, qui lui fut répété, comme toute chose qui peut nuire, ne s'en fâcha nullement; elle se contenta de répondre :

— Il a, ma foi! raison.

La victoire demeura à la Révolution; à dater de ce moment les partis se tranchèrent de telle sorte qu'il devint difficile de se rencontrer, même sur un terrain neutre. Madame du Barry s'ingénia pour ne perdre aucun de ses amis; elle les divisa en deux bandes, auxquelles elle donna chacune leur jour, excepté les gens inoffensifs, qui gardèrent les grandes entrées.

— Luciennes continue, malgré les orages politiques, à être l'abbaye de Thélème, messieurs, disait-elle; on n'y dira pas un mot de plus sur la chose publique qu'autrefois, mais les hommes qui se sont battus la veille ou injuriés le matin ne peuvent pas se rencontrer le soir à la même table sans que leur amour-propre en souffre de quelque manière. Il en arriverait des conflits, des discussions inévitables; je ne veux point de cela. Dieu sait même où les querelles s'arrêteraient. Je demande une preuve d'amitié,

de déférence à tous. M. le duc de Brissac est ici chez lui, je ne puis l'en bannir à ses heures sans manquer à une affection de vingt ans, sans outrager mes souvenirs; que chacun les respecte, quoi qu'il arrive. Il se tient en dehors des personnalités; il défend le roi et la France sans haine pour ses adversaires; sa parfaite courtoisie vous répond que pas un mot blessant, ou même hasardé, ne sortira de ses lèvres : qu'il en soit de même de vous.

On le lui promit, mais ces promesses furent inutiles, M. de Brissac ne fit à Luciennes que de courtes apparitions, son devoir le retenait à Versailles et à Paris. Partout où le danger devenait imminent, on le trouvait prêt à combattre. Le surlendemain de la prise de la Bastille l'émigration commença, et les princes en donnèrent le funeste exemple; ils crurent bien agir, ils ne connaissaient pas ce peuple-ci. La grande faute de la maison de Bourbon fut toujours d'abandonner la partie. En apprenant ces départs le comte Jean dit :

— Vous voyez que j'avais raison, et je m'en vais.

— Attendez donc, mon frère, on assure que tout ira bien.

— Quant à moi, reprit M. de Montsabré, je ne quitterai pas mon poste : la place d'un bon gentilhomme est auprès du roi. Si nous l'abandonnons, qui le défendra? La noblesse doit mourir au pied du trône, le jour du danger. En laissant notre maître en butte à la fureur populaire, sans qu'il trouve une

épée prête à son service, nous manquons au serment fait par nos pères aux siens, lorsqu'ils en ont reçu l'ordre de chevalerie ! C'est un cas de félonie, messieurs ! c'est une dégradation ! nos armes pourraient être brisées en place publique par la main du bourreau ! Tel est l'avis de M. le duc de Brissac.

— Mais, disait la comtesse, ils vous tueront, monsieur.

— Ma mère en mourra peut-être de chagrin, madame ; si je suis aimé comme je désire l'être, ma maîtresse portera un deuil éternel ; ce seront deux cœurs de femmes brisés, ce sera un être infime de moins en ce monde, mais ce sera l'honneur d'une famille sauf, ce sera un devoir accompli.

La comtesse secouait la tête, la boue de l'ancien métier remontait à la surface. Les yeux de Cerise se remplirent de larmes au contraire ; elle les leva vers le ciel comme pour le prendre à témoin qu'elle accepterait cette mission, puis elle tendit la main au chevalier en lui disant :

— Vous avez raison, monsieur.

Pour la première fois M. de Montsabré lut sans mystère dans cette âme et dans celle de la comtesse ; pour la première fois il les compara, et le fruit de cette comparaison fut un long soupir, qui suivit Cerise lorsqu'elle se leva. André de Chénier, témoin ému de cette scène, se leva aussi, et s'approchant de Montsabré, il lui dit :

— Vous êtes un noble cœur, monsieur ! vous

pensez et vous parlez en gentilhomme ; vous méritez l'amour d'une femme et vous méritez aussi l'amitié d'un homme; voulez-vous la mienne?

Un regard et un serrement de main furent la seule réponse du chevalier; dans ce regard brillait une larme qui ne tomba point, dans cette étreinte il mit toute sa tendresse.

— Nous vivrons et nous mourrons ensemble pour le roi et pour la France, ajouta le poëte, c'est une fraternité qui nous liera davantage encore : unis ici, unis là-haut!

Jamais Montsabré, malgré les questions réitérées de la comtesse, n'avait voulu dire ce qui s'était passé entre lui et Théroigne après qu'il l'eut enlevée.

— Je ne lui ai fait aucun mal, soyez-en sûre, répondait-il seulement.

— C'est ce dont je me plains; vous l'auriez jetée dans la rivière que cela n'eût pas été maladroit, mais comme on ne la voit plus depuis ce temps-là, assure-t-on, je crains plutôt que vous ne l'ayez établie dans quelque asile secret, où vos visites la consolent de sa retraite.

— Pour qui me prenez-vous, madame?

— Pour un joli garçon et Théroigne pour une jolie fille, malgré sa furie : je sais ce que c'est.

— Ah! vous ne me connaissez pas, madame.

Et cette idée d'être pour sa maîtresse un livre fermé lui faisait mal. Le regard intelligent de Cerise, qu'il rencontra fixé sur le sien, lui prouva que de ce

côté il était compris. M. de Chénier se recula avec un geste de pitié.

— Ces enfants finiront par s'entendre, se disait-il, et Dieu sait ce qui en résultera. Au lieu d'un malheureux il y en aura deux, et voilà tout !

Le poëte flairait la poésie comme le limier sent la trace du cerf.

Or, voici ce qui était arrivé entre Montsabré et Théroigne ; nous ne sommes pas si discrets que le chevalier, et nous sommes plus curieux encore que la comtesse. Lorsque la belle fille se sentit ainsi appuyée sur le sein du jeune homme, son premier sentiment fut une joie immense. Elle l'avait trop bien jugé pour concevoir la moindre crainte ; mais elle ferma les yeux et voulut se figurer qu'il l'emportait ainsi pour l'avoir à lui seul, pour la posséder loin du monde, pour l'ensevelir comme un avare son trésor. Elle suivait onduleusement les mouvements du cheval, se laissant bercer en silence et dévorant un monde de pensées, de désirs, de joies. Ils traversèrent une partie de la ville ; ce galop furieux ne fut point arrêté : le jeune homme choisit judicieusement les rues écartées, les quartiers où l'émeute dormait encore ; ils passèrent comme une vision fantastique.

Parvenus à la rivière, les groupes se formaient de nouveau ; il fallut marcher plus doucement, ils étaient déjà loin de l'endroit dangereux. M. de Montsabré releva doucement la tête de Théroigne qui pendait sur son bras, et lui dit en arrêtant sa monture :

— Descendez maintenant, il n'y a plus rien à craindre.

— Ce n'est pas pour moi; est-ce que je crains quelque chose?

— Descendez, Théroigne, je vous en prie; je suis pressé, il faut que j'arrive.

— Pourquoi donc m'avez-vous enlevée? demanda-t-elle en se réveillant de son rêve.

Il fit un léger mouvement d'épaule, et la prenant par la taille il la posa à terre à côté de lui.

— Adieu, Théroigne; je vous pardonne, mais ne recommencez pas, ajouta-t-il.

Il se disposait à regagner de son mieux le temps perdu, lorsqu'il sentit son cheval arrêté par la bride, et qu'il entendit l'amazone crier :

— Oh! hé! vous autres, à moi! un officier de Bezenval, venez m'aider à l'abattre!

Surpris, mais non effrayé, le chevalier donna un coup d'éperon à sa monture, il la fit cabrer et la poussa en avant, mais la voix de Théroigne avait déjà réuni assez de gens pour l'en empêcher. Il se vit dans un danger imminent, sa vie menacée, et, ce qui était plus important pour lui, sa mission compromise.

— Laissez-moi passer, dit-il d'un ton de commandement; vous ne savez pas quels malheurs peut amener mon retard.

On lui répondit par des huées; il arma son pistolet, trois hommes se jetèrent sur lui, afin de le désarmer; ils ignoraient la force et l'adresse de ce jeune

hercule : bien que gêné dans ses mouvements, il vint à bout de se débarrasser d'eux en les menaçant de son arme; il se garda de tirer, elle devenait alors inutile. Théroigne était toujours à la même place, se pendant à la bride et aux crins du cheval; elle écumait de rage et de jalousie.

— Abattez-le! abattez-le donc! criait-elle; ah! si j'étais assez forte!

Le chevalier, écuyer consommé, élève de M. d'Abezac, manœuvrait admirablement sa bête; tout en se défendant, il la tracassait des éperons, de manière à l'ennuyer, à la rendre ombrageuse et à provoquer une ruade, exercice auquel elle s'abandonnait volontiers, et qui pouvait le débarrasser d'une partie de ses ennemis. Mais le maudit animal, effrayé sans doute, ne faisait que tourner en demi-cercle. Montsabré sentait sa résistance mollir, les attaques au contraire s'aguerrissaient; on pourrait sauter en croupe et lui arracher son pistolet; déjà il délibérait s'il ne casserait pas avant la tête à Théroigne, lorsque le bruit d'une troupe chargeant au grand trot et arrivant par la place fit fuir ses adversaires comme une volée de pigeons. L'attaque, la défense, la retraite, tout cela se passa en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire. En un clin d'œil il se trouva seul avec Théroigne, qui ne s'enfuit pas, elle!

— Vous me méprisez donc bien! lui dit-elle d'un ton pénétré.

La colère était devenue de la tristesse, une douleur profonde; ce fut tout ce qu'elle eut le temps de lui dire, la troupe arrivait. Celui qui la commandait reçut les remercîments du chevalier en regardant la belle fille.

— Qu'on arrête cette mégère! cria-t-il d'une voix tonnante; je la reconnais, c'est elle qui a fait massacrer M. de Caylus.

Tous se jetèrent sur elle, et l'on en eût fait justice sur-le-champ si Montsabré ne se fût précipité pour la défendre.

— N'assassinez pas une femme, c'est lâche! dit-il aux soldats.

Elle fut garrottée et conduite à la prison militaire.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

DE GRANDES FAUTES.

La Révolution était pour ainsi dire consacrée; le roi à l'hôtel de ville, où il s'était rendu le surlendemain de la révolte, avait accepté la cocarde parisienne, à laquelle, par une politesse ironique, on voulut bien joindre la couleur blanche, qui était la sienne. De là la cocarde tricolore, qui, par une bizarrerie singulière, réunissait les nuances de la livrée d'Orléans. Les royalistes furent singulièrement blessés et désolés de cette concession. Le 4 août suivant, dans une mémorable séance de l'Assemblée, quelques gentilshommes, et des plus grands noms de la cour, firent l'abandon de leurs droits, de leurs priviléges, presque de leur rang. Ainsi tout abdiquait, royauté et noblesse, non pas devant le raisonnement, hélas! mais devant l'émeute sanglante et furieuse. Le parti de la monarchie, le monarque lui-même, furent frappés d'aveuglement : au lieu de dominer le mouvement, ils s'y soumirent; au lieu de faire la part au feu en abandonnant les abus, ils laissèrent l'incendie dévorer l'édifice. Mais il fallait que ce fût ainsi, Dieu le voulait, Dieu avait ses desseins, et il avait marqué

d'avance le terme de cette anarchie dans laquelle il jetait la France pour la punir !

On vivait tranquille à Luciennes. Madame du Barry s'était remise peu à peu de sa frayeur ; il lui en resta un refroidissement très-positif pour celui qui en avait été la cause. Elle se laissait adorer, négligemment étendue sur sa duchesse, jurant que pour sauver la vie à quelqu'un elle ne la quitterait plus.

— Je vous aime beaucoup, chevalier, pourtant ne m'attendez plus les jours de bataille ; je sais ce que c'est maintenant, et l'on ne m'y rattrapera pas.

Parmi les nouveaux commensaux du logis, plusieurs venaient attirés par le plaisir ou la curiosité. Le duc de Lauzun lui amena un de ses parents, joli jeune homme, mince et coquet comme une femme, arrivé à Paris pour s'amuser, et qui tout d'abord au lieu de cela s'était jeté à corps perdu dans la révolution et dans le parti orléaniste, disait-il. C'était un étranger, un quasi-Hollandais, le baron de Hanest ; ses propriétés magnifiques, situées dans le duché de Luxembourg et aux environs de Liége, lui rapportaient plus de deux cent mille livres de rente. Il voyageait depuis quelques années ; il avait visité successivement les contrées de l'Europe en finissant par la France, où il comptait rester longtemps. Le duc de Lauzun le présenta au Palais-Royal : la réception du prince lui tourna la tête ; il se mit de ses orgies sous prétexte de plaisir, et entra dans son parti sous raison de politique. La curiosité le conduisit chez Mirabeau ;

il l'adopta aussi comme un bon compagnon dans les immenses débauches auxquelles il se livrait, et que le petit seigneur soutenait mieux que personne, avec son apparence frêle et maladive.

Malgré cela il s'enthousiasma de la comtesse. Ce qu'il y avait en elle de la courtisane ranima le palais blasé de cet homme, pour qui la volupté n'était plus qu'un souvenir. Il la trouva divine et le lui prouva à sa manière, c'est-à-dire en semant sur la route de Luciennes à Paris tout l'argent qu'elle put contenir. Sa spécialité (je me sers d'une expression moderne) près des femmes qu'il ne pouvait attendrir à la première visite, était la magnificence. Il combla donc madame du Barry de ces mille riens que l'on offre et que l'on reçoit sans conséquence, mais il les donna si magnifiques que la magnificence même de Luciennes en fut étonnée.

La mauvaise partie de nous-même est toujours flattée de cette supériorité : on sait gré à son amant de chercher à vous entourer de ce que les autres envient. Madame du Barry, qui possédait une toilette en or massif, n'était cependant pas blasée sur les jouissances du luxe ; elle en était idolâtre. Aussi lorsque le baron lui apporta, sur un mot jeté en l'air quelques jours auparavant, un portrait de Louis XV, monté dans une bague, avec un diamant coupé pour glace et une montre par-dessous, elle le reçut de telle façon, elle fut si joyeuse, si naïvement reconnaissante et enchantée, que Montsabré sortit le cœur gros et se

retira dans la grotte ; elle ne s'en aperçut même pas. Ses coquetteries, ses bonnes grâces, furent pour le magicien qui, par un coup de baguette, réalisait un de ses plus grands désirs. Ce bijou existait, elle le savait ; il était unique, elle le savait encore, c'était un présent du roi à madame de Vintimille, légué par elle à son fils le comte du Luc, appelé à la cour *le demi-Louis*, par sa ressemblance avec son auguste père. Jamais celui-ci n'avait consenti à s'en dessaisir, malgré les instances vives de Louis XV, à qui madame du Barry demandait souvent ce joyau. Comment le baron se l'était-il procuré? par quels moyens occultes? quelle somme fabuleuse avait-il dépensée peut-être? Il ne le dit point, mais la comtesse n'oublia jamais cette preuve *irrécusable* de sa tendresse.

En sa qualité d'étranger, il frayait avec les différents partis ; son fanatisme révolutionnaire ne le rendait pas insensible aux charmes d'une conversation ravissante. Il voyait donc à Luciennes à peu près tout ce qu'il était venu chercher en France ; il en résulta qu'il y vint souvent et que peu à peu il s'y établit tout à fait, faveur que le chevalier n'avait jamais obtenue. Lui seul put persuader au comte Jean de suspendre ses projets de voyage, et d'attendre pour les exécuter que le danger eût reparu.

— Il n'y a rien à craindre, mon cher comte, et tout à gagner au contraire. Si la cour l'emporte, on ne vous tourmentera pas plus que par le passé ; si la Révolution triomphe, M. le duc d'Orléans en sera le

chef; vous avez vos amis autour de lui, on vous exaltera au contraire; enfin, si c'est M. de Mirabeau...

— Mais si c'est la canaille?

— Eh bien, M. de Mirabeau n'est-il pas le roi de cette gueuserie? n'est-il pas l'ami de la comtesse? le vôtre? Restez, restez!

Il resta, malheureusement pour la comtesse, à laquelle il faisait sans cesse de nouvelles demandes et qu'il dépouillait. Elle en riait quelquefois; elle s'en impatientait souvent. Les soupers n'en étaient pas moins gais, spirituels et charmants; on y riait comme à Choisy ou à Trianon du temps du bien-aimé. Cerise seule était triste, seule avec Montsabré, plus triste qu'elle, car il n'avait pas cette magnifique chimère du dévouement pour appui. Chénier et lui se promenaient de longues heures sous les grands arbres du parc, laissant parler leurs âmes. Le chevalier avait encore les illusions de vingt ans et d'une vie toute neuve; il tenait à la main sa coupe remplie, dont quelques gouttes à peine étaient épuisées. Le poëte, lui, ne vivait sur cette terre que par force; ses pensées planaient au-dessus. Ils discouraient ainsi à l'infini, et lorsqu'ils se séparaient, André, plus âgé, qui avait vécu, qui avait vu tomber une à une les fleurs de sa couronne, et qui ne se soutenait au ciel que sur les ailes d'or de la poésie, regardait son ami, et s'en allait pensif et le front bas.

— Ah! quel dommage! se disait-il, quand il n'aura

plus vingt ans et qu'ils l'auront désabusé à force de souffrance, il deviendra comme les autres.

Il était alors jaloux jusqu'à la rage du baron de Hanest. Son orgueil pourtant lui fermait la bouche; même à André il ne montrait pas sa plaie. Une seule main douce et amie la pansait à son insu, y répandait le baume parfumé de ses larmes et de sa sympathie. Cerise, la pauvre Cerise, devinait et sentait ses douleurs; ne les avait-elle pas éprouvées? Son rôle d'ange gardien commençait; elle ne cherchait point de confidence, elle ne demandait rien, elle savait tout; elle trouvait le mot qu'il fallait dire, pour le moment précis où il était utile; elle détournait sa pensée ou la ramenait dans sa voie, selon que Montsabré se voyait bien ou mal reçu de son idole. Chénier seul s'apercevait de ce jeu sublime du cœur; il n'en parla ni à son ami, ni à la comtesse, ni même à Cerise, et pourtant celle-ci se sentait devinée.

Deux mois se passèrent pendant lesquels les agitations politiques vinrent mourir au seuil de cette vallée heureuse. Madame du Barry, légère et folle, partageait l'optimisme de ceux qui ne voyaient là qu'un mal temporaire.

— Cependant je n'irai plus à Paris; il n'est pas besoin de me le défendre, répétait-elle au duc de Brissac, qui, plus éclairé, plus à même de juger les choses et les gens, tremblait des suites probables de tout ceci et commençait à y voir la chute de la monarchie.

Elle attirait toujours à elle les artistes, elle continuait ses concerts, elle parlait même de jouer la comédie. Mirabeau ne paraissait presque plus. Officiellement reconnu pour le guide des nouvelles doctrines, on ne le laissait pas libre ; lui qui prêchait la liberté aux autres, à peine avait-il le temps de dormir et de se reposer. Le hasard lui apprit l'emprisonnement de Théroigne, trop fière pour implorer le secours de personne, et il demandait ou plutôt il imposait sa grâce, quand on lui dit que M. de Brissac l'avait obtenue. Il devina l'intervention de Montsabré, et n'en douta plus lorsque quelques jours après il vit entrer l'amazone chez lui, triste, maigre, l'oreille basse, si changée qu'à peine il put la reconnaître.

— Eh bien, lui dit-il, pourquoi ne pas m'avoir écrit ?

— Je n'avais pas besoin de vous, répondit-elle, je savais bien qu'il ne me laisserait pas mourir là.

— C'est donc lui qui t'en a retirée ?

— Oui.

— Tu l'aimes toujours ?

— Je l'aimerai tant que je n'aurai pas broyé mon cœur, comme je voudrais broyer le sien qui me résiste, qui me méprise !

— Pauvre fille ! Que diable as-tu besoin de penser à lui ?

— Quel besoin avons-nous de nous torturer, de nous rendre les plus malheureux des êtres, lorsque nous pourrions vivre sans chagrin ?

— J'espère que la leçon est bonne, et que tu ne te mêleras plus des affaires du peuple?

— Moi? Ah! que tu ne me connais guère, Mirabeau! que tu sais peu quelle est mon âme! Je reviens plus ivre de vengeance, plus avide de colère, plus résolue à me plonger dans le sang de ces monstres que je hais de tout mon amour pour Montsabré! Tu me trouveras partout; je serai derrière toi pour exécuter ce que dicte ta grande voix; tu n'as qu'à désigner le but, voici le bras et le poignard! Je l'ai vu, je l'ai senti : à présent le sang est la seule liqueur qui m'enivre! qui me fasse oublier que mon cœur se brise! il sèche toutes ces larmes que je ne répands pas et qui m'étouffent! Je suis la Némésis de la Révolution, si tu en es le génie. Nous marcherons de concert, et si la gloire t'attend peut-être, moi, je ne sais ce que je dois attendre, lorsque j'aurai comblé ce vide que je ne puis remplir, assoupi ce feu que je ne puis éteindre!

Théroigne brillait de son étrange beauté en donnant ainsi carrière à sa rage; en l'admirant comme un homme à qui les beautés du corps étaient aussi précieuses que celles de l'âme, Mirabeau ne put s'empêcher de répéter :

— Pauvre fille!

— Oui, pauvre fille! te voilà comme lui, tu me plains. Je ne veux pas qu'on me plaigne, mais qu'on me craigne! Oh! cette femme! cette femme! elle ne m'échappera plus!

Le lendemain Mirabeau courut à Luciennes, où il soupa. Dans la conversation il trouva moyen de dire à la comtesse, sans avoir l'air d'y attacher d'importance :

— Théroigne est sortie de prison ; elle est bien changée, la malheureuse, mais elle a toujours les mêmes idées.

— Me me parlez pas de cette créature, je voudrais l'oublier.

— Elle ne vous oublie point, elle, ma chère comtesse, et, je vous en préviens, c'est une ennemie dangereuse.

— Théroigne, reprit le baron de Hanest, qu'est-ce que cela?

— Une furie, une énergumène, une égorgeuse, répliqua la comtesse.

— Théroigne ou Laurentine de Méricourt, une belle fille, monsieur le baron.

— Laurentine de Méricourt, dites-vous? Ah! ah! ah! la rencontre est plaisante en vérité.

— Vous la connaissez?

— Si je la connais! elle est de mon pays, et, ma foi! je l'ai vue plus jeune, plus jolie et plus innocente que vous.

— Comment, vous seriez le séducteur?

— Justement. Ah! je l'ai diablement aimée pendant trois semaines, mais elle a pris la chose trop à cœur, trop sérieusement; je l'ai priée de me laisser voyager.

— Elle vous hait terriblement.

— Ah çà! c'est donc une abomination universelle. Moi, je le comprends à la rigueur, mais madame la comtesse, que lui a-t-elle fait?

— Théroigne n'a pas aimé que vous, monsieur le baron; malgré vos perfections, elle a eu le malheur de vous oublier.

— Ah! je comprends... elle a trouvé aux pieds de madame un des nombreux descendants qu'elle a donnés à nos amours. Alors, madame la comtesse, vous êtes prédestinée à sa haine.

Le 4 octobre, Montsabré, qui devait venir souper, écrivit au nom du duc et au sien qu'ils étaient forcés de rester à Paris. Le baron depuis quinze jours ne quittait plus Luciennes; il avait fort abandonné la politique pour l'amour. Il se récria sur les gens qui ne pouvaient mener de front le plaisir et les affaires. Parfaitement heureux près de madame du Barry, il la forçait d'oublier la passion si belle autrefois ses délices.

— Je ne sais comment cela se fait, disait-elle au comte Jean, duquel elle ne se cachait guère, mais je suis très-sûre de ne pas aimer cet homme; je suis très-sûre de ne pas m'aveugler sur lui, de le voir tel qu'il est et de juger le peu qu'il vaut, pourtant je ne sais pas lui résister : il m'enivre, il m'entraîne; je ne le regrette point quand il s'en va, mais quand il est ici je suis charmée, je ne supporte pas qu'il me quitte, et tout le monde, surtout Mont-

sabré, que j'aime, m'est insupportable. Expliquez cela, mon frère.

— Explique-t-on les caprices? A propos de caprices, ma sœur, il y a dans la basse-cour un homme qui en a un fort singulier : il prétend rester à Luciennes et entrer à votre service. On a beau lui dire que votre maison est complète, il assure qu'il s'y trouve encore une place pour lui, et que s'il arrivait jusqu'à vous il vous en donnerait la preuve.

— Je ne sais ce que veut dire cet homme, qu'on le chasse !

— Il a tant insisté près de Rosalie, qu'il connaît à ce qu'il assure, qu'elle a promis de vous faire parvenir ce mot auquel je ne comprends rien; c'est son talisman, lisez.

La comtesse prit négligemment ce papier fort sale, sur lequel en effet un seul mot était écrit. Avant de le lire, elle fit un geste de dégoût et le jeta par terre.

— Oh ! comte Jean, pouvez-vous m'apporter de pareilles horreurs !

— Lisez donc.

— Lisez vous-même, c'est tout ce qu'il faut.

— Eh bien, il ne se trouve sur ce sublime chiffon que quelques lettres à peine formées; en les assemblant on arrive au mot Gaston, puis il y a ensuite un D. et un L.

— Quoi ! qu'y a-t-il? demanda la comtesse en devenant blanche comme son linge.

Le comte Jean répéta :

— C'est de l'hébreu pour moi; mais il a raison, car vous voilà bien pâle.

— Faites-le venir sur-le-champ, il faut que je le voie.

— Il est donc sorcier! Quand je voudrai obtenir quelque chose de vous je vous répéterai : Gaston D. L.

— Taisez-vous! taisez-vous! et envoyez-moi cet homme à l'instant!

On le fit appeler; c'était le même qu'elle avait rencontré à la barrière le jour de l'émeute. Elle ne le reconnut pas; ce jour-là elle ne voyait rien Elle ordonna qu'on la laissât seule avec lui. Après une conversation d'un quart d'heure, il sortit triomphant.

— La Brie est mon second valet de chambre, dit-elle à Rosalie, qu'on le fasse habiller.

Le comte Jean, que rien ne pouvait faire taire, raconta l'histoire en pleine table, au grand déplaisir de la comtesse.

— Messieurs, vous saurez qu'à l'avenir le *Sésame, ouvre-toi,* de Luciennes est Gaston D. L., ne l'oubliez pas; quant à moi, je m'en souviendrai.

— Ah! vous avez donc un secret? répliqua Hanest; il faut que je le découvre.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

LES NUANCES.

Les journées des 5 et 6 octobre donnèrent une force nouvelle à la Révolution, et achevèrent d'éteindre la résistance des royalistes. Les horreurs qui se commirent à Versailles, le roi emmené de force à Paris, les vociférations de la foule en délire, portèrent partout l'épouvante et la terreur. Le comte Jean reparla de son voyage, et la comtesse commença à partager ses idées, au grand déplaisir de Cerise. M. de Hanest offrait ses châteaux, où l'on pourrait attendre en repos la pacification des choses : on ne craindrait rien derrière ses murailles. Montsabré venait beaucoup moins souvent; il ne se croyait pas *tout à fait* trompé; il accusait la comtesse d'étourderie, de légèreté, mais il l'aimait trop pour la supposer capable d'une trahison. Cependant cet amour, sans qu'il s'en aperçût, ne dominait plus autant sa vie; il pouvait songer à autre chose, il s'étonnait même de trouver l'image de Cerise entre la comtesse et lui. Ses longues rêveries n'étaient plus en compagnie inséparable de cette sirène. Il voyait aussi souvent la figure chaste et pure de cette jeune fille à côté de lui; il trouvait une douceur infinie à l'entendre, et quand son beau

regard de cristal limpide rencontrait le sien, il sentait son cœur battre délicieusement.

C'était à Cerise qu'il racontait ses dangers et ses craintes pour la cause vénérée qu'il défendait. Elle l'écoutait sérieusement et partageait ses impressions, tandis que la comtesse, passant d'une terreur exagérée à une confiance sans bornes, ne voulait entendre que selon ses idées du moment.

— Mademoiselle, je vois les choses de près, et nous succomberons, je vous l'assure. Vous ne vous figurez pas la haine que l'on porte à la reine et aux princes; le roi est encore supporté peut-être, parce qu'on le craint moins, mais la reine! Je ne sais plus guère de moyens d'arrêter ce torrent, et il nous entraînera tous!

C'était pour ce noble jeune homme une inquiétude incessante. Il était malheureux dans tous ses sentiments, un seul excepté, l'affection naissante qu'il portait à Cerise et qui de jour en jour perdait une plume de ses ailes angéliques. Il commençait à voir cette beauté sous son vrai point de vue; il y découvrait de nouvelles perfections, et en effet la jeune fille embellissait beaucoup. A toute la grâce de sa marraine, elle joignait des traits plus réguliers, une beauté plus sereine, plus distinguée, plus majestueuse. Ceux qui la voyaient en étaient frappés, et un jour le comte Jean, qui l'examinait depuis une demi-heure, s'avisa de dire :

— Cette petite fille ressemble à quelqu'un que j'ai

connu, à une personne de la cour, à une grande beauté, mais il m'est impossible de me rappeler qui c'est.

Madame du Barry rougit et ne répondit rien. La naissance de cette enfant avait toujours été une énigme que la comtesse n'expliquait pas ; chaque fois qu'un indiscret l'interrogeait à cet égard, elle répliquait d'un ton sec qui coupait la conversation :

— Les parents de Cerise sont morts, et comme cela m'a fait un chagrin affreux, je n'aime pas qu'on m'en parle.

M. de Montsabré n'avait plus aucune nouvelle de Théroigne ; il espéra qu'elle l'avait oublié, et il en bénit le ciel. On lui avait raconté ses hauts faits dans les journées d'octobre, comme quoi une des premières elle avait envahi le château, pris d'assaut l'appartement de la reine, et percé de son sabre le lit qu'elle venait de quitter. Son nom était dans toutes les bouches, voué à l'exécration ou à la gloire, selon l'opinion et la caste de celui qui parlait. Quant à lui, il ne l'avait pas rencontrée. Les fonctions du duc de Brissac avaient changé avec le renversement de la monarchie ; il commandait maintenant la garde constitutionnelle du roi. Ses aides de camp avaient donc une surveillance plus grande à exercer. Peut-être aussi, sans s'en rendre compte, le chevalier fuyait-il Luciennes volontairement ; il sentait son amour diminuer : c'est toujours une douleur pour celui qui aime et qui a cru aimer éternellement. C'est le premier regret, la première ride du cœur !

La Révolution marchait à pas de géant. Le roi et la reine emprisonnés, malheureux, n'aspiraient qu'à sortir de cette gêne. Le voyage de Varennes fut résolu. Une des choses injustes que je sache, c'est la façon dont les jacobins et leurs successeurs ont fait un crime au monarque de cette tentative. Un prisonnier vulgaire, fût-il criminel, est excusé quand il cherche à fuir, et il ne serait pas permis à un roi de France, à un père, de sauver sa vie et celle de ses enfants, de sa femme! Quoi! parce qu'il est roi, parce que ses sujets révoltés lui infligent les douleurs, les humiliations, la contrainte, il ne peut, sans se rendre coupable, tâcher d'échapper à cette tyrannie! il faut qu'il s'y soumette! Cette égalité, cette liberté, que vous voulez pour tous, il en est donc exclu? Par cela seul qu'il a été le roi de France, il doit assumer sur lui ce que les autres rejettent! C'est un raisonnement non-seulement cruel et barbare, mais encore absurde. L'événement a prouvé combien les malheureux avaient raison de s'échapper, car si jamais martyrs furent abreuvés de tortures et d'humiliations, si jamais victimes burent le calice jusqu'à la lie, ce fut la famille de ce roi méconnu!

Le chevalier de Montsabré fut mis dans le secret de ce départ par le duc de Brissac lui-même, qui appréciait à sa juste valeur sa loyauté et son dévouement. Déjà plusieurs tentatives avaient été faites; celle du marquis de Favras faillit réussir, toutes échouèrent. La cour aux abois ne savait plus à quel

saint se vouer; elle songea à séduire Mirabeau. La chose était à la fois aisée et difficile, aisée quant à la réussite, difficile quant au résultat. Les besoins incessants du grand orateur, les nécessités de ses passions et de sa vie, lui rendaient nécessaire une fortune qu'il ne possédait pas. En lui offrant de fortes sommes, on était presque certain de l'accaparer; mais il était si avancé dans ses doctrines, il avait porté si haut et si fier l'étendard de la révolte, qu'une nouvelle apostasie n'était plus possible.

Cependant les conditions s'acceptèrent de part et d'autre. Il faut croire, pour l'honneur de cet homme, si grand par le génie, qu'il se repentit réellement du mal qu'il avait fait et qu'il voulut en essayer la réparation. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il vit le roi, c'est qu'il vit surtout la reine, et qu'il lui engagea sa foi de rétablir la monarchie sur des bases nouvelles, mais certainement solides. Il s'excusa sur une erreur généreuse, sur la volonté du bien, sur les persécutions qu'il avait endurées : la noble Marie-Antoinette le ramena à elle par ses grâces, par son admirable caractère, par sa franchise, et le tribun séduisit, entraîna la reine par son éloquence. Elle oublia ses antécédents, elle ne vit plus en lui le renégat de sa caste et de ses devoirs, mais l'homme qui pouvait d'un mot rendre le repos à la France, rendre au roi son royaume, rendre à ses enfants leur père; elle lui donna sa confiance, bien que leur entrevue dût rester secrète.

— Je vous remets notre avenir, monsieur de Mirabeau, lui dit-elle, nous ne nous souvenons plus que de votre promesse. Vous trouverez en moi une amie reconnaissante, ne l'oubliez pas. J'attendrai le résultat de vos efforts, et je prierai Dieu pour qu'il les bénisse, puisque de vous seul dépend le sort de ce pauvre pays si menacé et si bouleversé maintenant.

Mirabeau sortit de Saint-Cloud, où avait eu lieu l'entrevue, haut de cent coudées. Il se fit immédiatement conduire à Luciennes, car il ne quittait Paris que pour aller voir la comtesse, elle lui servait de paravent sans s'en douter. En le voyant entrer, Chénier et Montsabré, qui s'y trouvaient ce jour-là et qui causaient avec Cerise, restèrent stupéfaits de l'illumination dont rayonnait son visage.

— Regardez M. de Mirabeau, dit Chénier, est-il possible d'être plus magnifiquement laid que cet homme? quel front! quels yeux! quelle expression admirable! Qu'a-t-il donc ce soir? Je ne l'ai jamais vu plus beau, même à la tribune.

Il salua le cercle avec un de ces airs dominants qui font ployer les genoux aux rebelles, cet homme se sentait le maître du monde. Quelle puissance que celle-là! Le duc d'Aiguillon, le duc de Lauzun, forçant la consigne des royalistes, étaient venus par hasard; ils prirent le tribun dans un coin et l'accablèrent de questions : d'où sortait-il? qu'avait-il? que faisait-il? Il répondit par quelques phrases évasives, puis appelant la comtesse à son secours, il

lui cria en riant que ces messieurs violaient le traité, qu'ils lui parlaient politique, et qu'il la priait de maintenir son autorité.

Le duc d'Aiguillon le regarda sans le suivre, il contint Lauzun, qui, plus jeune, donnait dans la plaisanterie et courait derrière en se défendant.

— Voyez comme il est mis ce soir, dit-il, avez-vous senti ses parfums? avez-vous analysé son regard? Je vous répéterai toujours la même chose, cet homme trahit.

— Ah! bah! n'est-il pas plus puissant ainsi qu'en se soumettant au roi?

— Plus puissant peut-être, mais non pas si riche, et Mirabeau a besoin de richesse. Il vient de la cour en secret ou d'un rendez-vous de femme, c'est possible, mais cette femme est à la reine. Il y a une intrigue là-dessous. Je le saurai.

Confident et complice du duc d'Orléans, gros du venin qu'il avait amassé contre Louis XVI et Marie-Antoinette, qui le maltraitèrent toujours, le duc d'Aiguillon n'aspirait qu'à la vengeance; il ne vivait que pour le mal, que dans l'espoir d'en faire. Autrefois amant de la comtesse, ils se connaissaient depuis vingt ans, sans avoir d'amitié l'un pour l'autre; l'habitude, la communauté des souvenirs les unissaient seulement. Il venait à Luciennes pour étudier l'esprit de la noblesse et celui de la partie éclairée de la France qu'il rencontrait là en déshabillé; aussi, sous prétexte de leur vieille liaison, il demanda à

jouir du même droit que M. de Brissac, c'est-à-dire à être admis quel que fût le jour. La loi tombait du reste en désuétude, on n'avait guère le temps de calculer les moments, on voyait ses amis quand on pouvait. Madame du Barry, en s'étourdissant, s'effrayait parfois outre mesure, elle tenait donc à conserver ses relations dans tous les partis.

Mirabeau plaisanta fort ce soir-là. Chénier, qui se rapprochait de lui toutes les fois que cela lui était possible, l'entraîna dans la salle de concert, où il ne se trouvait personne, afin de le faire causer. Le tribun était en verve, il fut admirable; il déploya une puissance de raisonnement, une force, un éclat dont le poëte fut enthousiasmé.

— Ah! monsieur, s'écria-t-il, si j'étais le comte de Mirabeau, je sais bien ce que je ferais.

— Que feriez-vous, voyons? répliqua-t-il en souriant à demi.

— Ce que je ferais! Après avoir eu la gloire d'entraîner mon pays et mon siècle suspendus à ma parole, je voudrais avoir celle d'arrêter l'impulsion que j'aurais donnée. Puissant comme le Créateur, je dirais à ce flot en lui montrant la limite de ma volonté : *Tu n'iras pas plus loin!* Et puis je voudrais encore mériter le surnom, à jamais mémorable, de sauveur de la patrie; je voudrais, m'élevant sur ces ruines qui nous entourent, faire retentir ma voix dans l'univers. Je crierais aux rois, aux nations : Voici ce que j'ai fait et je m'en repens, et ces murailles abattues

par ma parole je les relèverai par ma parole, et ce trône que j'ai ébranlé de ma main, c'est ma main qui le soutiendra. Regardez-moi bien tous! J'avoue mon erreur, j'avoue qu'égaré par un prisme fatal, j'ai cru aux utopies, aux rêves dont j'ai essayé de faire des réalités; ces rêves sont devenus sanglants; si je me réveille, que le monde se réveille comme moi!

Mirabeau écoutait avec délice. Il connaissait l'honneur, la loyauté sévère du jeune homme, il savait que son jugement sur ces matières serait celui des honnêtes gens. Il eut l'air de réfléchir, puis il reprit :

— Vraiment, monsieur de Chénier, si vous étiez Mirabeau et que Mirabeau fît pareille chose, vous ne craindriez pas les reproches de votre parti, vous ne craindriez pas qu'on vous jetât à la face le nom de parjure?

— Faut-il dire la vérité, monsieur? Êtes-vous assez grand pour l'entendre?

— Je l'espère, et vous en jugerez. Parlez!

— Eh bien, l'homme qui n'a pas craint d'être appelé parjure, apostat, lorsqu'il a renié la cause sacrée de Dieu et de ses ancêtres, ne peut pas redouter les accusations de ceux qu'il a adoptés à la place des siens. Le repentir est la plus belle des expiations. Celui qui se sent capable de dire à haute voix, devant tous : Je me repens! celui-là est vraiment grand, celui-là sera pardonné dans le ciel et sur la terre.

— Je vous remercie, monsieur de Chénier, je me

souviendrai de cet avis. Je n'ai pas besoin de vous demander la discrétion, vous y êtes aussi intéressé que moi.

Lorsque MM. de Mirabeau et Chénier rentrèrent au salon, les deux ducs orléanistes avaient commandé leurs chevaux pour partir. Le grand homme n'en prit aucun ombrage, il était loin de se croire deviné. Et cependant cette soirée peut-être décida de sa vie. Il affecta d'éloigner toute idée sérieuse, il plaisanta avec Cerise, qu'il regardait peu d'ordinaire : ce visage d'ange lui semblait trop placide, trop doux, trop calme. Il lui fallait ou le vice effronté ou la vertu armée ; ici la lutte n'était même pas possible avec un ennemi sans défense. Cerise, étonnée, lui répondit en baissant les yeux, elle en avait peur.

Le baron de Hanest le trouvant ce soir-là si facile en profita pour obtenir ce qu'il n'avait jamais osé solliciter, la permission de se joindre aux intimes qu'il voyait le matin avant l'Assemblée. La faveur lui fut accordée sans difficulté.

— Demain, dit-il, j'aurai un intérêt de plus. Il vient des députés italiens que la démocratie du Piémont envoie pour me consulter. Ils trouvent que notre révolution va bien, et ils auraient envie de la copier chez eux.

— Les pauvres gens ! interrompit le comte du Barry, ils sont donc bien pressés de perdre la tranquillité et le repos ?

— Comte Jean, ils sont pressés de connaître un peu cette vie que nous menons depuis tant d'années, nous autres gentilshommes; ils pensent que ce devrait être chacun à son tour, et à leur place vous seriez de leur avis.

En quittant Luciennes le soir, Mirabeau semblait avoir l'esprit le plus libre, le moins inquiet du monde. Sublime comédien, son rôle était joué pour ce jour-là, il rentrait dans la coulisse. Pourtant il avait besoin de solitude, aussi s'en alla-t-il sans convier personne à le suivre. Montsabré et Chénier retournèrent à Paris ensemble. André, désireux de connaître les pensées de son ami et ne voulant pas l'interroger néanmoins, essaya indirectement de l'amener à une confidence. Il parla de la comtesse et du baron, de la probabilité d'une relation entre eux.

— C'est possible, répondit le chevalier, car elle ne me retient point.

— Vous n'êtes pas jaloux, Montsabré?

— Je ne le suis plus.

— C'est que vous n'aimez plus alors.

— Moi, ne plus aimer la comtesse! Ah! mon ami, c'est impossible! Je l'aime autrement, voilà tout.

— Je ne sais qu'une manière d'aimer sa maîtresse; à mon avis, il n'y a de choix qu'entre l'amour et l'indifférence.

— Il y a encore l'amitié.

— En êtes-vous déjà à l'amitié? Ah! j'en suis ravi.

— Je crois que cela doit s'appeler de l'amitié, car

je ne vois pas un autre mot pour exprimer ce que j'éprouve. La comtesse n'est plus ma vie, c'est une distraction. Je ne souffre plus par elle, je jouis de sa présence, de son esprit, de sa beauté. Je suis heureux que les autres l'admirent comme moi.

— Aïe! aïe! L'amour est bien malade. Et Cerise?

Le jeune homme rougit.

— Cerise!. Ah! c'est un ange, je ne saurais l'aimer comme une femme.

— Mon cher chevalier, je suis en train de dire des vérités ce soir, en voulez-vous une?

— De tout mon cœur.

— Eh bien, c'est que vous ignorez encore l'amour, et que vous aimerez cet ange non-seulement comme une femme, mais plus que toutes les femmes ensemble.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

LE DEUIL DE LA FRANCE.

Le lendemain, dès neuf heures du matin, l'antichambre de Mirabeau était pleine. Les uns venaient solliciter, les autres venaient entendre; les uns venaient pour voir, les autres pour être vus. On parlait bas, on se réunissait à ceux qui représentaient son opinion, on ne discutait pas, on causait. Pendant ce temps cet homme étrange, dont la nuit s'était passée à soupeser les destinées de l'avenir, reposait une heure dans les bras d'une misérable! Il avait besoin de débauche depuis qu'il ne pouvait plus avoir de passion, depuis que son cœur, que son enthousiasme, étaient morts, ensevelis sous les fleurs flétries dont il les avait couverts. La créature choisie ce jour-là par l'occasion ou par son caprice était Théroigne. Elle le regardait dormir, et le dégoût, une tristesse désespérée, se peignaient sur sa physionomie. La tête de Mirabeau, calme, éclairée par le jour s'échappant d'un volet ouvert, était dépouillée de son prisme.

— Cet homme est grand, mais il n'est pas beau, pensait la courtisane; il est puissant et fort, mais il est corrompu, mais il n'a pas le noble cœur, la générosité ardente de la jeunesse, tandis que lui!

Ses yeux cessèrent de regarder ce qui était devant elle, ils se fixèrent dans l'espace; elle y chercha l'image chérie qu'elle chassait sans cesse et qui toujours l'obsédait, puis ses larmes tombèrent une à une sans qu'elle s'en aperçût : c'était son cœur qui pleurait malgré elle! Mirabeau se réveilla en sentant une de ces gouttes chaudes et âcres ruisseler sur ses lèvres.

— Ah! du sang! murmura-t-il à moitié endormi, déjà!

Il entr'ouvrit la paupière et vit cette fille qui pleurait. Théroigne, cette farouche Théroigne, l'héroïne des égouts, la reine de la révolte, elle pleurait, et avec une onction si vraie qu'elle oubliait où elle était, et que la réalité disparaissait devant ses rêves.

— Pourquoi pleurer ainsi, Théroigne? tu n'es donc pas guérie?

— Moi! je ne sais pas pourquoi je pleure. Est-ce qne j'ai pleuré?

Il se releva et la contempla quelques secondes.

— Je voudrais que l'univers te vît ainsi, tu te ferais pardonner bien des choses; on ne t'appellerait plus la cruelle, l'impitoyable Théroigne, puisque tu pleures.

— Ne me répète pas cela, Mirabeau, je ne veux plus que tu me le dises. Je dormais et je rêvais à mon enfance, à mes parents; il n'y a que cela qui me fasse pleurer.

— A propos de tes parents, j'ai fait une singulière rencontre; devine.

— Puis-je deviner?

— C'est difficile, car tu l'as oublié, je crois. Du moins si tu t'en souviens encore, c'est que tu as la mémoire des chiffres. J'ai rencontré le premier de tous, le baron de Hanest.

— Le baron de Hanest? où cela? où est-il?

Elle avait déjà sauté au milieu de la chambre. Mirabeau sourit.

— Oh! ne te presse pas tant, ma pauvre Théroigne, je ne l'ai pas là sous la main, mais il est possible cependant qu'il vienne chez moi dans la matinée.

— Enfin!

Elle poussa un soupir d'allégement.

— Il est, ma foi! joli garçon ton séducteur, et magnifique! je ne m'étonne pas qu'il ait su te plaire quand tu n'en avais jamais connu d'autre; il te plairait bien mieux à présent, et surtout il te serait d'un grand secours ce me semble, car tu as besoin de renouveler ta garde-robe. Je ne te reconnais plus! toi si élégante jadis!

— Est-ce que je songe à cela maintenant! répliqua-t-elle en secouant les épaules, par ce mouvement que madame Dorval a rendu inimitable.

Mirabeau se levait pour s'habiller; il allait sonner son valet de chambre. Théroigne l'arrêta.

— Un instant! où l'as-tu rencontré cet homme?

— A Luciennes.

— A Luciennes! Est-il amoureux de la du Barry?

Mirabeau aimait la comtesse; il ne voulut pas lui mettre cette ennemie après elle.

— Non, dit-il.

— Ah! c'est dommage! Elle aurait tout payé à la fois. Et tu dis qu'il va venir?

— Il est là peut-être.

— Fais-le donc entrer dans le cabinet des intimes, je veux le voir. Qui sait? il fera peut-être quelque chose pour moi, puisque j'en ai si grand besoin, à ce que tu dis, et que ma toilette est si fanée.

Mirabeau chercha sur la cheminée une bourse pleine d'or.

— Allons donc, ma chère, me prends-tu pour un cuistre, et crois-tu que je fais payer mes dettes aux seigneurs hollandais? Ceci t'était destiné; je te le donne avec plaisir, et tu n'as besoin de personne. Ce qui n'empêche pas que tu ne cherches le baron pour une occasion prochaine. Tu le sais, je ne suis pas toujours riche.

Théroigne jeta un regard indifférent sur la bourse; cette fille étrange avait par moments des élans admirables, et peut-être eût-elle pu devenir une Madeleine un jour si telle eût été la volonté de Dieu. M. de Mirabeau fut prêt en peu d'instants; il se jeta bien vite dans le cercle dont il était l'oracle; il alla recevoir cet encens qui l'enivrait et qui lui faisait oublier tant de choses. Théroigne au contraire s'habilla lentement, avec plus de soin qu'à l'ordinaire; elle voulut se faire jolie.

— Je suis bien changée, se dit-elle, il croira que je l'ai regretté.

A peu près sûre d'elle-même, ayant commandé à sa bouche de sourire, à son œil de flamboyer, elle entr'ouvrit la porte de la petite pièce où le lecteur a déjà vu madame Roland et madame du Barry, et se recula vivement en apercevant celui qu'elle venait chercher. M. de Hanest y était seul et lisait une gazette. Lorsqu'elle se fut assez remise elle entra. Le baron la reconnut sur-le-champ et courut à elle.

— Laurentine ! dit-il, ah ! je suis bien aise de vous voir, car je comptais vous chercher.

— Vous ! quoi, le baron de Hanest à Paris !

Ils s'assirent l'un près de l'autre, et Théroigne dissimula si bien que le pauvre baron crut le passé effacé pour elle comme pour lui. Elle lui fit raconter sa vie, et entrant dans sa pensée, dans ses projets, elle sut en un quart d'heure ce qu'elle désirait savoir. Sa liaison avec madame du Barry, dont il se vanta, sa position au Palais-Royal, et le reste. Le plan de Théroigne fut bientôt tracé; elle ne voulut plus perdre de vue cet homme, l'auteur de ses maux, celui qui l'avait réduite à n'être qu'une fille de joie, dont le caprice faisait un jouet. Celui-là elle ne l'aimait pas; rien ne parlait pour lui dans son cœur : elle pouvait donc savourer cette vengeance lente, boiteuse, selon l'expression mythologique, mais qui n'en serait que plus effroyable pour s'être fait attendre.

Elle sortit avec Hanest; elle souffrit qu'il la recon-

duisît chez elle, elle fut aimable, elle fut caressante, elle fut pleine de miséricorde et de promesses, le serpent enlaça ses mille nœuds autour de sa victime. La Révolution était le bourreau de cette femme, plus difficile que les rois dans ses exécutions. Elle passa cette journée à se rappeler ce qu'elle avait souffert, ce qu'elle avait commis de bassesses, de crimes, pour en charger le compte de cet homme et le punir.

Elle le vit, elle le revit toutes les fois qu'il ne restait point à Luciennes, ce qui arriva assez souvent dans les mois d'hiver, car, malgré les calamités effroyables de la Révolution, malgré les craintes, on s'amusait. Les jeunes hommes se jetaient dans les saturnales où les suivaient, où les conduisaient ces femmes accoutumées à toutes les souillures, qui, plus tard, trouvaient des chants pour la guillotine et des danses pou les massacres. Mirabeau poursuivait sa carrière et suffisait à tout.

Surveillé de près par le parti d'Orléans, il pouvait difficilement tenir les promesses faites à la reine. L'occasion, une occasion grave, solennelle, ne s'était pas encore offerte. Ses ennemis le savaient, ils savaient aussi qu'il l'attendait impatiemment, qu'il était prêt pour ce moment tant désiré, où il retournerait en arrière, ou, du moins, il changerait sa route. Ici l'histoire est muette. Le grand fait de la mort de Mirabeau est inexplicable; bien des lignes ont été écrites là-dessus et nul ne peut encore préciser la vérité.

Un soir, dans les premiers jours d'avril 91, le tribun rentra souffrant et fatigué, il voulut travailler néanmoins, il devait porter la parole le lendemain dans une affaire importante. Il se mit à son bureau et essaya de lire des lettres, mais la tête lui tourna, les douleurs le saisirent, il fut obligé d'appeler à son secours et de se faire mettre au lit.

— Je souffre étrangement, dit-il à son valet de chambre, cependant je ne voudrais pas mourir, je suis nécessaire. Appelle un médecin.

Le médecin fut mandé : en quelques heures Paris apprit la maladie du grand orateur, et la terreur se répandit jusque dans les derniers rangs. Si les hommes du pouvoir virent avec indifférence, avec joie peut-être, le rival, le maître sur le bord de sa tombe, le peuple, dont il était l'idole, n'eut qu'un cri vers le ciel pour demander sa conservation. Il fut en danger tout de suite, la maladie n'eut point de précédent, et elle offrit de tels symptômes que le mot de poison se présenta le premier à l'imagination des gens de l'art.

Les amis, les envieux, les admirateurs de Mirabeau se portèrent chez lui. Sa maison et sa rue furent pleines de curieux qui se transmettaient ses bulletins; on eût dit une calamité publique. Le roi et la reine envoyaient sans cesse. Mirabeau, dans la plénitude de sa force de tête et de sa raison, voulut tout savoir; il écoutait et voyait; son œil perspicace, au milieu de ses douleurs, perçait les consciences à

jour. Chénier et Montsabré pénétrèrent auprès de son lit; dès qu'il les aperçut il les appela.

— Vous me regrettez, vous, dit-il, mes braves amis. Chénier, vous savez bien! j'en étais à étendre le doigt et à dire : Tu n'iras pas plus loin. On l'a senti, voilà pourquoi je suis ici; parlez de moi à Luciennes. Monsieur de Montsabré, j'emporte avec moi le deuil de la monarchie, les factieux s'en partageront les lambeaux; vous périrez tous à votre poste, ainsi que je péris au mien.

— Nous vous vengerons, monsieur, et la France entière vous pleurera.

— Me pleurer, me venger! Non, non. Je vais dans un monde meilleur. Allons, Chénier, prends ta lyre; allons, poëte, une ode. Enveloppez-moi de parfums et couronnez-moi de fleurs, pour dormir du sommeil éternel. Si mon âme me survit, elle vous verra et vous jugera. Ah! le monde est peu de chose!

Le baron de Hanest voulut aussi avoir son adieu; pour le répéter dans les cercles et se donner de l'importance. Il fit sa phrase, que le mourant écouta sans répondre.

— Vous ne m'entendez pas, monsieur de Mirabeau?

— Pardon, monsieur, mais où la mort entre la politesse s'en va.

Théroigne le rencontra qui sortait, muni de cette phrase qu'il se proposait d'arranger; il essaya le premier effet sur elle.

— Pauvre Mirabeau! j'aurais bien voulu l'approcher ; mais nous autres on nous chasse. Les derniers moments de cet homme-là appartiennent à l'histoire, et nous ne devons pas en salir la page. Cependant elle parlera de moi, l'histoire; je l'y forcerai bien. La postérité saura ce que peut une simple fille dans la cause du peuple.

— Bravo, Théroigne! rends-moi fier de t'avoir lancée dans le monde.

— Je ne sais pas si vous en serez fier, mais vous en serez content, je vous en réponds. Je ne vous ai pas oublié, baron, et quand je pense au pauvre Mirabeau, qu'ils ont empoisonné, à ce qu'on assure, s'il est vrai qu'il nous trahissait, je vois qu'il y a une justice au ciel.

Les détails de la mort du tribun sont trop connus pour les rapporter ici. Ces pages légères ne sont point destinées à enregistrer les suprêmes instants d'un homme de cette trempe. C'est l'histoire, l'histoire impartiale, impitoyable, qui doit révéler aux races futures ce que fut ce génie, encore trop près de nous pour être jugé. Il mourut. Ce cri retentit dans l'univers plus encore que jadis les sublimes paroles de Bossuet à la cour de Louis XIV :

« Madame se meurt! Madame est morte! »

Ces mots semblent bien mesquins dans leurs effets et dans leurs conséquences, en face de cette perte immense que faisaient la France et le roi. Le glas de Mirabeau fut le leur, après lui il ne resta plus rien.

Madame du Barry, toujours bonne, toujours amie de ses amis, vint à Paris à la première nouvelle et s'installa dans son carrosse à la porte, pour être instruite à chaque instant de ce qui se passerait. Cerise l'accompagnait, mais, excepté ses amis, nul ne la remarqua, les esprits étaient ailleurs! Cependant Théroigne, qui sortait, jeta par hasard un coup d'œil de ce côté, la reconnut et tressaillit. Le baron de Hanest était près de la comtesse.

— Ah! la voilà donc! C'est bien elle, toujours belle, toujours brillante! toujours jeune! Comme je la hais, cette femme, qu'on aime mieux que moi! Je la dépouillerai, je la mettrai à mes pieds; pauvre, abjecte, méprisée, nous verrons si elle l'emportera encore. Et cette fille! mon Dieu! qu'elle est belle! Comment Montsabré peut-il regarder Jeanne auprès de cette pureté, de cette innocence? Qu'elle est belle!

Théroigne se tapit dans l'enfoncement d'une porte, enveloppée de sa mante; il faisait froid, et la rue était pleine de gens qui attendaient, si préoccupés, qu'elle put y demeurer sans que l'attention fût attirée. Elle vit, elle entendit tout. Sa rivale lançait ses œillades coquettes à droite et à gauche, elle pleurait avec grâce, elle ne s'essuyait pas les yeux comme une autre. Le baron se perdait en phrases pour lui dire que ses prunelles brillaient comme une lumière dans du cristal, qu'elle était plus belle mille fois au milieu de ses larmes, que les fleurs de son teint passaient en

beauté celles de sa coiffure et qu'il y avait charité à elle à ne point voir Mirabeau.

— Il regretterait trop la vie, le pauvre homme! Dans le monde où il va, il ne reverra plus pareil visage.

La comtesse était accoutumée à ce langage, il lui semblait le plus simple du monde. Sa jeunesse en avait été bercée, elle avait eu autour d'elle un encens si substantiel qu'elle ne sentait plus autre chose. Ses yeux qui ne se posaient point rencontrèrent la sombre figure de Théroigne sous cette porte.

— Ah! dit-elle, une femme qui pleure. Sa maîtresse peut-être. Pauvre créature! Elle doit bien souffrir!

Théroigne ne pleurait pas, mais son immobilité, la couleur de ses vêtements, la rendaient l'expression vivante de la douleur.

— Mirabeau n'avait plus *une* maîtresse, madame, il avait *des* maîtresses, ce qui est bien différent. Vous n'avez pas idée de cela, vous, femmes, mais nous le savons, nous!

Et il se rengorgeait.

— Et pourquoi ne le saurions-nous pas? demanda naïvement madame du Barry, trop émue pour dissimuler sa pensée et pour jouer à la grande dame en ce moment.

— Mon Dieu! madame, voyez cette pauvre créature, interrompit Cerise qui n'avait rien entendu de tout cela, elle ne fait pas un mouvement, elle semble

avoir oublié que le monde existe. Ah! quand on perd ce qu'on aime, est-ce que l'âme résiste à ce choc!

— Qu'en savez-vous? demanda à son tour la comtesse, qui ne comprenait pas plus Cerise qu'elle n'était comprise par le baron.

— Oh! se dit Théroigne qui entendait tout, elle est jalouse de cette fille, c'est bon!

CHAPITRE VINGTIÈME.

DEUX MANIÈRES D'AIMER.

Mirabeau fut porté au Panthéon, dont il ouvrit les portes. Depuis lors, tout alla de chute en chute. Les uns crièrent victoire, les autres se couvrirent de cendres, les esprits justes virent où marchait la monarchie, les trembleurs outraient le mal si c'est possible, les sceptiques prétendirent qu'une nouvelle aurore se levait. La vérité apparut clairement lorsqu'on assista aux débats de l'Assemblée, lorsqu'on vit les députés eux-mêmes demander des congés et des passe-ports pour fuir à l'étranger. L'émigration devenait une rage, une mode, on partait en foule pour Coblentz, excepté les vrais serviteurs du roi, qui jurèrent de mourir en le défendant.

Le voyage de Varennes porta le dernier coup. Ainsi que je l'ai dit, M. de Montsabré fut du petit nombre de gens instruits de cette résolution tant calomniée. Il resta aux Tuileries toute la nuit pour observer les moindres mouvements, pour détourner les soupçons, pour prévenir les recherches. On sait que le commencement fut heureux. On sait encore que sans l'excessive bonté du roi il passait. Un mot de lui à M. de Bouillé, et l'obstacle disparaissait de-

vant cette troupe dévouée. Il faut toujours en revenir à ceci : Dieu ne le voulait pas.

L'arrestation de la famille royale, son incarcération aux Tuileries, car elle y fut prisonnière, achevèrent d'effrayer ses partisans. Luciennes était triste en dépit des efforts de la comtesse pour l'égayer. Le baron de Hanest, qui s'était attaché à elle autant que sa nature le permettait, la tourmentait pour le suivre soit chez lui, soit en Angleterre. Elle hésitait encore. Par un phénomène très-commun dans l'histoire du cœur, à mesure que le chevalier s'éloignait d'elle, elle revenait à lui. Elle ne remarquait pas ou plutôt elle ne voulait pas s'avouer son sentiment pour Cerise, qui faisait chaque jour des progrès dans ces deux natures créées l'une pour l'autre. Il lui répugnait d'être jalouse de cette enfant qu'elle aimait.

Ils furent plusieurs jours sans se voir. Après le retour du roi, on craignait sans cesse quelque assassinat, quelque surprise, et les fidèles veillaient nuit et jour. Chénier apportait des nouvelles; il dit à Cerise, dont les yeux l'interrogeaient :

— Le chevalier viendra demain, mademoiselle, vous trouvera-t-il au logis?

— J'y reste toujours, monsieur.

— Vous n'irez pas à Paris avec madame la comtesse?

— Je ferai ce qu'elle m'ordonnera de faire, mais je voudrais bien ne pas partir. J'ai peur à Paris, j'y souffre!

Madame du Barry hésitante, entraînée d'un côté

par la crainte, retenue d'un autre par un sentiment qui de jour en jour reprenait une nouvelle puissance, madame du Barry se décida à consulter ceux de ses anciens amis dont la position actuelle pouvait la servir ou la guider, le duc d'Aiguillon entre autres. Il ne venait plus à Luciennes, ou du moins si rarement qu'il ne fallait point compter sur ses visites. Elle se décida à l'aller chercher. Cerise lui était inutile dans cette entrevue, où l'on pouvait évoquer des souvenirs gênants en face de la jeune fille; elle la laissa donc à Luciennes, à sa grande joie, en lui disant de ne point être inquiète si elle ne revenait pas le soir. M. de Hanest l'accompagnait. Depuis longtemps le comte Jean était parti pour la Suisse. Pour la première fois Cerise fut coupable, non pas d'un mensonge, mais d'une dissimulation. Elle savait l'arrivée du chevalier. Elle eût dû en prévenir la comtesse, lui demander ses ordres à cet égard, elle s'abstint, dans la crainte d'une défense qu'elle ne voulait pas enfreindre, mais à laquelle elle refusait de se soumettre. Son cœur était trop plein, depuis plus de deux ans; elle voulait enfin savoir ce qu'elle devait espérer ou craindre. En revenant de conduire sa marraine, comme elle traversait le vestibule, elle aperçut, derrière un escalier dérobé, la Brie, le dernier valet de chambre installé, et Zamore qui causaient ensemble. Elle faisait si peu de bruit qu'ils ne l'entendirent pas venir, mais à son aspect ils se turent subitement, elle passa sans leur parler.

Au lieu de remonter chez elle, elle s'établit dans le salon de musique. Des fenêtres on découvrait la route, elle était sûre de le voir venir, car il viendrait, elle n'en doutait pas, il viendrait pour elle. La manière presque solennelle dont André le lui avait annoncé présageait quelque chose d'extraordinaire, de grave. Son cœur battait à cette idée; que voulait-il donc lui dire ainsi? Elle prit un ouvrage de tapisserie et se donna une contenance, mais que de pensées! La moitié du jour s'écoula, elle dîna seule et tristement. Si elle s'était trompée! S'il ne l'aimait pas, s'il l'avait oubliée! Elle fut livrée aux tourments de l'attente. Cette âme angélique et dévouée les accepta sans murmurer.

— Je l'aime, je suis donc à lui, je dois donc souffrir ce qu'il m'impose!

On était dans les beaux jours d'août, la journée était magnifique, la chaleur du soleil faisait désirer la fraîcheur du soir. Vers six heures, Cerise descendit dans le parc, elle se dirigea vers l'avenue, dont une simple haie la séparait. Elle formait un bouquet de fleurs des champs, poussées entre les aubépines et les alizes, lorsqu'elle entendit le bruit d'un carrosse. C'était une de ces légères voitures inventées peu de temps auparavant, c'est-à-dire importées d'Angleterre, que les jeunes gens conduisaient seuls, accompagnés d'un domestique, quelque chose dans le genre de nos phaétons. Cerise leva les yeux et reconnut Montsabré.

Il remit les guides à son laquais, arrêta son cheval, s'élança d'un bond par-dessus la haie et fut auprès d'elle en un clin d'œil, sans prononcer une parole, sans hésiter une minute. La jeune fille l'attendait, immobile, palpitante, son bouquet à la main, sa main sur son cœur. Lorsqu'il fut à ses côtés il prit cette main, la baisa sans qu'elle songeât à l'en empêcher, puis ils se regardèrent quelques instants en silence.

— Ah! mon Dieu! quel bonheur! murmura le jeune homme, mon Dieu! je vous remercie.

L'amour vrai est toujours ainsi, il pense au ciel, car il en vient.

— Mademoiselle Cerise, voulez-vous me faire l'honneur de m'entendre?

— Monsieur...

— Nous sommes seuls, n'est-ce pas?

— Absolument; mais si ce que vous avez à me dire est important, si vous désirez qu'on n'en soit pas instruit, entrons dans cette allée, de toutes parts on peut nous voir, de toutes parts nous voyons aussi; nul ne nous entendra sans que nous nous en apercevions. Je vous écoute, monsieur.

— Cerise, ce que j'ai à vous dire est pur et grand, infini comme la voûte du ciel qui nous couvre. Je suis heureux de vous parler ainsi en face de la création entière, en face de Dieu dont les yeux sont sur nous. Cerise, ma bien-aimée, voulez-vous être ma femme?

— Mon Dieu! s'écria la jeune fille, s'appuyant sur un arbre pour ne pas tomber sous ce coup frappé dans son cœur.

— Je ne vous dirai pas que je vous aime, je ne vous demanderai pas si vous m'aimez. Depuis longtemps nos âmes se sont comprises. Je ne doute pas plus de vous que vous ne pouvez douter de moi; mais au temps où nous sommes une union telle que la nôtre ne peut pas s'assurer sans que nous sachions bien ce que nous allons promettre. Je vous connais, j'espère qu'après m'avoir entendu vous accepterez mon amour, j'espère que vous ne trouverez pas la part trop faible et que mes sentiments seront les vôtres, à présent comme toujours.

— Je veux... je...

Le trouble de Cerise était si grand qu'à peine pouvait-elle répondre.

— Dites-moi d'abord, ma Cerise adorée, voulez-vous accepter mon nom?

— Ma marraine...

— Ah! oui, votre marraine, c'est un obstacle, nous le vaincrons, si vous m'aimez.

— Si je vous aime!

— Je le sais, je le sais. Ne l'ai-je pas vu? ne l'ai-je pas senti? n'est-ce pas cet amour d'ange qui a fait éclore le mien? Notre ami, notre poëte, dont la nature d'élite se rapproche tant de la vôtre, l'avait deviné avant moi, avant vous peut-être. Vos pensées sont les sœurs des siennes, elles se rencontrent

comme de blanches colombes dans les régions célestes, c'est lui qui a arraché le voile dont nos yeux étaient couverts, c'est à lui que je dois le bonheur de vous aimer, presque aussi grand que celui d'être aimé de vous.

— Bon Chénier!

— Ah! oui, bien bon, bien tendre, bien dévoué, mais bien noble et bien généreux aussi. Il sait que je suis venu vous voir, il sait ce que je suis venu vous dire. Je vous aime, mon vœu le plus cher est de m'unir à vous, d'obtenir le droit de vous protéger, de vous avoir à moi, à moi seul. Mais, encore une fois, Cerise, il faut du courage aujourd'hui pour former de pareils liens; mon cœur et ma foi sont à vous, ma vie est au roi, mon honneur au nom que je porte, à moi-même. Je ne suis qu'un cadet de famille, d'une mince fortune, par conséquent, c'est à moi de la fonder cette fortune, et Dieu sait que rien ne sera épargné pour réussir, non pour moi, mais pour vous, Cerise, à qui je voudrais donner tous les trésors de la terre.

— Qu'en ai-je besoin?

— Mais moi j'ai besoin de vous les offrir. Dans des temps plus tranquilles, plus calmes, je serais arrivé facilement à la cour par mes alliances, par mes efforts honorables; à présent il n'y a plus que deux carrières ouvertes : l'une qui conduit à la honte, l'autre à la mort. Laquelle voulez-vous me voir choisir?

— Je suis décidée à mourir avec vous, répondit simplement la jeune fille.

— Mais peut-être, Cerise, un troisième parti, celui que presque toute la noblesse a embrassé maintenant, se présente-t-il à votre imagination. Je vous l'ai dit souvent, dans cette entrevue sainte et solennelle je vous le répète de nouveau, je n'émigrerai jamais. Le roi a besoin de nous, le roi doit être défendu par nous; nous sommes ses serviteurs, nous l'avons juré, nos pères ont servi les siens jusqu'à la mort, nous le servirons comme eux.

— Vous le devez.

— Maintenant, chère Cerise, voici ce que je ferai, voici ce qu'il faut accepter ou refuser sans retard. Ma mère, à laquelle je ne cache rien, connaît depuis longtemps mes sentiments et les approuve. J'ai sur moi une lettre, par laquelle elle vous demande à votre marraine. Elle sait que vous m'aimez, elle sait que je ne puis vivre sans vous, elle sait…

— Sait-elle, monsieur, que je suis une pauvre orpheline, sans nom, sans fortune, que je n'ai rien à attendre ici-bas que de madame du Barry, ma seule protectrice? Dieu ne m'a point donné de famille, il a voulu sans doute que tout l'amour de mon cœur fût à mon mari, que ma mère fût la sienne, que je n'eusse rien à sacrifier à celui de qui dépend mon bonheur. Madame votre mère le sait-elle?

— Elle le sait.

— Elle le sait, et elle m'accepte! Ah! je donnerais

ma vie tout entière pour lui témoigner ma reconnaissance.

— J'attendrai madame du Barry ce soir, Chénier doit revenir avec elle, et tous les deux ensemble nous lui parlerons. Je la connais, cette adorable femme : son cœur est une perle, mais sa tête est un grelot; c'est au cœur qu'il faut s'adresser. Elle vous aime, elle m'a répété cent fois qu'elle était capable de tous les sacrifices pour votre bonheur; elle m'écoutera.

Cerise joignit les mains et leva les yeux vers le ciel, dans une muette extase.

— Lorsqu'elle aura consenti, Cerise, alors il faudra que vous consentiez, vous. Il faudra que vous acceptiez votre mari, comme votre mari se donne à vous; il faudra que vous vous résigniez d'avance à me voir vous délaisser lorsque mon devoir m'appellera, il faudra me promettre de ne jamais vous placer entre ce devoir et moi, quelles qu'en doivent être les suites. Il faudra me jurer que vous accepterez ma mort comme une conséquence possible de ma position, et que, même pour me sauver la vie, vous ne vous opposerez à aucune des démarches que je croirai justes ou nécessaires. C'est, enfin, une vie toute d'abnégation et de sacrifices que je vous propose, une vie de douleurs et de dévouement. La voulez-vous ainsi? Comme je vous aimerai!

— Monsieur...

Ses yeux n'osaient se fixer sur le regard ardent qui les brûlait à travers ses paupières; elle étendit la main.

— Réfléchissez avant de répondre, Cerise, car une fois votre parole donnée, je ne vous la rendrai plus. Vous m'appartiendrez, sans que rien en ce monde puisse vous séparer de moi !

— Je l'espère bien ! répliqua-t-elle avec l'adorable naïveté de l'amour heureux.

— Vous me voulez donc malgré tout ?

— Votre mère me permettra de l'aimer comme vous l'aimez, et nous serons deux dans un même cœur pour elle !

N'était-ce pas le plus chaste, le plus positif des aveux ? le plus tendre et le plus doux consentement ? Montsabré en sentit la délicatesse ; il en remercia son amie par une larme. Cette nature de fer s'attendrit devant cette simple et candide enfant ; l'amour complet dont son âme était remplie l'inondait alors de ces délices qu'on trouve en lui seul. Il ne vivait plus sur la terre, tout était oublié.

Ils se promenèrent ainsi de longues heures, parlant peu des lèvres, mais leurs âmes unies n'avaient pas besoin de ce secours pour se comprendre. Quand la nuit fut venue ils éprouvèrent ces belles émotions de la jeunesse, en face de la voûte éthérée, dans le silence des champs, alors que le ruisseau bruit, que les fleurs parfument l'air, que la lune argente le feuillage et que la brise frémit sous les grands arbres, en agitant les brins d'herbe où l'insecte s'est endormi. Qui ne les a point ressenties ne peut pas dire qu'il a vécu. C'est ce que notre essence emporte

du ciel en le quittant, c'est un rayon de la Divinité qui nous embrase, ce sont les concerts des anges dans le cœur.

Il fallut rentrer néanmoins, l'heure du souper allait sonner; Cerise ne savait plus si elle devait attendre la comtesse, si elle devait renvoyer le chevalier; c'eût été bien cruel! mais rester seule avec lui, mais le laisser passer la nuit sous ce toit, où sa marraine ne se trouvait pas, c'était impossible. Ils se consultèrent, leur amour décida que si à dix heures madame du Barry n'était pas de retour, le chevalier s'en irait au village, où il coucherait, pour revenir le lendemain matin.

Ils soupèrent tête à tête, tristement en apparence, mais combien ils étaient heureux! Les domestiques qui les servaient, parmi lesquels Zamore ne manqua pas de prendre sa place, les crurent très-embarrassés d'eux-mêmes et très-désolés de leur solitude. Les trésors de la rêverie ne s'ouvrent pas à tout le monde. Le repas fut court; ils descendirent encore au jardin, où l'air frais les invitait à la promenade. Cependant, par un instinct pudique, Cerise ne quitta pas la terrasse, ouverte de toutes parts et éclairée en plein par la lune.

— Votre femme ne doit pas même être soupçonnée, mon ami. Qu'est-ce que César auprès de vous?

Pour la femme qui aime bien, pour la jeune fille surtout, son amant est toujours le plus grand héros du monde.

Dix heures sonnèrent; il fallut se quitter.

— Ma marraine reste à Paris, j'en étais sûre; elle avait tant de gens à voir. Je crois qu'elle se décidera pour l'émigration. Elle est très-sérieusement effrayée; ce baron de Hanest lui tourne la tête.

— Vous ne la suivrez pas, Cerise!

— Quoi qu'il arrive, je vous jure, par mon amour, par le vôtre, de ne pas quitter la France tant que vous y resterez!

Ils se séparèrent en ce moment; elle le vit remonter en cabriolet, elle écouta sur le perron le bruit des roues tant qu'elle put l'entendre, et comme elle se retournait pour gagner sa chambre, la Brie surgit tout à coup devant elle et l'arrêta par ces mots :

— Je voudrais vous parler, mademoiselle.

— J'écoute. Qu'y a-t-il?

— Non, pas ici, non pas en ce moment, où l'on pourrait nous entendre, mais demain, après le dîner, soyez assez bonne pour m'attendre au pavillon de pêche. C'est très-important, mademoiselle, ajouta-t-il, voyant qu'elle se disposait à passer outre, il s'agit de votre avenir, il s'agit de votre mariage.

Cerise était trop jeune pour ne pas être frappée de cette coïncidence, malgré sa source infime. Elle eut peur, comme tous ceux qui aiment.

— J'irai, dit-elle.

CHAPITRE VINGT ET UNIÈME.

UNE LUTTE.

Cerise passa la nuit sans dormir, une nuit d'alternatives. Le bonheur et l'inquiétude la tinrent éveillée. Ce fruit délicieux auquel elle avait goûté l'enivrait. Elle frémissait aussi à cette confidence bizarre de ce laquais mêlé aux joies de sa vie ; il lui semblait un vil insecte bavant sur une fleur.

— Que peut-il avoir à me dire? se demandait-elle. Nous a-t-il entendus? Cet homme que ma marraine a pris chez elle, sans besoin, d'une manière si étrange, qu'elle protége en dépit de tout, qui commande ici et qui s'immisce même dans ce qui me touche de plus près, quel est-il?

Ces questions, ces réflexions et bien d'autres encore, l'occupèrent toute la nuit. Dès l'aube elle se leva, résolue à mettre un terme à ses incertitudes, et lorsqu'elle entendit du bruit dans la maison elle se leva, descendit à l'office où elle fit demander la Brie.

— Il est sorti avec Zamore depuis plus d'une demi-heure, lui répondit-on.

Sorti avec Zamore! Zamore qui ne quittait jamais son lit avant onze heures du matin! Zamore qui ne voulait pas faire deux pas dans la crainte de salir ses

souliers de soie! Et quelle était donc cette liaison avec ce méchant nègre? Que tramaient-ils ensemble? Ce ne pouvait être que du mal, car Zamore était incapable d'une bonne action.

— Ah! je n'irai pas, cet homme veut me tromper. Il y a quelque piége là-dessous.

Le chevalier revint; ils attendirent ensemble madame du Barry, qui arriva en effet vers midi, à peu près décidée à rester, et qui devint livide en apercevant Montsabré et Cerise au balcon à côté l'un de l'autre.

— Comment! monsieur de Chénier, M. de Montsabré ici en mon absence! Cela est-il possible? s'est-il permis une semblable inconvenance, et cette fille effrontée a-t-elle bien osé le recevoir?

Le moment de la crise approchait. André, qui l'avait prévu, se contenta de répondre par un mouvement de tête. La comtesse ne lui laissa pas le temps de lui offrir la main; elle s'élança la première et courut au-devant de sa filleule, qui elle-même s'avançait vers elle. Au lieu de l'embrasser, elle la repoussa.

— Que fait ici le chevalier, Cerise?

— Il vous le dira lui-même, madame, répliqua la jeune fille avec un sang-froid dont elle ne se fût pas crue capable.

Madame du Barry sentit un coup au cœur et devina tout. Hanest ne l'avait heureusement pas accompagnée; ils étaient libres. Au lieu de passer dans sa chambre pour ne pas prolonger ce supplice, elle

entra directement au salon, jeta sa mante sur un fauteuil, s'assit sur un autre, et se tournant vers Montsabré elle lui dit en joignant les mains :

— Qu'y a-t-il? au nom du ciel! qu'y a-t-il?

Cerise s'était éclipsée.

M. de Chénier se plaça à côté d'elle pendant que le chevalier se tenait debout à quelque distance. Il lui prit la main et lui demanda avec affection :

— Aimez-vous Cerise, ma belle comtesse?

— Pourquoi cette question? Voyons, parlez, vous me faites mourir!

— Du calme, je vous en conjure! de la tranquillité et de la raison; il s'agit de choses sérieuses, il s'agit de tout l'avenir, de tout le bonheur de votre filleule. Écoutez-moi.

Madame du Barry était incapable de se contraindre; jamais ses passions n'avaient connu de frein, et maintenant, en ce moment suprême, où il lui sembla que tout son cœur allait se briser, où les deux affections les plus vives de son existence se heurtaient, on exigeait d'elle qu'elle entendît avec calme ce qui peut-être allait les atteindre toutes deux. Cependant, comme la dernière chose que nous acceptons c'est notre malheur, il lui vint à l'idée que peut-être Chénier parlait pour lui-même, que peut-être le poëte, si enthousiaste depuis longtemps de cette jeune créature, s'en était épris enfin. Elle se cramponna à cette espérance, et reprit un peu de sang-froid.

— Eh bien, j'écoute, dit-elle.

— Cerise a seize ans passés, ma chère comtesse.

— Je le sais ; après ?

— Ne songez-vous point à la marier ?

— Jusqu'ici je n'y ai pas pensé, mais j'y penserais bien vite si je trouvais un mari qui me convînt.

— J'en ai trouvé un, moi.

— Il vous plaît, me plaira-t-il ?

— Je n'en doute pas.

Montsabré restait impassible sous le regard de la comtesse qui l'interrogeait.

— Qui est-il ?

— Il aime Cerise, il en est aimé, il...

— C'est bien ; qui est-il ?

Elle pâlissait de plus en plus ; il semblait qu'elle fût au moment d'expirer. Chénier hésita.

— Ayez pitié de moi, je vous en conjure ! si c'est vous, hâtez-vous de le dire ; ne voyez-vous pas que je me meurs ?

— Moi !

La physionomie d'André exprima une surprise si naturelle qu'il devint impossible de s'y tromper.

— Ce n'est pas vous, c'est lui ! s'écria-t-elle.

Et elle courut vers le chevalier, qu'elle enlaça de ses bras.

— Oh ! dites, dites, que ce n'est pas vous, chevalier !

M. de Montsabré se tut ; elle fondit en larmes.

— C'est donc vous, mon Dieu ! c'est donc vrai ? vous ne m'aimez plus, vous aimez cette enfant ; vous

ne m'avez jamais aimée peut-être? Mon ami, au nom de votre mère, ne prononcez pas ces mots si vous ne voulez pas me tuer sur la place!

Chénier fit un signe à son ami : il ne fallait point arrêter cet élan, c'était une explosion inévitable, qui peut-être soulagerait cette malheureuse femme, dont la douleur lui faisait pitié.

— Montsabré, cela est-il? Le voulez-vous? Voulez-vous que je meure ici? Voulez-vous que je haïsse cette enfant? Ah! vous ne savez pas! vous ne savez pas!

— Madame, ma chère comtesse, du calme, du courage. Je vous en conjure.

— Du calme, du courage! Quand vous me tuez, quand vous arrachez de ma vie tout ce qui en faisait le charme, quand vous foulez aux pieds mon cœur. Que j'aie du courage! Mais c'est horrible, mais c'est barbare! Est-ce la récompense de ma tendresse! Allez, vous êtes un ingrat.

Elle le repoussa et revint à sa première place, où elle continua de sangloter. Tout cela était dans le caractère de madame du Barry. Elle était en effet la femme, enfant gâtée du sort, qui, par un caprice, l'avait arrachée à sa sphère de boue pour la porter au premier rang. C'était bien la créature faible, sans énergie, esclave de ses plaisirs et de ses penchants. Chénier s'attendait à tout cela, mais le chevalier en souffrait véritablement et commençait à craindre pour le résultat de son amour, pour ses espérances.

— Épouser Cerise! vous! Et vous avez pensé que j'y consentirais, que je signerais moi-même mon malheur et ma honte. Mais non! je me trompe, cela est impossible, cela ne sera pas, vous voulez m'éprouver, vous avez été jaloux de Hanest et c'est du dépit. Hanest! est-ce que j'aime Hanest? Il m'a éblouie un instant, j'ai été fascinée par ce clinquant qui l'entoure; je suis comme un enfant, je ne m'en suis pas cachée. Mais Hanest! Hanest et vous, est-ce que cela se ressemble? Est-ce que je puis l'aimer, lui? Montsabré, venez ici, tout est terminé; à l'instant même j'écris à Hanest que je le chasse, vous serez satisfait, et vous ne parlerez plus de Cerise, n'est-ce pas?

André prit encore la main de la comtesse qu'il baisa en la caressant doucement. Montsabré resta immobile; si le consentement de madame du Barry ne lui eût pas été indispensable, s'il n'avait pas dû la ménager, il n'en eût résisté que davantage. Les hommes sont sans pitié pour les douleurs qu'ils causent. Jeanne releva la tête et le regarda.

— Ce n'est pas cela encore? Eh bien, faut-il renvoyer le duc? faut-il quitter Luciennes? faut-il abjurer ma fortune, ma position, le nom qu'on m'a donné? Faut-il redevenir Jeanne Vaubernier? dis-le, je suis prête. Veux-tu me jeter encore au milieu de ces scènes dont le souvenir seul me fait trembler? m'aimeras-tu après cela? J'irai partout pour être aimée, pour que tu me restes.

Les jeunes gens ne trouvèrent rien à répondre.

Chénier seulement essuyait avec une bonté touchante les larmes qu'elle laissait tomber sur son sein.

— Mon Dieu ! je sais bien que je suis indigne de toi, je sais bien que tu es un ange, un dieu, et que je suis une femme coupable. Coupable avant de te connaître, coupable depuis, mais pardonne, et tu verras! Pardonne, et tu trouveras en moi une amie, une maîtresse, une servante. Je ne sais ce que j'éprouve, je ne sais pourquoi ce sentiment, qui dormait, s'est réveillé avec une telle force qu'il m'envahit tout entière. Je n'ai jamais rien éprouvé de semblable, il me semble qu'un nouveau jour se lève, il me semble que je suis transformée. Je t'aime! je t'aime!

Ce nouveau jour c'était un amour vrai, né des obstacles qu'elle rencontrait pour la première fois. Elle dont la vie avait toujours été si facile, dont les caprices étaient satisfaits avant que de naître, elle se brisait devant l'impossible, devant un homme à la volonté ferme, au cœur d'acier, elle sentit son maître, enfin, elle aima! L'amour, on le sait, vient souvent ainsi, et dans les natures blasées, chez les femmes accoutumées aux hommages, il ne vient qu'ainsi. Qu'importe un soupirant de plus! à peine flatte-t-il l'amour-propre; il faut qu'il soit un demi-dieu pour qu'on le remarque, il ne fait que suivre la route tracée par les autres; mais celui qui résiste, celui qui dédaigne, surtout s'il a d'abord été esclave et que, lassé de la domination, il se révolte, c'est celui-là qu'on veut, c'est celui-là qui prend le cœur, qui

prend l'avenir, qui prend l'existence, c'est le maître enfin!

M. de Chénier le comprit sur-le-champ, il comprit aussi quelle lutte terrible son ami allait engager; Cerise serait probablement perdue pour lui, à moins qu'elle n'eût le courage de rompre avec sa marraine et de se marier sans son consentement. Alors la famille de Montsabré l'accepterait-elle? La concession faite à l'amour du chevalier n'était-elle pas assez grande sans qu'on pût espérer qu'elle le devînt davantage? Il fit un signe d'encouragement au triste amoureux en lui montrant celle qui le suppliait avec tant d'énergie, il eût voulu lui faire deviner qu'elle devait être apaisée, séduite, ou que tout était perdu.

Mais André lui-même ne connaissait pas ce caractère d'airain, que rien ne faisait rompre. Il ne savait pas quelle force surhumaine y ajoutait sa passion pour Cerise. M. de Montsabré dédaignait toute feinte et tout déguisement, il prit sur-le-champ son parti, au contraire; inhabile à deviner les impressions des autres, par son manque d'expérience, il crut qu'en parlant franchement à la comtesse, en lui ôtant loyalement toute espérance, il réveillerait la sensibilité de son cœur. Il vint donc se mettre à ses genoux par un mouvement plein de grâce et d'enfantillage, et lui dit en s'appuyant sur le bras de son fauteuil.

— Ma chère, ma bonne comtesse, je vais tout vous avouer, moi; je vais m'adresser à ce qu'il y a

d'excellent, de noble en vous, et je suis sûr d'être entendu, n'est-il pas vrai?

— Vous n'avez qu'un mot à prononcer, monsieur, un seul, je ne puis rien entendre, je n'entendrai rien. Je me meurs.

— Je vous aime !

— Ah ! je le savais ! ah ! j'en étais sûre ! tu m'aimes ! tu m'aimes ! Qu'as-tu besoin de rien ajouter? tu m'aimes ! tu me rends la vie !

Elle promenait sa main sur le front, sur le beau visage immobile de Montsabré. La malheureuse ne le voyait que trop, mais elle ne le voulait pas voir.

— Tu resteras ici avec moi, avec Cerise, puisqu'elle te plaît cette enfant : c'est naturel, elle est si bonne ! avec André, mais plus de Hanest, plus de Brissac même. Le pauvre duc, il en mourra ! mais il le faut, puisque tu le veux; nous serons bien heureux, va !

L'amour de la comtesse, comme tous les amours de tête méprisés, était verbeux; il fallait qu'il s'épanchât en dehors, qu'il se fît du bruit à lui-même, qu'il s'étourdît. André fit signe au chevalier pour qu'il ne la détrompât point : ou il ne le comprit pas, ou il ne voulut pas céder à sa prière.

— Oui, sans doute, je vous aime, chère comtesse; mais je ne vous aime plus comme autrefois : vous êtes pour moi la bienfaitrice de Cerise, celle qui l'a élevée, qui l'a douée de toutes les vertus, de tous les charmes, celle qui va me la donner, celle de qui je dois la tenir, elle qui fera le bonheur de ma vie !

Pour toute réponse, madame du Barry jeta un cri déchirant, un cri qui retentit dans le cœur du poëte et le fit tressaillir; puis elle se laissa tomber en arrière sur sa duchesse, ses yeux se fermèrent, elle s'évanouit. Une chose remarquable et singulière, c'est qu'alors il était de mode de s'évanouir, et que les émotions même les plus vraies, les moins jouées, produisaient ce résultat. Aujourd'hui nous souffrons tout autant; nous sommes plus sensibles peut-être, mais nous ne nous évanouissons point. La comtesse était réellement de bonne foi; elle resta sans connaissance plus d'un quart d'heure, au grand effroi d'André, qui s'empressa d'appeler Rosalie.

Des gouttes, de l'éther, les soins habituels, la firent revenir; mais en ouvrant les yeux et voyant devant elle Montsabré froid et sombre, elle faillit retomber en syncope et se remit à pleurer.

Alors le poëte, de sa douce voix, essaya d'arriver à son âme; il lui parla en termes ravissants de l'abnégation, du dévouement, de la tendresse. Il lui peignit les joies mystérieuses d'un amour qui se sacrifie au bonheur de l'objet aimé. Jamais la folle Jeanne n'entendit un pareil langage; elle l'écoutait comme une musique : il pénétrait petit à petit dans son cœur; ses larmes tombaient plus abondantes, mais plus douces; elle pleurait sur elle-même, elle s'exhaussait un piédestal sur lequel elle se laissait placer par cette belle et grande nature, si compatissante et si généreuse!

— Il le faut, il le faut, ma bonne et chère comtesse; vous ne pouvez vous humilier ainsi, vous ne pouvez accepter les mépris, les refus. Soyez grande, soyez puissante, soyez la fière et digne veuve d'un roi qui vous a aimée! Effacez par cette action, par ce sacrifice à une enfant que vous ont léguée des amis bien chers, effacez le souvenir de Jeanne Vaubernier, forcez le monde à convenir que vous étiez digne de votre fortune, et forcez le chevalier lui-même à vous regretter, c'est votre plus belle vengeance. Rendez-le heureux, il tombera à vos genoux, il vous adorera, et vous, pauvre et chère créature, vous retrouverez ce que vous avez perdu : vous retrouverez la paix, la joie, la tendresse de Cerise, l'estime et le dévouement, l'affection inaltérable de son mari. Le voulez-vous?

Madame du Barry pleurait toujours, et ses yeux restaient fermés; elle réfléchissait profondément.

— Que M. de Montsabré me laisse seule avec vous, mon ami. Écoutez-moi, et après m'avoir entendue, si vous, si Cerise elle-même, croyez encore ce mariage possible, je ne m'y opposerai plus.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.

UNE FLEUR FLÉTRIE.

Montsabré s'était éloigné de la comtesse; il ne fit aucune observation et sortit. Madame du Barry le suivit des yeux jusqu'à la porte. Lorsqu'il l'eut fermée, lorsqu'elle fut seule avec le bon Samaritain qui versait le baume sur ses plaies, elle se jeta dans ses bras en sanglotant.

— Mon ami ! mon ami ! je suis bien malheureuse !

— Je le sais, je le vois, je le sens surtout, ma pauvre chère comtesse, mais ce malheur passera, et l'estime que vous pouvez conquérir, l'affection que vous allez fonder, la famille que vous vous créerez autour de vous resteront toujours.

— Hélas ! répliqua-t-elle, vous ne connaissez pas l'étendue de mon malheur, vous ignorez les erreurs d'une vie que je voudrais racheter maintenant.

— Qui vous les reprochera ces erreurs? vos amis vous sont dévoués, ces enfants publieront votre bonté. D'ailleurs le repentir expie tout, et vous vous repentez, et vous souffrez. Vous qui n'aviez jamais souffert, Dieu vous fait payer votre dette !

— Oh ! je le sens, monsieur, mon bonheur est fini ! Cerise...

— Cerise ne sera point ingrate; Cerise sait ce qu'elle vous doit de reconnaissance et d'affection : vous avez remplacé près d'elle les parents que Dieu lui a pris, vous l'avez élevée comme votre fille, vous lui avez donné ce qu'il fallait pour être heureuse; elle le sera maintenant si vous le permettez.

— Mon Dieu! mais vous ne devinez donc rien! mais vous ne voulez donc pas m'éviter la moitié d'une confidence pénible! Cerise...

— Eh bien, Cerise n'est-elle pas la fille d'une amie d'enfance, morte en couche, séduite par un grand seigneur? N'avez-vous pas juré au lit de mort à sa mère de ne jamais l'abandonner, et n'avez-vous pas mis une espèce de superstition de cœur à tenir cette promesse? C'est du moins ce que vous avez dit à tous vos amis, à Montsabré même, dans vos moments d'épanchements intimes. Il n'est jamais venu à l'esprit de personne d'en douter.

La comtesse resta un instant en silence; ensuite elle s'essuya les yeux, et murmura en détournant la tête :

— Cerise... Cerise est ma fille!

— Mon Dieu! mon pauvre Montsabré! s'écria le poëte.

— Ah! je ne puis pas même être pour lui la fée que vous disiez tout à l'heure, pas même cette espérance!

— Votre fille! mais alors... le roi?...

— Non!

Et elle se cacha le visage dans ses mains.

— Non, pas le roi, et voilà justement la cause du mystère; je ne l'aurais jamais avoué si cette circonstance épouvantable ne m'y avait forcée, jamais qu'au lit de la mort!

— Je comprends tout maintenant! vous avez dû bien souffrir tout à l'heure!

— Hélas! je souffre, oui, je souffre! car mon cœur est tiraillé par mille sentiments! car je l'aime cette fille, et je la hais! car elle est à la fois mon enfant et ma rivale! car elle m'a ravi le bonheur de ma vie, l'homme que j'aime! et elle, ma seule consolation, il me faut donc aussi renoncer à elle! Ne vaut-il pas mieux mourir?

— Et le père de Cerise?

— Le père de Cerise?...

Elle tressaillit et s'arrêta.

— Est-ce donc un homme indigne de vous? avez-vous à rougir de son caractère encore plus que de sa naissance?

— Le père de Cerise? Ah! c'était le plus beau, le plus charmant, le plus noble des hommes; si j'ai distingué le chevalier, c'est qu'il me le rappelle : il était noble de cœur et de sang, et il a payé de sa vie le moment d'oubli qui m'a rendue mère.

La curiosité du poëte était vivement excitée; il n'osait pas provoquer les confidences de la comtesse, et il brûlait de les recevoir. Ce mystère lui semblait si incroyable. Madame du Barry, que tous les yeux de

l'univers surveillaient du temps de sa faveur, avait eu l'adresse de dissimuler une position critique, dont ses ennemis devaient si certainement profiter; c'était un tour de force digne d'être retenu. La pauvre femme, une fois la glace rompue, avait trop besoin de parler pour ne pas tout lui dire.

— Vous allez savoir cette histoire étrange, que je croyais ignorée maintenant, et dont un misérable laquais m'a prouvé depuis quelques mois qu'il possédait la plus grande partie. Ce la Brie...

— Ah! c'est donc là le Sésame, ouvre-toi?

— Oui. Le hasard l'a mis en possession de ce secret pour lequel est mort celui qui n'a pu supporter un remords et qui l'a expié si admirablement. Vous avez entendu parler certainement d'un homme que le feu roi aimait beaucoup, qui tournait la tête à tous ceux qui le voyaient, du marquis de Létorière.

— Certes, et très-souvent.

— Le marquis de Létorière est le père de Cerise.

Chénier rapprocha sa chaise comme pour mieux entendre.

— Louis XV vit un jour ce jeune homme à la chasse, où il se distinguait par une adresse remarquable. Son charmant visage lui plut, et il ordonna qu'il lui fût présenté le soir même. On l'amena dans les petits appartements, chez moi, où nous soupions presque toujours. Il montra tant d'esprit, tant de finesse, des qualités si charmantes, que le roi s'y attacha dès la première vue. Il le nomma de tous les voyages, de

toutes les parties, il le traita avec une faveur distinguée, et lui eût accordé des honneurs et de la fortune s'il n'eût pas été le plus modeste et le plus désintéressé des hommes. Il ne voulut rien que la permission d'aimer le roi, dit-il.

Je n'ai jamais connu à Louis XV une affection réelle que pour Létorière. Il ne pouvait s'en passer, il lui confiait tout, il remettait entre ses mains ses affaires secrètes, mais le jeune homme agit avec tant de mesure, qu'excepté les familiers intimes, personne à la cour ne se douta qu'il y eût un favori.

Je le voyais presque chaque jour, ce charmant Létorière, et je le trouvais beau, je l'admirais, je le voulais voir plus souvent encore; lui ne faisait attention à moi que comme à la maîtresse du logis et du maître. Ses galanteries étaient gracieuses, mais froides, mais imposées par la position, voilà tout. Je ne songeais à lui qu'en sa présence, et ni d'un côté ni de l'autre ce n'était de l'amour. Létorière aimait passionnément une jeune personne de haut rang et de grande famille qu'on lui refusait. Il espérait faire intervenir le roi, mais il attendait pour cela d'avoir mérité sa bien-aimée par quelque action glorieuse qui pût lui servir de dot. La jeune fille était au couvent, où il ne la voyait jamais, ils entretenaient une correspondance innocente par le moyen d'une tourière, c'était tout ce qui s'était passé entre eux.

Un jour, le premier de la maladie du roi, ou du moins celui qui le précéda, où il fit à Trianon une

orgie à mon insu et où il gagna la petite vérole d'une fille de jardinier, amenée par ce cher duc de Richelieu, mon meilleur ami; ce jour-là donc j'étais allée me promener à Marly, un des endroits de ce monde que j'ai aimé davantage, et je comptais revenir coucher à Luciennes. Par extraordinaire j'étais seule, le roi avait retenu nos intimes, et ma famille, qui m'entourait d'ordinaire, était réunie en gala chez ma nièce, la vicomtesse du Barry. Elle mariait une cousine. Je ne voulus point assister à la noce, la mère du fiancé m'ayant fait l'effet d'une franche bégueule, à laquelle je ne me souciais pas de prêter des airs.

Je me promenais donc sous ces beaux ombrages, au bruit de ces mille cascades étincelantes, au chant des oiseaux, aux parfums des fleurs; j'étais rêveuse et presque triste sans avoir de cause. Une sorte de pressentiment m'agitait, je crois que Dieu le permit. Au détour d'une allée conduisant au théâtre de Charmille, je me trouvai face à face avec M. de Létorière, qui me salua et voulut passer outre.

— Non pas, monsieur, lui dis-je, arrêtez-vous, s'il vous plaît, et causons. Je suis triste, vous m'égayerez.

— J'ai craint d'être indiscret, madame. Mais je ne vous égayerai pas, car je suis certainement plus triste que vous.

— Essayons toujours.

Il resta, et nous nous promenâmes plus de deux

heures tête-à-tête, dans ces lieux enchantés, où tout parle au cœur, aux sens, le langage de l'amour. Létorière était, on ne le croirait pas, l'homme le plus sage de Paris, bien qu'accablé de bonnes fortunes qu'il n'acceptait pas, le tout à cause de son amour platonique pour la princesse. Mais il y a des moments où la jeunesse et la nature réclament leurs droits en dépit de la volonté. Notre conversation prit un tour que nous n'avions prémédité ni lui ni moi, et contre lequel nous nous trouvâmes sans défense, justement à cause de cela.

La nuit commençait à descendre, nous nous promenions toujours; il fallait cependant souper quelque part, je lui proposai de me suivre à Luciennes, il refusa d'abord, il accepta ensuite; il n'y était jamais venu, la curiosité le décida à m'accompagner, du moins il se donna cette raison-là à lui-même.

Je le conduisis dans ce salon, dans la salle à manger, partout, je lui infiltrai, sans m'en douter, la volupté par tous les pores. Il soupa dans ce bosquet d'héliotropes qui porte à la tête une ivresse plus douce et plus dangereuse que celle des vins de Syracuse. Je l'initiai aux ravissants mystères de ma chambre à coucher, où les amours, les mousselines, les fleurs et la lampe d'albâtre voilée, tout semble répéter : Aimez-vous! tant y a, enfin, pour abréger, que ce Gaston, l'idole et l'envie des femmes, passa vingt-quatre heures avec moi, ici, dans un enivrement

dont nous ne sortîmes qu'à la nouvelle inopinée de la maladie du roi.

Il avait tout oublié pendant ces moments de délire, son amour, son amitié, ses serments de fidélité, nous étions jeunes, nous étions beaux, la nature était enchanteresse, les rossignols chantaient, les feuilles couvraient les arbres déjà blancs de leur neige de fleurs, la température, d'une douceur extraordinaire, semait sous nos pas, dans les bois, les primevères, et jamais je n'ai rien éprouvé de ce genre. Ce n'était pas mon amour d'aujourd'hui, ce sentiment immense, plus voisin des larmes que de la joie, c'était le plaisir enfin, dans son expression la plus complète et la plus adorable.

En apprenant que Louis XV était tombé malade la veille, qu'il était alité, qu'il me demandait sur-le-champ, nous fûmes ramenés à ce monde d'une façon bien cruelle. Nous nous réveillâmes et nous n'osâmes plus nous regarder, Létorière surtout, car moi, je vous l'avoue, j'étais brouillée depuis longtemps avec les remords. Il avait à son service ce laquais que j'ai été forcée de prendre; je ne le reconnus pas lorsque je l'ai rencontré. Ce laquais fut envoyé par lui en courrier à Versailles, avec la recommandation expresse de se taire sur son séjour à Luciennes; il nous précédait, ou plutôt il précédait le marquis, car j'étais partie d'avance, afin de ne point arriver avec lui.

Avant de nous séparer, Létorière me demanda

quelques minutes de conversation ici. Je les lui accordai, ne me doutant guère de ce que j'allais entendre.

— Madame, me dit-il, vous voyez le plus désolé des hommes; ne me prenez pas pour un ingrat cependant, mais permettez-moi de vous parler avec la franchise de mon caractère, avec ce que vous méritez d'égards et de loyauté. Nous avons fait un délicieux rêve, ce rêve est suivi d'un réveil qui nous force à l'oublier plus vite que nous n'eussions désiré le faire, moi du moins. Mais il faut retourner dans la vie, il faut revoir ce monarque qui m'aime et que j'ai trompé d'une manière infâme, il faut écrire encore à l'ange que j'adore, que je suis digne d'elle et que toutes mes pensées sont à ses pieds. C'est au-dessus de mes forces, je ne sais point mentir.

— Vous vous repentez donc?

— Oui, madame, je me repens, si toutefois l'on peut se repentir des délices les plus enivrantes qu'il soit donné à un homme de goûter. Vous ne m'aimez point, j'ai été pour vous l'objet d'un caprice, dont vous ne vous souviendrez pas une fois rendue au tourbillon qui vous entraîne. Daignez donc excuser votre reconnaissant esclave : si vous ne voulez pas me condamner à un supplice de tous les instants, ne me rappelez jamais en aucune manière ces deux jours charmants de ma vie, qui doivent être si chèrement expiés. Que ce soit un secret enseveli entre nous deux; que devant le roi surtout pas

un de vos regards, pas un de vos gestes ne me rende nos souvenirs brûlants, car c'en est fait de moi, vous dis-je, je sens trop que je suis un traître. Que les amants de ces deux journées se disent ici un adieu éternel.

Je sentis un regret amer; je ne l'aimais point, mais je l'aurais aimé, j'en suis sûre. Il ne s'en aperçut pas. Derrière moi, dans un beau vase de Chine, se trouvait un cerisier de je ne sais quelle contrée, présentant le rare phénomène de porter à la fois des fleurs et des fruits. Il allongea la main et en cueillit une branche.

— J'emporte ceci, me dit-il; je le conserverai soigneusement pour mes vieilles années, mais je ne le regarderai jamais avant un demi-siècle. Je vous dois des remercîments impérissables, et mon cœur vous les garde, croyez-le bien. Maintenant faisons notre devoir, allons près de ce vieillard qui nous aime, auquel nous apporterons les soins de notre respect et de notre tendresse. Qu'il nous trouve toujours auprès de lui, expiant notre faute et la réparant. Adieu.

Il me prit dans ses bras, me serra longuement sur son cœur, et je partis tout émue et toute désolée. Je voyais qu'il ne m'aimait pas et j'aurais voulu qu'il m'aimât, car je sentis mon amour poindre, même en ce moment solennel. En arrivant à Versailles, je courus auprès du roi; il me demandait à tout le monde et ne se croyait que faiblement atteint. Il eut une grande joie en m'apercevant. Ce pauvre *la*

France! il m'aimait. Il m'avoua son orgie, ses suites, me demanda pardon de son infidélité, me jura que ce serait la dernière. J'accordai cette grâce, mais je me gardai bien d'en implorer autant.

La nuit fut mauvaise : dans la journée du lendemain, les médecins déclarèrent unanimement la petite vérole. Aussitôt tout ce qui n'était pas du service nécessaire se tint à l'écart; on fit partir M. le dauphin et les princes pour Marly; j'obtins la permission de rester; ce ne fut pas pour longtemps. Dès le même soir, le roi, plus malade, dit au duc de Richelieu :

— Il ne faut pas renouveler ici les scènes de Metz, nous ne sommes plus assez jeunes pour cela; que la duchesse d'Aiguillon emmène la comtesse jusqu'à mon rétablissement, c'est un service d'amie, dont je lui saurai gré; et vous, ma mignonne, ajouta-t-il, ne pleurez pas, je n'aurais pas le courage de vous faire partir, ce qui serait fort malheureux pour vous, car on vous renverrait plus brusquement. Allez, ce n'est point un adieu, nous nous reverrons.

On m'emmena tout en larmes. En passant dans le corridor, je rencontrai M. de Létorière qui m'aborda, j'étais seule avec Rosalie, une de mes femmes de prédilection.

— Madame, dit le marquis, on assure que le roi a la petite vérole, de la plus forte et de la plus maligne espèce, cela est-il vrai?

— Oui, monsieur, et l'on me chasse.

— Moi, madame, on ne me chassera pas, je cours

m'enfermer avec lui, je ne le quitterai pas une minute. Trop heureux de lui prouver mon dévouement et d'expier de la sorte.....

Il n'acheva pas, nous nous comprenions.

La duchesse d'Aiguillon m'emmena à sa terre, M. de Létorière s'établit dans la chambre du roi, ainsi que Mesdames, qui, avec un courage héroïque, soignèrent leur auguste père jusqu'à la fin. Le fléau ne les atteignit pas; il n'en fut pas de même de l'infortuné marquis, il gagna la petite vérole, il la prit telle que Louis XV l'avait eue lui-même, c'est-à-dire inguérissable. Le jour même de la mort du roi, il se mit au lit; il n'y souffrit pas longtemps, il fut emporté plein de force, plein de vigueur et de jeunesse, mais il ne restait plus trace de cette beauté si vantée, m'a-t-on dit. Au moment de sa mort il écrivit deux lettres et de sa propre main, malgré sa faiblesse et son aveuglement presque complet. Jamais on ne vit un homme d'une discrétion semblable. Une de ces lettres s'adressait à la personne qu'il aimait, l'autre à moi; voici ce qu'elle contenait, je ne l'ai jamais oublié :

« — J'ai tenu ma parole, madame, et Dieu l'a » acceptée, car il m'a pris au mot, je vais mourir. » En ce moment suprême, après une faute expiée, il » m'est permis d'avouer une faiblesse : il me serait » douloureux d'être oublié de vous. Je vous renvoie » la branche de cerisier; elle est flétrie comme les » amours qu'elle vit naître, conservez-la pour vous

» rappeler celui qui s'en va bien jeune de ce monde,
» et que vous avez fait si heureux! »

Cette mort me frappa d'autant plus qu'elle arriva quinze jours après celle du roi, et au moment même où je conçus les premiers soupçons de ma grossesse, qui ne tardèrent pas à se confirmer. La lettre de M. de Létorière contenait un *post-scriptum* qui m'imposait ma conduite : il me recommandait, au nom de ce que j'avais de plus sacré au monde, sous peine de la malédiction d'un mourant, de garder un silence absolu sur ce qu'il persistait à nommer son crime.

« Que jamais nul ne le connaisse, ajoutait-il, car
» je reviendrais plutôt du fond de la terre pour vous
» porter malheur et pour vous maudire! »

J'ai peut-être eu tort de le nommer, même en cette circonstance, lorsqu'il s'agit de sa fille; et puis à un ami comme vous... pourvu qu'il n'exécute pas sa menace!

Je ne savais quel parti prendre pour cacher mon état; heureusement pour moi le roi m'exila à Chelles, et l'abbesse était une des meilleures, une des plus parfaites créatures que j'aie connues; elle reçut de mon secret ce que je voulus lui en dire, mais alors sa charité chrétienne s'ingénia à me sauver la vie et l'honneur. Je fis la malade pour rester dans mon appartement et ne recevoir personne. Le médecin du couvent était un homme habile; il trouva moyen de me faire sortir sans qu'on s'en aperçût au moment critique. Ce fut chez lui, dans une chambre retirée

du village, qu'après d'horribles souffrances, je mis au monde cette pauvre enfant. Je l'appelai Cerise en mémoire de cette branche que j'ai fait encadrer et mettre au chevet de son lit; c'est sa relique, elle sait qu'elle vient de son père. Aussitôt que je pus revenir à Luciennes je m'y fixai, et je fis élever sous mes yeux la belle créature que Dieu m'avait envoyée dans sa clémence, me disais-je autrefois; dans sa justice, penserais-je aujourd'hui. Je la donnai pour ma filleule, je fis un conte plausible, mon serment me fermait la bouche. Ce fut souvent pour moi une grande douleur, car j'aurais voulu la nommer ma fille.

Maintenant vous savez tout, mon cher André; vous avez lu dans mon âme, vous connaissez le secret dont j'étais la dépositaire, secret que je ne révélerai qu'à vous seul, et que Cerise et Montsabré doivent ignorer toujours. Jugez donc selon votre conscience. Croyez-vous que l'amant de la mère puisse devenir le mari de la fille, surtout lorsque la mère l'aime encore? Croyez-vous que je puisse avouer à mon enfant l'obstacle qui la sépare de celui qu'elle aime? Me trouvez-vous assez malheureuse? J'attends votre décision; je ferai ce que vous m'ordonnerez, je vous en donne ma parole solennelle, je vous la donne devant Dieu!

M. de Chénier pendant ce récit n'avait songé qu'au moyen de résoudre cette question; il n'en trouvait aucun. Ce que la comtesse disait était vrai : à ses yeux, aux yeux de tous les gens de cœur et d'hon-

neur, la fille ne peut épouser l'amant de sa mère, surtout lorsque ce secret lui est connu ! La responsabilité pour lui était terrible ; il allait séparer deux cœurs si bien faits pour se comprendre, qui s'aimaient, qui venaient l'un vers l'autre les mains pleines de bonheur, et cela sur la foi d'une rivâle qui voulait les désunir. Peut-être inventait-elle cette fable, peut-être n'y avait-il de vrai dans tout ceci que le caprice de la comtesse pour Létorière. Comment en être sûr? Cependant la douleur, l'accent, en elle tout était véritable ; il la savait profondément loyale, il y perdait la tête, et il refusa de se prononcer sur-le-champ.

— Laissez-moi réfléchir, comtesse, lui répliqua-t-il, laissez-moi peser dans ma conscience ce que j'ai vu, ce que je sais. Je vous rendrai bientôt une réponse. Hélas ! que vais-je leur dire à ces pauvres innocents qui m'attendent avec tant d'impatience? Je ne puis leur laisser croire une chose qui me semble impossible et les désespérer !...

— Oui, c'est affreux, c'est horrible ! ils s'aiment, ils sont jeunes, eux ! ils ont bien des années et bien des amours devant eux pour oublier celles-là ; mais moi ! pensez-y, André, et que votre imagination de poëte comprenne bien la portée de ces mots : à mon âge, après une vie comme la mienne, j'aime pour la première fois, et celui que j'aime me dédaigne et me méprise !

— C'est vrai ! répliqua André d'une voix profonde. Dieu est grand ! il laisse souvent la goutte de poison

au fond du vase où l'on s'est enivré de nectar et d'ambroisie !

Au moment où M. de Chénier ouvrait la porte pour sortir, il rencontra Montsabré dans le vestibule venant à lui d'un pas lent et mesuré, comme s'il portait une douleur trop lourde pour marcher plus vite.

— Que vous a-t-on dit, Chénier?

— Je ne puis le révéler encore.

— Avez-vous obtenu le consentement de la comtesse? Avez-vous fait vibrer chez elle une corde généreuse?

— Plaignez-la, chevalier, ne l'accusez pas : il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé !

— Quoi qu'elle vous ait dit, mon ami, quelque concession qu'elle vous ait faite, tout est inutile maintenant !

— Pourquoi?

— J'ai entendu tout à l'heure, de la bouche de Cerise, l'arrêt qui nous sépare. Je ne sais quel sylphe, quel pacolet lui a révélé votre entretien avec sa marraine, mais je l'ai rencontrée qui revenait du jardin fondant en larmes. Je l'ai suppliée de me suivre, elle ne m'a pas répondu jusqu'à ce que je sois parvenu à l'emmener, presque de force, dans la grotte au fond du quinconce; là elle s'est levée, s'est arrachée de mes bras qui l'enlaçaient, en me jetant ces mots pour adieu :

— Mon bien-aimé, un obstacle insurmontable nous

sépare ; quoi qu'il arrive, je n'appartiendrai jamais à un autre, mais je ne serai jamais à vous !

Et elle s'est enfuie dans ce dédale du labyrinthe, où il m'a été impossible de la retrouver.

M. de Chénier comprit que Cerise était instruite, mais comment? par qui? Ce secret si bien caché comment était-il révélé à la jeune fille, lorsque sa mère se faisait un scrupule de son aveu envers lui-même. Il n'avait désormais plus qu'à consoler ces cœurs malades d'une maladie sans remède, puisque Dieu même ne pouvait effacer le passé. Il prit le bras du chevalier et l'entraîna vers sa chambre ; le sombre désespoir de celui-ci l'effrayait. Contrairement à madame du Barry, il se taisait ; il n'avait pas besoin d'épancher une douleur qui s'établissait dans son âme et qui l'envahissait tout entière.

— Du courage, chevalier, montrez-vous un homme au milieu de ces douleurs de femmes que nous avons à consoler !

— Je serai toujours comme aujourd'hui à l'avenir ; ma vie est finie et fermée à présent ! je n'aurai plus de croyance : Cerise me tromper !

— Vous tromper !

— Si elle m'aimait, une puissance humaine quelconque la séparerait-elle de moi ?

— Ne jugez pas sans savoir, mon ami.

— Vous qui savez, vous l'approuvez donc?

— Je l'admire !

— Et moi, je la haïrai !

— Haïr cette pauvre enfant, qui vous aime et qui doit tant souffrir en vous perdant !

— Oui, je la haïrai ! je haïrai tout ici-bas ! on tue l'un après l'autre les bons sentiments dans mon cœur ! Je suis bien jeune pourtant, c'est apprendre la vie de bonne heure. Ne m'en parlez plus. Je vais demander mon carrosse, et je pars.

— Pas encore, pas encore, mon ami; vous ne le pouvez, vous ne le devez pas. Laissez-moi voir Cerise, lui parler, laissez-moi savoir d'elle-même la cause de sa résolution, après vous serez libre.

Au moment où M. de Chénier frappait chez la jeune fille, celle-ci se préparait à le chercher. Il la trouva debout, les yeux rouges mais secs; elle venait d'écrire une lettre et elle hésitait à l'envoyer. La vue d'André amena un faible sourire sur ses lèvres; elle le pria d'entrer dans ce qu'elle appelait sa cellule. Le contraste de cette douleur noble et muette avec les éclats et la rage dont il avait été témoin toute la matinée le toucha vivement.

— Chère et bonne Cerise, lui dit-il, je suis heureux de vous voir ainsi.

— J'allais vous faire appeler, cher monsieur de Chénier, il faut que je vous parle.

— Pauvre enfant ! disposez de moi, comptez sur moi, je vous aime tendrement, et je vous admire au moins autant que je vous aime !

— Je ne suis qu'une fille bien ordinaire, mais bien malheureuse il est vrai, monsieur de Chénier,

et je mérite quelque pitié! car j'ai un douloureux parti à prendre, je ne dois plus voir le chevalier!

— J'ai appris par lui cette résolution, et son désespoir est affreux, je ne vous le cache pas.

— Il m'accuse sans doute. Ah! s'il savait!... je souffre plus que lui de cette nécessité absolue; cependant je m'y soumets, parce que je ne puis la combattre, seulement j'espère que j'en mourrai!

— Dites-moi tout, à moi, chère fille; ouvrez-moi votre cœur; peut-être exagérez-vous un devoir que vous pourriez amoindrir. Je connais votre conscience et sa *tremeur*, comme disent les Italiens.

— Ma conscience ne m'égare pas, monsieur; notre conscience ne nous égare jamais; elle nous dit la vérité sans hésitation et sans fard, et si nous écoutions sa voix elle ne nous tromperait point. Ce que je fais je dois le faire, croyez-moi. Ce n'est point mon secret, il ne m'est pas permis de le révéler, même à vous. Ne me supposez ni insensée, ni victime d'une exagération, ayez foi en ce que je fais, et promettez-moi seulement de m'aider à ramener celui qui me méconnaît.

— Il a un parti bien pris, et, d'après le caractère qu'il m'a montré aujourd'hui, je ne sais si nous le persuaderons.

— Eh bien, tant mieux! s'il m'accusé il m'oubliera plus vite, et il souffrira peut-être moins ainsi. J'avais fait cette lettre, et je voulais vous prier de la lui remettre; c'était pour moi une grande douceur,

j'y renonce. Ce n'est pas à moi qu'il faut songer; vous ne lui direz rien, monsieur.

— Il va partir.

— Qu'il parte! qu'il soit heureux! que ma part de bonheur lui soit donnée, car il n'y en a plus pour moi sur la terre! L'obstacle qui nous sépare, et qui ne me permet pas de lui appartenir sous peine d'infamie, ne m'empêche pas de me vouer à lui pour jamais; je lui ai consacré ma vie! Dans ces temps de troubles et de désolation, l'homme le plus fort peut trouver un appui dans une faible créature comme moi. Ainsi, le serment que je lui ai fait sera rigoureusement tenu; il est toujours le fiancé de mon âme, où il sera je serai, prête à tout, heureuse de prévoir le moment d'un sacrifice, plus heureuse encore de l'accomplir! J'espère que vous viendrez à Luciennes, vous, j'espère que par vous je saurai s'il est tranquille, si Dieu lui verse l'oubli pour qu'il vive. Je l'aime comme il ne sera jamais aimé; j'éprouve une triste douceur à vous le dire, et c'est ici pourtant la dernière fois!

M. de Chénier employa les prières, les espérances même, pour obtenir de Cerise la confidence qu'elle lui refusait; elle fut inflexible. Elle déchira devant lui la lettre qu'elle écrivait au chevalier, et chargea le poëte de ses derniers adieux.

— Quand il ne souffrira plus par moi, quand il ne m'aimera plus, vous lui direz que je l'aime toujours!

Cerise descendit ensuite près de sa marraine. Ro-

salie vint lui dire qu'elle ne pouvait pas la recevoir en ce moment.

— Madame a été bien souffrante ce matin, et elle repose; revenez un peu plus tard, mademoiselle.

— Vous me trouverez au jardin, Rosalie, dans l'allée qui longe l'avenue.

Cerise voulait revoir ce lieu, témoin du plus beau moment de sa vie; elle voulait chercher sur le sable les traces de son bonheur, à peine effacées, lorsque déjà ce bonheur était enfui. Les oiseaux chantaient encore; les boutons déjà éclos, dont elle avait savouré le parfum, étaient dans toute leur gloire, et celui qui fleurissait à ses yeux toute la nature elle l'avait perdu, elle n'entendrait plus sa voix! Pauvre Cerise! si jeune!

Lorsqu'elle eut marché quelques instants, pour compléter l'illusion, pour rendre le contraste plus frappant, la même voiture se fit entendre. Seulement le bruit ne venait pas du même côté, seulement le cheval qui courait si vite s'en allait maintenant au pas, tristement comme un convoi. Le chevalier passa près de Cerise; il n'en était séparé que par la haie. Il devint plus pâle encore si c'est possible; mais, gentilhomme avant tout, il se leva sur son siége et la salua avec un mouvement d'une grande noblesse et d'une douleur morne. Cerise lui rendit ce salut; par un mouvement involontaire, elle joignit les mains, leva les yeux vers le ciel et murmura une prière fervente.

Le chevalier donna un coup de fouet à son cheval et partit comme un trait, tout était terminé! Cerise tomba à genoux derrière la haie et s'affaissa sur elle-même, incapable de penser ni de sentir, presque mourante.

Rosalie la trouva anéantie en venant la chercher de la part de sa marraine. La sublime enfant se releva, essuya ses yeux encore humides, et se présenta chez la comtesse avec un visage serein. Madame du Barry était couchée; elle tendit les bras à sa filleule, qui s'y précipita, en l'appelant sa chérie.

— Ne souffrez point, soyez tranquille, lui dit-elle, j'ai renoncé au mariage, le chevalier est parti, rien ne troublera plus notre repos. Nous vivrons ensemble, ma chère marraine, et j'espère vous rendre en soins, en amour, en reconnaissance, tout ce que vous avez fait pour moi. Me le permettez-vous?

Son cœur ne trouva ni un murmure ni un reproche.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

LA SÉPARATION.

Madame du Barry et Cerise passèrent plusieurs jours ensemble, ne recevant personne excepté Chénier, qui, intéressé par la douleur si digne de la jeune fille, se faisait un bonheur de lui donner tous ses instants. Il se partagea les premiers jours entre elle et Montsabré, mais celui-ci lui montra une froideur si impassible, éluda avec tant de soin les conversations intimes, qu'il se consacra tout entier à la tristesse de Luciennes, où du moins l'on pleurait dans ses bras.

Rien ne vint amortir cette douleur, pas un mot, pas un signe, pas un souvenir. La comtesse et Cerise en souffraient également. Seulement la comtesse en parlait sans cesse, et la jeune fille concentrait ses pensées. Elle interrogeait André du regard lorsqu'il arrivait, le jeune homme secouait mélancoliquement la tête, ils s'étaient compris!

— Cet homme est donc fier et indomptable, disait la comtesse, il ne veut donc point revenir?

— Je ne sais, il ne me parle jamais de vous.

— Il prétend aimer Cerise! Ah! quand on aime, le premier besoin est de voir l'être aimé, n'importe à

quel prix. Si je pouvais le voir! ma pauvre fille me fend le cœur. Elle change horriblement, elle se meurt de chagrin et elle sourit, je n'ose l'interroger, j'ignore ce qui s'est passé entre elle et Montsabré, je ne sais par quel motif elle l'a refusé, il faut qu'elle ait découvert mon amour et qu'elle se sacrifie pour moi. Hélas! à quoi bon se sacrifier? Ah! mon ami, je ne saurais trop vous le redire, je suis bien malheureuse!

Ces conversations se renouvelaient chaque jour, et chaque jour André gardait le secret de la pauvre fille, afin de ne pas augmenter le chagrin de la mère. Excepté elle, tous conservaient un mystère sur le cœur. Il en résultait une gêne, un embarras, auxquels rien ne semblait devoir mettre un terme.

La situation politique devenait de plus en plus grave. Le roi était littéralement prisonnier aux Tuileries, on prévoyait de grands malheurs. Le duc de Brissac arriva un matin à Luciennes et déclara à son amie qu'il désirait la voir émigrer. Elle éprouvait elle-même le besoin de quitter ces lieux où la désolation envahissait sa vie. Elle espérait en la distraction du voyage pour se guérir, pour guérir Cerise, dont la douleur augmentait la sienne. Le duc n'eut donc point de peine à la décider.

— Et vous, monsieur le duc? lui dit-elle.

— Moi! je ne quitterai point mon poste, je l'ai accepté, j'y dois mourir. Je me regarderais comme un lâche de déserter, d'abandonner le roi et sa famille. L'émigration, à mon sens, est une immense faute,

il ne fallait point immiscer les étrangers dans nos affaires, il fallait nous réunir autour du trône, et ne laisser violer sa majesté qu'après avoir péri jusqu'au dernier en le défendant. Tel était le rôle de la noblesse française, tel était son devoir, et si elle y a failli, je n'y faillirai point.

— Et vous voulez que je vous abandonne, moi! vous voulez que je vous laisse seul, exposé à la mort, exposé à la ruine, que je vive au loin avec une inquiétude perpétuelle sur vous, en disant à chaque instant : Peut être à l'heure qu'il est je l'ai perdu! Ah! c'en est trop, c'en est trop pour moi, je n'y pourrais résister. Je resterai.

Madame du Barry était réellement bonne, bien que faible et légère; son cœur était en ce moment plus accessible à la tendresse, son amour malheureux l'avait rendue meilleure; l'amour vrai, satisfait ou non, produit toujours ce résultat chez les généreuses natures.

Elle fondit en larmes, en répétant :

— Je ne m'en irai pas!

— Vous vous en irez, chère comtesse, parce que je vous en supplie, vous ne me ferez pas le chagrin de me refuser. Je ne vivrais pas, je serais moins à mon devoir, et ce serait indubitablement ma perte. Vous partirez, ne m'avez-vous pas parlé d'un baron de Hanest qui vous offre un asile dans les Pays-Bas ou dans les Flandres?

—J'ai refusé, et je ne le vois plus, répliqua la comtesse assez embarrassée.

— M. de Montsabré ne vient plus à Luciennes, ce me semble?

— Il est trop occupé à ce qu'il paraît, et il a tort, car j'aurais grand plaisir à le recevoir.

— C'est un bon et noble jeune homme, dévoué jusqu'au fanatisme, il ne craint ni la mort ni le danger, il se jette à corps perdu au milieu de tout; il doit être malheureux, je l'ai compris. Vous vivrez bien seule à présent, presque tous vos amis sont ou partis, ou retenus ailleurs; raison de plus pour songer à votre sûreté. Pour la première fois depuis notre longue liaison, laissez-moi vous dire que je le veux.

— Où aller?

— Je me charge de vous faire avoir un passe-port pour l'Angleterre. Qui emmènerez-vous?

— Cerise d'abord, je ne m'en séparerai jamais; Zamore, mon valet de chambre, la Brie, Rosalie, je crois que c'est tout.

— Et une femme pour Cerise.

— Ah! oui, la petite Jeannette, ma filleule aussi, qui m'aime à l'adoration, et qui appelle Cerise *sa sœur de lait.*

— Votre passe-port pour vous et votre suite vous sera délivré demain, préparez-vous à vous mettre en route sous trois jours.

— A une condition.

— Laquelle?

— C'est que d'abord vous m'écrirez deux fois par semaine, que vous me parlerez de ceux que je laisse

derrière moi, et puis que vous viendrez me joindre lorsque la partie ne sera plus tenable.

— Elle sera tenable jusqu'à la mort pour un Cossé, lorsqu'il s'agit de son roi et de l'honneur. Ne vous inquiétez pas de moi, comtesse; songez-y pourtant, le seul chagrin que vous puissiez me faire est de rester exposée comme vous l'êtes.

— Eh bien! puisque vous l'exigez, par affection pour vous, je partirai.

A peine le duc se fut-il éloigné que la comtesse appela Cerise et lui annonça la résolution qu'elle venait de prendre. Elles étaient seules alors à Luciennes. La jeune fille l'écouta tranquillement, un léger tremblement agita seulement ses lèvres, elle baissa son regard et ne répondit point.

— Il nous faut tout préparer, je l'ai promis; cependant ce voyage m'afflige, je ne puis me faire à l'idée de quitter Luciennes, de ne plus voir ces lieux, où tant de jours heureux se sont écoulés, ces lieux peuplés de mes souvenirs. Et puis les amis qui restent! Ah! Cerise, c'est affreux!

— Bien affreux de se séparer, dit l'enfant retenant ses larmes.

— Écoute, il est une chose que je ne dois confier qu'à toi. Les routes sont loin d'être sûres, nous pouvons être arrêtées, dépouillées, cela arrive fréquemment dans ce pays où l'autorité est impuissante. Je ne veux donc emporter ni vêtements, ni bijoux, je

ne veux cependant les laisser à personne, il faut les cacher ici, les enterrer.

— Cela est-il bien sûr?

— Comment faire autrement? Ils ne seront nulle part aussi en sûreté. Dans la grotte, dans ce coin obscur de rochers, à côté de la petite fontaine, il se trouve une excavation que je connais seule, je crois; cette nuit nous irons, nous déplacerons la pierre qui la cache et nous y déposerons mes effets précieux, l'argenterie, si c'est possible.

— Je suis tout à vous, chère marraine, disposez de moi.

— J'ai grand'peur que nous ne soyons pas assez fortes.

— Cependant ce secret doit rester entre nous. Mais ce n'est pas cette nuit encore qu'il faut y songer, la veille du départ seulement, ne laissons rien soupçonner à nos gens.

Tout fut arrangé entre elles pour se passer des domestiques. Madame du Barry donna à Cerise ses instructions. Elles choisirent ensemble ce qu'elle comptait emporter, ce qu'elle voulait laisser à ses pauvres de Luciennes, et ses souvenirs à ses amis. Elle prit à la main une magnifique bague donnée par Louis XV, sur laquelle était le chiffre de ce monarque, en diamants, avec quatre gros brillants aux coins.

— Si je *lui* envoyais ceci? demanda-t-elle à Cerise.

Sous la plaque était un portrait de Louis XVI enfant, une délicieuse miniature.

— A votre volonté, madame, répliqua Cerise.

La comtesse mit la bague de côté sans rien répondre.

Chénier vint le soir, il reçut la confidence, il apprit le départ projeté, et il en félicita ses amies.

— Si vous étiez des hommes, je vous dirais : Restez ! Mais vous êtes femmes, mais vous êtes inutiles, mais vous pourriez plutôt embarrasser ceux qui vous aiment. Allez donc et sauvez votre vie. C'est tout ce que l'on peut raisonnablement souhaiter en ce temps-ci.

Cerise était plus préoccupée, plus sérieuse encore que jamais. Le lendemain, avant le lever de la comtesse, elle se rendit au village et à l'hospice, où elle resta longtemps. Quand elle rentra, une sorte de sérénité lumineuse était sur ses traits, elle remonta dans sa chambre et s'y enferma une bonne heure toute seule. En descendant pour retourner chez sa marraine, elle rencontra la Brie, il se rangea d'un air ironique pour la laisser passer.

— Vous suivez madame la comtesse, la Brie, n'est-il pas vrai ?

— Je vous demande pardon, mademoiselle, et je voulais justement prier mademoiselle de le dire à madame, en ajoutant que je désire lui parler.

Chaque fois qu'elle rencontrait cet homme, auquel elle devait la révélation terrible qui l'enlevait au bonheur, elle devenait tremblante. L'expression de son visage en ce moment la frappa.

— Quoi ! lui dit-elle, vous ne venez point?

— Non, mademoiselle, non; l'étranger ne me convient pas, j'aime la France, un bon patriote y peut faire ses affaires en ce moment. Je préfère rester, seulement j'ai besoin d'un peu d'aide, et madame la comtesse ne me la refusera pas.

Cerise sentit la portée de cette phrase, elle et sa marraine étaient sous la domination de cet homme. Il pouvait les perdre toutes deux, surtout la comtesse, car M. de Brissac, amant de madame du Barry pendant la dernière année de Louis XV, ne lui eût pas pardonné cette double infidélité. Cerise avait appris bien des choses depuis quelque temps, son cœur avait vieilli de dix années.

En entendant dire que la Brie ne la suivait pas, la comtesse comprit facilement ce qu'il allait exiger pour se taire, puisque *son gage* lui échapperait. Cet homme, libertin et débauché, voleur peut-être, oublia pendant de longues années madame du Barry dont on ne parlait guère; il n'avait alors besoin de rien. Le hasard qui la lui fit rencontrer au moment où sa misère était au comble, au moment où il n'avait plus ni crédit ni espérance, lui parut une bonne fortune. Il en usait, on le sait, et maintenant il prétendait s'en servir toujours. C'était un fonds à exploiter. Il agissait peut-être ainsi sous une influence plus puissante, plus haineuse que la sienne, en y subordonnant néanmoins ses intérêts. Madame du Barry ne s'était pas trompée, ses exigences furent grandes. Il obtint ce qu'il voulut; en sortant, bien payé, il dit

à Cerise, touché peut-être d'un sentiment de pitié pour ces pauvres femmes, qui récompensaient si bien son silence :

— Mademoiselle, ne me vendez pas, mais défiez-vous de Zamore.

Elle le savait, elle l'avait pressenti avant de le voir, mais elle eut la présence d'esprit de ne point accueillir cet avis, ce pouvait être une feinte. Elle le répéta à sa marraine, avec des ménagements, dès qu'elles furent seules.

— Ne paraissez pas être instruite, mais défiez-vous, madame, ajouta-t-elle.

Les passe-ports arrivèrent. On emballa toute cette journée. Avant la chute du jour, Cerise alla reconnaître la place et tout préparer pour la *cachette*. Aussitôt que les domestiques furent retirés, que tout dormit dans la maison, elles vidèrent les boîtes et les écrins, elles emportèrent de l'argenterie ce qu'elles purent, la toilette d'or, pièce par pièce, tout fut enterré, caché dans ce trou, dont elles dissimulèrent si bien l'entrée avec le rocher et les broussailles que l'esprit le plus soupçonneux ne l'eût pas découvert. Elles rentrèrent bien vite, regardant autour d'elles si elles étaient suivies; il sembla à Cerise qu'elle entendait des pas derrière elle dans la grande allée. Elle s'arrêta un instant pour écouter, le bruit cessa, elle crut s'être trompée.

Il avait été convenu que madame du Barry partirait en avant avec Rosalie et Zamore, qu'elle passerait

quelques heures à Paris pour faire ses adieux à M. de Brissac, et que pendant ce temps sa filleule congédierait les domestiques inutiles, fermerait la maison, remplirait enfin les fonctions d'intendant, ainsi qu'elle se plaisait à le faire, en dépit de l'intendant lui-même. En cette circonstance elle avait demandé de soigner ces détails et de ne pas assister à la dernière entrevue de ce pauvre duc, pour lequel son respect égalait son dévouement.

Au moment où madame du Barry montait en carrosse devant le perron, Cerise l'accompagnait, elle se jeta dans ses bras et y resta quelques minutes, presque pâmée. Sa marraine s'en étonna. Elle lui fit quelques plaisanteries sur cette douleur intempestive.

— Nous allons nous revoir, mon enfant, calmez-vous.

— Mais plus à Luciennes! répondit-elle.

— Ah! c'est vrai!

Le carrosse était parti, elle restait à la même place, deux larmes tombaient sur ses joues, silencieuses et glacées, elle promena ses regards autour d'elle et rentra plus pâle que les statues du parterre.

Madame du Barry l'attendit à Paris quatre heures, inutilement. Au bout de ce temps, elle vit arriver M. de Chénier qui la salua en silence, et auquel elle demanda vivement s'il avait vu Cerise.

— Oui, madame.

— Eh bien, est-ce fini? Il est tard, il faut partir.

Pour toute réponse il lui tendit une lettre.

— Mon Dieu ! qu'est-il donc arrivé?

Elle décacheta et elle lut :

« — Ma bien-aimée marraine, pardonnez-moi; » n'accusez pas l'enfant ingrat que vous avez élevé, » à qui vous avez servi de mère; je ne vous quitte » pas pour aller au bonheur, je vous quitte pour Dieu » et pour le dévouement. J'ai fait devant le Ciel une » promesse, et cette promesse *je dois* la tenir; il faut » que je reste en France tant qu'*il* y sera, il faut que » je me sacrifie à *lui*, il faut que je sois là s'il a be- » soin dans le malheur de la tendresse d'une femme, » d'une amie. Je ne serai jamais pour lui que la » sœur de charité de son âme, mais cette place je la » remplirai, nul ne me l'enlèvera. S'il meurt, je » mourrai après l'avoir vu mourir, après avoir fermé » ses yeux; s'il vit, s'il est heureux, il n'entendra » jamais mon nom, il ne verra plus mon visage. Ma » vie est à Dieu, ma mort est à *lui*. Vous, marraine » chérie, sauvez vos jours, vous qui pouvez encore » être heureuse, vous qui êtes libre. Pardonnez-moi » et aimez-moi, la pauvre Cerise priera pour vous; » ses prières seront son souvenir de tous les instants, » ses bénédictions; ses larmes, ses souffrances paye- » ront pour vous, bien-aimée, et Dieu vous ramè- » nera. Adieu. »

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME.

LE DERNIER JOUR DE LA MONARCHIE.

Le 10 août 1792, de très-bonne heure, ou plutôt le 9 pendant toute la nuit, l'agitation de Paris avait été à son comble Les faubourgs se remuaient, la tourbe s'agitait, les effroyables soldats de la liberté arborant leurs bannières et les portant haut, appelaient aux armes la population tout entière. La population se leva, mais la saine partie s'apprêta à défendre le roi et ses foyers contre une horde de bandits. La garde nationale ou resta neutre, ou embrassa le parti de la cour. Le bataillon des Filles-Saint-Thomas, entre autres, se rendit aux Tuileries, se rangea en bataille, et déclara qu'on n'entrerait point sans massacrer jusqu'au dernier citoyen.

Il était quatre heures à peine lorsque M. de Montsabré s'approcha d'une fenêtre, il resta quelques minutes à écouter ce bruit lointain, semblable à celui d'une ruche qui bourdonne; les environs du château, au contraire, contrastaient avec ce mouvement et cette agitation par leur tranquillité; le temps était magnifique, les fleurs du jardin envoyaient des parfums délicieux, et les oiseaux chantaient leur hymne du matin, sans s'inquiéter des passions des hommes.

Tout dormait. Les fidèles serviteurs, fatigués de veiller, s'étaient légèrement assoupis sur leurs banquettes. Le jeune homme respecta leur sommeil, le vénérable duc, étendu sur une chaise, appuyait sa tête blanchie sur le dos d'un canapé. Montsabré le regarda.

— Que Dieu le bénisse et lui envoie des forces! murmura-t-il; quant à moi, j'espère ne pas voir le soleil se lever demain.

Il se remit à la croisée, respirant cet air doux et balsamique, qui portait dans son cœur des regrets et des souvenirs qu'il s'efforça de chasser.

— Hélas! dit-il, je ne dois plus penser à elle. Mon premier, mon seul amour s'est éteint sous le mépris, sous l'indifférence, car à présent je ne l'aime plus. Elle a trahi des serments solennels et sacrés, elle m'a sacrifié à la passion de cette femme qui m'aimait plus qu'elle, il est vrai, et que moi je n'aime plus. Que ferais-je en ce monde, désabusé de tout, sans illusion, sans espérance? ici l'honneur me commande de rester, ici je vais mourir.

Un pas léger de femme se fit entendre derrière lui, il retourna la tête et vit un ange, une sainte, madame Élisabeth; traversant sur la pointe du pied ces grandes salles, pour ne point éveiller les défenseurs du roi, elle se rendait chez la reine. L'aspect de cette jeune femme, vêtue de blanc, si pure, si suave, si sereine, au milieu de ces inquiétudes palpitantes, lui produisit l'effet d'une apparition. Il se retourna et s'inclina pro-

fondément devant elle, la princesse le reconnut et lui sourit.

— Toujours à votre poste, monsieur de Montsabré, toujours prêt à défendre votre maître, je n'en doutais point. Ah ! ne les troublez pas, ajouta-elle en voyant qu'il s'apprêtait à réveiller ses camarades pour lui rendre les honneurs, ils ont besoin de repos ; qui sait ce que Dieu leur réserve aujourd'hui? J'ai bien prié pour eux, pour vous tous. Au revoir !

Elle lui fit un signe de la main et continua sa route vers l'appartement de sa belle-sœur. Montsabré se remit à la fenêtre, où il resta occupé des mêmes idées, jusqu'à ce que le duc de Brissac, déjà honteux d'avoir cédé à la fatigue, vint lui frapper sur l'épaule.

— Il est temps de tout disposer, monsieur, lui dit-il. La journée sera rude. Si le roi veut nous laisser faire, je réponds du château ; s'il nous défend encore la résistance, que le ciel veille sur lui et sur la monarchie, tout est perdu !

— Nous sommes à vos ordres, monsieur. Dois-je aller prendre ceux de Sa Majesté pour vous les transmettre?

Le visage de Montsabré avait subi un changement inouï. Les roses de la jeunesse, la gaieté, la vivacité de son âge avaient disparu pour faire place à une expression triste, grave et même sévère. Depuis ce qu'il appelait la trahison de Cerise, il ne croyait plus à rien en ce monde, l'amitié de Chénier lui semblait trompeuse, puisqu'elle n'adoptait point les

idées de son injustice. Il vivait seul, lorsque son service ne le retenait pas auprès de la famille royale ou de son général; à peine voyait-il quelquefois celui qu'il ne voulait plus appeler son ami. Le poëte, respectant la volonté de Cerise, ne lui avait même pas révélé le noble dévouement de la jeune fille. Le chevalier n'avait pas remis le pied à Luciennes, malgré les instances d'André. Ce caractère de fer ne ployait jamais. Il répliqua fermement au poëte, une fois pour toutes, qu'il ne voulait pas entendre un mot du passé, et qu'il ne se souvenait plus d'avoir jamais visité ce nid de colombes.

Au moment où tout était en mouvement dans le palais, il s'entendit appeler d'un accent qu'il ne pouvait méconnaître : c'était M. de Chénier qui lui tendait la main.

— Je viens mourir avec vous, mon ami, si vous voulez le permettre; car, d'après ce que j'ai vu, nous aurons affaire à forte partie. Toute la canaille de Paris est en armes et sur pied, à commencer par les femmes, commandées par votre bonne amie. Je l'ai rencontrée, à cheval sur un canon, un bonnet rouge sur la tête, brandissant une pique, un peu ivre, et prononçant un discours qui ne manquait pas de poésie, ma foi! Quand cette femme parle de vengeance, elle est belle comme la Bellone de la fable.

Montsabré prit la main de Chénier et la serra fortement.

— Mon ami, dit-il, je suis bien heureux de vous

voir ici; c'est la place d'un homme tel que vous. J'espère cependant que ce jour ne privera pas la France d'une de ses gloires.

— Depuis hier au soir je me promène dans Paris; j'ai aperçu les illustres révolutionnaires enveloppés de ténèbres, et se cachant, après avoir mis en mouvement ces misérables qui vont donner leur sang pour leurs principes nouveaux. Prudemment ils rentraient chez eux, la bête féroce était lâchée. J'ai vu un personnage sortant du Palais-Royal, qui n'était rien moins que notre ancien *ami*, le duc d'Aiguillon. J'ai vu jusqu'à madame Roland à sa fenêtre, la déesse du parti bourgeois, cette femme dangereuse par son exaltation et sa beauté. Elle était là, pincée, empesée, étroite, comme ce qu'elle représente, pérorant aussi comme Théroigne; mais, ma foi, je préfère Théroigne : ce qu'elle commande aux autres elle le fait, elle s'expose la première, elle ne se cache point après avoir lancé en avant cette tourbe qu'elle conduit, au contraire. Elle exécute elle-même sa vengeance; c'est bien l'héroïne du peuple, sans frein et sans fausseté. Mais cette madame Roland! je hais cette femme! elle a froidement insulté la reine!

Les deux amis furent interrompus par l'entrée d'un groupe d'officiers; on signala l'approche des faubouriens. Chénier courut à son poste; on ne s'occupa plus que de la défense, et le combat commença. Ce livre n'est pas de l'histoire, tout le monde sait les détails et le résultat de cette funeste journée, où le

roi et la royauté périrent, où tant de sang coula dans cette demeure royale, où la fidélité succomba devant le nombre et la trahison. Les vainqueurs, las de tuer, de mutiler, de brûler, de jeter par les fenêtres les chefs-d'œuvre des arts, de détruire enfin ce que les siècles avaient accumulé de richesses et de gloires dans ce palais, se retirèrent, laissant la cour, les escaliers, les appartements jonchés de cadavres. Le sang ruisselait jusque sur les toits !

La nuit vint, et le silence se fit; tous étaient morts de fatigue, quelques sentinelles seulement gardaient les issues. Le jardin était ouvert; des députés, quittant l'assemblée où la chaleur était étouffante, s'y promenaient en discutant. Une ombre de femme se projeta en ce moment sur la terrasse; elle marchait timidement comme une jeune colombe après une inondation, son pied se posait après un mouvement d'hésitation; elle était seule, ou du moins elle devançait un homme auquel elle ne parlait pas, qui semblait la suivre, dont les mouvements se mesuraient sur les siens. Ils arrivèrent ainsi, sans être remarqués, jusqu'au château, dont la lune éclairait l'aspect épouvantable et la dévastation. Là ils s'arrêtèrent un instant après s'être rejoints, et se consultèrent à voix basse.

— Vous allez maintenant me conduire, monsieur, dit une voix douce. Vous savez où il est, moi je me perdrais.

L'homme portait la tête haute; il n'avait point

cherché à dissimuler ses traits, empreints d'une tristesse immense et d'un grand courage. Il fit un signe pour indiquer le chemin à suivre et entra sous la voûte. Tout était silencieux; on entendait seulement les pas réguliers d'un factionnaire en haillons, qui cria aux deux étrangers en croisant son arme :

— On ne passe pas!

La jeune femme s'avança néanmoins jusqu'à lui; pour l'homme, il semblait dédaigner même l'ombre d'une feinte ou d'une prière, il resta à sa place.

— Monsieur, dit-elle d'une voix à attendrir les pierres.

— On ne dit plus monsieur, c'est citoyen!

— Citoyen, au nom de votre mère! au nom de vos enfants! permettez-nous de chercher dans les appartements le cadavre ou le corps peut-être d'un ami bien cher, Dieu vous en récompensera!

L'homme regarda d'abord la suppliante avant de lui répondre. Elle portait une robe noire de laine, ses cheveux étaient cachés sous un béguin de toile, une sorte de costume religieux mitigé, mais qui ne rappelait en rien les superfluités de la richesse ou de l'élégance.

— Qui êtes-vous? demanda-t-il brusquement.

— Une servante des pauvres et des malades, répondit-elle.

— Une sœur des hôpitaux?

— Oui, citoyen.

— Et cet homme?

— Mon frère.

— Et cet homme que vous cherchez?

— Mon fiancé avant nos malheurs.

— Combattait-il pour la bonne cause?

— Oh! oui! répliqua-t-elle, heureuse de pouvoir répondre sans mentir.

La céleste beauté de cette femme, sa voix si harmonieuse, la douceur de ses traits, touchèrent le cœur de cet homme, peut-être plutôt égaré que méchant.

— Passez, dit-il, et si vous en trouvez d'autres en haut, parlez-leur comme à moi, dites que vous êtes de ma connaissance, Pasquier, section des Gravilliers; ils m'estiment tous, il ne vous sera point fait de mal. Ou bien encore, attendez : vous m'intéressez avec votre petit air malheureux; j'ai une fille de votre âge, et si j'étais mort ici ce matin elle serait peut-être bien venue me chercher comme vous; cela me portera bonheur et à elle aussi, je vous accompagnerai.

Il appela fortement un de ses amis qui dormait sur une banquette, lui dit de prendre sa place, et, faisant signe à la jeune fille de le suivre, il monta l'escalier.

— Où faut-il aller? demanda-t-il à voix basse.

— Mon frère nous guidera.

L'inconnu passa devant eux, laissa les grands appartements, où la lune projetait sur les cadavres des ombres étranges, et prit un petit degré conduisant à la chambre de M. le Dauphin. Le faubourien et la

jeune fille le suivaient en silence. Ils arrivèrent ainsi à un cabinet dont la porte était obstruée par un monceau de débris humains.

— Ici je l'ai vu tomber, après avoir tué tout cela ! dit le guide d'une voix sombre.

— C'était un brave ! répliqua le factionnaire, mais il me semble qu'il combattait contre nous ?

— Oui ! et moi aussi ! reprit le gentilhomme regardant fixement l'homme dont il s'avouait si témérairement l'ennemi.

Celui-ci remua son fusil et fit le geste de l'armer, mais la réflexion changea ses dispositions sans doute, car il posa son arme auprès de lui contre le mur ; son adversaire n'avait pas sourcillé, la jeune fille s'était jetée entre eux, les bras étendus, en s'écriant :

— Que faites-vous, André ?

— Laissez, Cerise, qu'il me tue ! je suis las de vivre, et je voudrais être resté là ce matin avec eux !

— Vous êtes, ma foi ! un bon ....., interrompit Pasquier, et je vais vous aider dans votre recherche ; il ne faut plus en vouloir aux ennemis vaincus, même quand ce sont des nobles, et vous m'avez bien l'air de cela. N'importe, voyons là-dessous, s'il y est, je vous réponds que vous l'emporterez.

Chénier (car on l'a reconnu sans doute ainsi que sa compagne), Chénier se mit à déblayer l'entrée, aidé de cet homme, désarmé par son courage. Ils jetèrent pêle-mêle les corps de plusieurs soldats entièrement nus, entassés sans doute par les pillards

après la prise du château ; puis des gens du peuple, et enfin, dans un coin de la pièce, ils aperçurent un jeune officier tombé près du mur, appuyé encore sur une chaise à demi brisée ; son épée, en trois morceaux, était auprès de lui, le sang avait coulé à flots de plusieurs blessures ; il était mort ou évanoui. Chénier appela :

— Cerise !

La jeune fille le comprit ; elle s'approcha demi-morte et le reconnut. Agenouillée près de lui, elle posa la main sur son cœur, pendant que les deux témoins de cette scène attendaient son arrêt avec un intérêt presque égal.

— Il vit, dit-elle enfin sans explosion, sans joie Mais je ne sais s'il pourra supporter le transport ; je vais essayer de le panser ici.

Ce n'était plus cette enfant faible, délicate, timide, n'ayant jamais vu la vie en dehors du riant horizon de Luciennes. C'était une femme familiarisée avec les douleurs, avec les misères ; depuis un an enfermée dans l'hospice du village, n'en sortant que pour venir à Paris les jours de dangers, afin de se trouver prête à remplir la mission qu'elle s'était donnée, elle avait pansé les blessés de tous les partis, son expérience la rendait presque aussi habile qu'un chirurgien de profession. En cette circonstance, malgré le sentiment qui la guidait, malgré la douleur immense dont elle était saisie, sa main ne trembla pas lorsque, aidée du secours de ses deux compagnons, elle lava

les plaies du chevalier et y répandit le baume du bon Samaritain. L'homme du peuple et le gentilhomme s'entendaient comme deux frères; ils exécutaient les instructions de cette noble fille, qui ne versait pas une larme, tant elle savait commander à son cœur. Après plus d'une heure de soins, éclairés seulement par une lanterne dont Pasquier s'était muni avant de monter, ils parvinrent à remettre le blessé dans un état satisfaisant. Le sang était lavé, épanché; les blessures étaient pansées, et s'il ne reprenait pas encore connaissance, la grande faiblesse sans doute en était la cause. Cerise espérait qu'il vivrait. La difficulté maintenant était de l'enlever du château et de le transporter en lieu sûr.

— Voulez-vous m'en croire? dit Pasquier, habillons-le tant bien que mal des vêtements de cet homme là-bas à peu près de sa taille; vous, monsieur, prenez cette veste, ce bonnet rouge, ôtez les boucles d'or de vos jarretières et de vos souliers, et puis nous l'emporterons; je me charge de le faire passer.

Chénier n'hésita pas. La toilette terminée, ils cherchaient à faire une sorte de brancard avec une porte, lorsque des pas retentirent dans la pièce voisine. Une créature couverte de sang, les habits souillés, les cheveux en désordre, se présenta à la porte.

— Que diable faites-vous là, vous autres? demanda-t-elle.

Chénier frissonna des pieds à la tête, c'était Théroigne.

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME.

NOIR ET BLANC.

Le même jour, presque à la même heure, une chaise de voyage tournait autour de Paris sans y entrer, et prenait la route de Saint-Germain. Dans cette voiture, plus que modeste, se tenait une femme, très-simplement mise, au visage amaigri, aux traits fatigués, dont les yeux exprimaient une souffrance habituelle et une lassitude douloureuse; à ses côtés un nain, plus noir que l'ébène, habillé comme un enfant de la bourgeoisie, fixait sur elle ses prunelles brillantes, et semblait chercher à lire dans sa pensée. Elle poussa un douloureux soupir.

— Vous l'avez voulu, madame! dit-il, et maintenant vous voilà effrayée. J'ai tout fait pour vous en détourner; je vous connais bien, moi!

— Tais-toi, Zamore, tu es un démon. C'est toi, ce sont tes perpétuels discours, tes fausses nouvelles qui m'ont amenée en France, malgré ton affectation à m'en détourner, et tu voudrais maintenant rejeter sur moi la faute. Tais-toi, tu avais quelque motif que j'ignore pour me faire quitter l'Angleterre, pour me rejeter dans le danger, tu as réussi; j'arrive en pleine révolte, on se bat à Paris, tout est à feu et à

sang, Dieu sait dans quel état nous trouverons Luciennes.

— Pouviez-vous y laisser vos trésors enfouis? Pouviez-vous abandonner à jamais mademoiselle Cerise, que vos lettres n'ont pu décider à venir vous rejoindre? Enfin, pouviez-vous...

— Tais-toi, te dis-je, tu me ferais perdre l'esprit.

— Je me tairai, mais votre raison ne se taira pas. Il fallait m'envoyer ici, muni de vos pouvoirs; ma fidélité vous est connue, j'aurais emporté le trésor, j'aurais ramené la jeune fille, et vous seriez encore en sûreté.

— Serons-nous bientôt à Saint-Germain?

— Voici le château là-bas. Si vous m'en croyez, nous nous arrêterons en bas de la rampe, et nous prendrons une carriole dans un des cabarets du bord de l'eau, afin d'arriver à Luciennes avec le moins de bruit possible.

— Tu m'as fait faire ce grand détour, je ne sais pourquoi; n'était-il pas bien plus simple de tomber tout droit chez moi?

— Oui, et de vous faire jeter en prison comme émigrée. Les nouvelles lois sont ainsi. Par ce chemin on ne nous attend pas, nous passerons inaperçus....

— Est-ce que tout le monde ne te connaît pas à Luciennes?

— Est-ce que je ne suis pas affranchi maintenant? Est-ce que je ne puis pas vous avoir quittée et reve-

nir seul voir mes anciens amis? Laissez-moi faire, laissez-moi gouverner encore dans mon gouvernement. Nous nous arrêterons dans le bois, et de là j'irai en avant, je saurai bien vite à quoi m'en tenir.

Madame du Barry, on le voit, s'était dans l'émigration plus confiée que jamais à Zamore, malgré les recommandations de Cerise. Il possédait maintenant tous ses secrets, il savait ses plus secrètes pensées, et cela par la force irrésistible de l'habitude. Zamore était le seul être vivant, parmi ceux qui l'entouraient en exil, avec qui elle pût causer de son brillant passé, c'était le seul témoin de sa splendeur, le seul dépositaire de ses souvenirs. Il l'avait décidée à rentrer en France, aidé par sa tendresse pour Cerise, par son amour, toujours vivant, pour Montsabré, par son amitié même pour le duc de Brissac, par tous les sentiments de son cœur enfin. Il l'avait ramenée au milieu des périls dont elle s'était échappée une première fois avec tant d'à-propos. Depuis longtemps, on l'a compris, cet avorton, dont la malice et l'intelligence remplaçaient la force, ourdissait un complot contre sa maîtresse. Depuis longtemps il méditait les vengeances amassées dans son cœur par tant d'insultes, d'humiliations, de mépris, d'ironie. Zamore avait une grande âme pour le mal, de terribles passions dans son corps grêle et chétif. Madame du Barry et ceux qui vivaient près d'elle eurent le tort de ne pas s'en douter.

Il dirigea donc à son gré le retour de sa maîtresse,

la route qu'elle prit, son arrivée à Luciennes; il la conduisit comme par la main au sort qu'il lui préparait, et la faible et malheureuse femme, toute bonne, toute confiante, occupée seulement de ceux qu'elle aimait, de ce qu'elle allait apprendre d'eux, se laissa conduire par ce traître au but qu'il s'était promis.

— Vous pouvez me suivre, madame, lui dit-il après l'avoir laissée une heure seule dans la forêt. Tout est tranquille, vous retrouverez votre maison et vos domestiques comme vous les avez quittés.

Le cœur lui battit de joie.

— A l'hospice, à l'hospice d'abord, que j'embrasse Cerise!

— Tout à l'heure, madame, je l'amènerai; mais venez vous reposer, vous en avez besoin.

En entrant dans sa maison, dans sa chambre, en voyant tous les objets dont chacun rappelait un souvenir ou un bonheur, la comtesse jeta un long regard autour d'elle, puis elle versa des larmes et n'eut pas la force d'aller plus loin.

— Ah! Zamore! Zamore! s'écria-t-elle, nous voici donc à Luciennes, chez moi; je retrouve, je reconnais tout. Mais j'y suis seule, hélas!

— Ah! oui, le roi, les courtisans, les amis, les ouvriers, les valets, tout a disparu. Il ne reste que le pauvre Zamore, le nègre, l'esclave, le joujou. Il est là, lui, toujours là, bien qu'on l'ait méprisé, chassé, bien qu'on ne l'aime point.

— Mais si, je t'aime, mon bon Zamore, si je ne

t'aimais pas, un peu malgré moi, je l'avoue, est-ce que tu serais ici, lorsque tout le monde m'a suppliée tant de fois de te jeter à la porte?

Zamore fit une grimace.

— Oui, ils ne me chérissaient guère, vos flatteurs; aujourd'hui c'est à leur tour d'être esclaves.

La comtesse ne l'écoutait pas; elle pensait, elle voyait ce passé magnifique défiler à ses yeux comme dans un rêve.

— Ne te souviens-tu pas, Zamore, qu'ici le roi m'amena l'ambassadeur de l'empire après la paix? Ne te souviens-tu pas que le nonce du pape...

— Je me souviens, répliqua-t-il amèrement, qu'ici l'on m'a fait combattre avec le singe de madame de Langeac, pour voir lequel de nous deux était le plus fort et ferait les plus laides grimaces. Je me souviens que dans cette antichambre on m'a fouetté jusqu'au sang, pour avoir arraché une aveline à la grand'mère de Chiffon. Je me souviens que, dans la salle à manger, on m'a jeté des cailles et des ortolans sur le marbre, en m'ordonnant de les ramasser comme à un chien, et en me disant que c'était encore trop bon pour moi. Voilà ce dont je me souviens, madame, et de mille autres choses de ce genre que je n'oublierai jamais.

L'expression de haine répandue sur les traits du nègre en parlant ainsi effraya la comtesse; elle eut peur de se trouver seule avec lui à une pareille heure.

— N'y a-t-il pas quelque femme ici pour me ser-

vir, puisque tu ne m'as pas laissée emmener Rosalie?

— J'en ai éveillé deux, madame; elles vont arriver.

— C'est bien. Maintenant, au nom de ta mère, amène-moi Cerise.

— Est-ce que j'ai eu une mère! Les nègres étaient les petits d'une femelle, voilà tout. Cependant je vais aller vous chercher la jeune fille.

Les femmes entrèrent, il faisait grand jour; elles déshabillèrent la comtesse et la mirent au lit. Elle attendait sa fille avec une impatience facile à comprendre. Zamore revint seul.

— Mademoiselle Cerise est à Paris depuis hier, dit-il.

— A Paris! seule, Cerise! Pourquoi faire? Comment l'a-t-on laissée aller?

— Chaque fois qu'une crise, qu'une émeute quelconque a lieu à Paris, elle s'y rend, c'est son habitude; et comme depuis la révolution il n'y a plus ni vœux, ni supérieures, comme les filles de l'hospice sont seulement tolérées, à cause de leur utilité pour les malades, il s'ensuit de là qu'il n'y a point d'autorité et que les infirmières sont libres comme les autres citoyens.

— Infirmière! Cerise, infirmière! Voici donc une nouvelle inquiétude. Elle est à Paris, ils vont tous à Paris, dans ce gouffre ensanglanté : le duc, *lui*, mon enfant! Et que faire maintenant?

— Allez les y chercher, dit Zamore avec ironie.

— Oh! je n'en ai pas la force, murmura-t-elle en

laissant retomber sa tête sur son oreiller, qu'elle couvrit de larmes.

Zamore la contemplait ainsi. Il régnait sur sa physionomie une maligne joie, ces larmes lui payaient les siennes; et cependant, au milieu de cette expression haineuse, un feu ardent brillait comme l'éclair qui perce la nue. Il regardait, il dévorait ces formes encore si belles que la comtesse ne prenait pas la peine de lui cacher, ses épaules, le contour de sa poitrine, ses bras, ses longs cheveux ruisselants.

— Consolez-vous, lui dit-il, vous êtes toujours belle!

Madame du Barry releva la tête, et pour la première fois il lui vint à la pensée que cet avorton était un homme. Elle s'enveloppa dans une pelisse qu'elle trouva sous sa main. Une tristesse infinie s'empara d'elle, une de ces tristesses semblables à celle du Christ, dans le jardin des Oliviers, au moment de sa passion. Elle était donc seule, sans un ami, sans savoir où en trouver un. Peut-être même ceux qui lui étaient chers couraient-ils un affreux danger; peut-être ne les reverrait-elle plus, peut-être était-elle venue assister à leurs derniers moments pour avoir à les pleurer, à les chercher en vain. Son caractère faible succomba sous cette épreuve, elle se livra à un désespoir insensé, elle pleura, elle cria, elle se tordit les bras, elle repoussa Zamore qui tâchait de l'apaiser, et dit qu'elle allait partir pour Paris et se jeter dans le massacre la tête en avant.

— Pour cela, je suis tranquille, vous n'irez pas, répondit impudemment Zamore; vous êtes de ces braves qui ne craignent point le danger de loin.

— Insolent et ingrat! répliqua-t-elle, qui t'a donné le droit de me parler ainsi?

Zamore ne répondit pas; il regardait cette femme, et il semblait chercher dans sa pensée un mot, une expression, quelque chose de concentré, de caché depuis longtemps, et dont il souffrait trop pour pouvoir se contenir davantage. Il resta quelques instants debout près de ce lit où gisait, seule, sans courtisans, sans amis, la maîtresse d'un roi, la femme dont les caprices dominaient le monde, dont le luxe étonnait les potentats, dont les regards étaient une faveur disputée par vingt concurrents. Elle était seule, sans force, sans appui, abandonnée, délaissée, n'ayant pour toute protection que le pauvre nègre si insulté par elle, tant de fois foulé aux pieds, couvert de mépris et d'injures, objet de la risée de tous. Il alla fermer la porte, et mit le verrou avec un sang-froid et une résolution que sa maîtresse ne soupçonnait point. Elle ne s'en aperçut même pas, tant elle était absorbée. D'ailleurs, qu'était Zamore pour la comtesse?

— Aussi bien, murmura celui-ci, autant maintenant que plus tard.

— Qu'y a-t-il? demanda madame du Barry en relevant la tête, de quoi vas-tu m'accabler encore? Ne me trouves-tu pas assez malheureuse?

— Écoutez-moi, ma chère maîtresse; vous allez

apprendre à connaître Zamore, car jusqu'ici, vous et les autres, vous êtes bien trompés sur son compte. Vous n'avez jamais soupçonné que le sapajou eût une âme, vous l'avez cru insensible à tout, n'est-ce pas? excepté à la joie d'avoir de beaux habits, de manger des gimblettes, une vraie brute, enfin. Vous vous êtes trompée, madame, et vos courtisans dorés aussi. Zamore est un homme; si sa couleur diffère de la vôtre, si sa taille est petite, si c'est un avorton nègre enfin, une intelligence, un cœur habitent cette frêle et grotesque enveloppe. Depuis plus de vingt ans, je suis votre esclave, depuis plus de vingt ans, se ramassent, s'agglomèrent les outrages, les dédains, les persécutions, les mauvais traitements même; je n'ai rien oublié, madame; tout est là! ajouta-t-il en montrant sa poitrine.

— N'es-tu pas vengé, Zamore, si je t'ai fait du mal sans le vouloir? Que te faut-il de plus?

— Oh! ce n'est pas assez encore, répliqua-t-il avec un sourire amer. Ce n'est pas là ma vengeance, c'est celle de Dieu; à moi, il m'en faut une autre, le moment est venu, et je l'aurai, je l'ai assez méditée, assez préparée pour qu'elle ne m'échappe pas, je la tiens.

— Quoi! que veux-tu dire? Je ne te comprends pas.

— Vous me comprendrez tout à l'heure, madame, quand vous aurez d'abord bien compris la position où vous êtes, dont vous ne vous doutez pas. Il suffira

d'un mot, d'une dénonciation pour vous perdre; si l'on vous savait à Luciennes, c'en serait fait de vous, vous êtes coupable de deux crimes : l'émigration et la soustraction de vos bijoux, de votre trésor. Vous serez arrêtée, séquestrée, et certainement condamnée à perdre la vie, vos biens confisqués, etc. Voyez si cela vous convient, c'est le sort qui vous attend.

— Dis-tu vrai, Zamore? s'écria-t-elle en se levant vivement.

— Les lois sont positives.

— Alors, si tu le savais, pourquoi m'as-tu exposée à la mort?

— J'avais mon dessein, c'est justement ce que vous allez apprendre. Je puis vous perdre, mais je puis vous sauver. Je vous l'ai dit : l'instant de ma vengeance est venu; vous êtes entre mes mains de toutes les manières : vos secrets, je les sais; je vous dirai combien de rivaux vous avez donnés au roi de France et de Navarre pendant les années de votre règne, leurs noms, les circonstances cachées de vos amours. Zamore est petit, Zamore vous suivait partout, et Zamore sait écouter. Cerise est votre fille, le beau Létorière... Ai-je oublié les deux jours passés ici, tête-à-tête? n'étais-je pas avec vous à l'abbaye neuf mois après? C'est moi qui ai engagé la Brie, que j'ai reconnu, à se fixer ici, à tout dire; c'est moi qui, de concert avec lui et Théroigne de Méricourt, votre rivale, ai tout su, tout vu, tout raconté depuis que la révolution est commencée. Vous et les vôtres

n'avez marché que d'après mon vouloir; c'est moi encore qui ai séparé Cerise du chevalier en lui faisant révéler par la Brie le secret de sa naissance. Je vous ai décidée à partir, je vous ramène, il dépend de moi maintenant que vous viviez ou que vous soyez morte dans deux jours. L'avorton est-il toujours si méprisable? qu'en pensez-vous?

— Mon Dieu! c'est effroyable! Que veux-tu? que te faut-il? parle.

— Ce qu'il me faut : c'est vous! c'est vous que j'aime depuis que je me connais, c'est vous que j'ai sans cesse désirée avec la frénésie de la passion et que j'ai vue passer aux bras des autres, pendant que vous ne m'accordiez même pas la possibilité de ce désir : c'est vous, c'est vous seule qui pouvez me donner toutes les jouissances à la fois, en m'apportant des délices enivrantes et les ravissements de la vengeance; il faut que vous soyez à moi.

Malgré la rigueur de la situation, Zamore lui faisant une déclaration d'amour, Zamore voulant être son amant, lui parut si bouffon et si grotesque, qu'elle partit d'un éclat de rire.

Le nain se sentit blessé comme d'un coup de poignard.

— Vous riez, vous riez, madame!

— Ah! j'en rirais sur l'échafaud. Toi! toi! c'est le comble de la démence.

— Madame, s'écria-t-il, et sa colère croissait à chaque instant, madame, je puis vous faire mourir,

je puis prendre le trésor, je puis dénoncer vos désordres à la terre entière.

Elle riait toujours.

— Ne me poussez pas à bout, prenez garde! si dans une heure je ne suis pas votre maître, dans deux vous serez jetée en prison.

— Ah! Zamore! Zamore! choisir entre la mort et toi, est-ce possible?

— Choisissez! choisissez! et son accent était terrible.

— Eh bien! non! non! non!

— Vous n'en reviendrez pas?

— Non!

— C'est bien, priez Dieu alors, car vous êtes morte.

Au moment où il tirait le verrou, la porte s'ouvrit, et Cerise tomba dans les bras de sa marraine.

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME.

LES HÉROS.

André de Chénier était sur la porte ouverte. Zamore, qui cherchait à s'enfuir, resta stupéfait en l'apercevant; mais, comme le poëte entra à la suite de Cerise et que nul ne songea à retenir le nègre, il disparut avec la vivacité de l'éclair. Madame du Barry pressait sa filleule dans ses bras, et toutes deux pleurèrent, en s'appelant des noms les plus tendres. Ce fut une joie d'autant plus vive qu'elle était moins attendue. Enfin, la jeune fille s'arracha à cette étreinte en disant d'une voix émue et d'un accent embarrassé :

— Pardon, ma marraine, j'avais disposé de votre maison en votre absence, j'y apporte un blessé, un ami, auquel M. de Chénier a sauvé la vie dans cet horrible massacre d'hier :

— Lui! s'écria la comtesse.

— Oui, madame, lui!

Il était *lui* pour toutes deux!

— Que le ciel soit loué! où est-il?

— Couché, en sûreté, en repos dans son ancienne chambre.

— Tu le soigneras, Cerise, et tu lui cacheras mon

arrivée. Il se pourrait qu'il lui fût désagréable de me rencontrer.

L'amour donnait à la courtisane les délicatesses du cœur ignorées jusque-là. Cerise lui serra la main en silence, c'était lui répondre. Une idée parut frapper la comtesse.

— Zamore l'a-t-il vu? demanda-t-elle avec anxiété.

— Non.

— Eh bien, évitez qu'il le voie, évitez-le à tout prix. Chassez-le, ce petit ingrat, ce petit serpent, c'est un monstre; ou plutôt, où est-il? ne le laissez pas sortir, enfermez-le, il irait nous vendre, il me l'a dit.

M. de Chénier, très-inquiet, se fit répéter les menaces du nègre, et il se mit à le chercher en homme qui en comprenait l'importance, le danger. En vain parcourut-il la maison, le jardin, en vain appela-t-il Zamore sur tous les tons de la gamme connue, il ne reçut aucune réponse.

Les autres domestiques ne l'avaient point aperçu; il ne le trouva nulle part.

— Eh bien, nous sommes perdus! pensa Chénier. Puis-je, maintenant, abandonner ces pauvres femmes? Il faudrait être un lâche; et d'ailleurs, j'ai fait le sacrifice de ma vie, à présent ou plus tard, n'est-elle pas condamnée?

— Zamore est parti pour exécuter ses menaces sans doute, il n'y a pas un instant à perdre, fuyons, dit-il.

— Emmenez ma marraine, monsieur de Chénier, quant à moi, je reste ici.

— Cruelle enfant! tu veux encore nous séparer! D'où vient ce caprice? Crois-tu que j'y puisse consentir? tu nous suivras.

— Le chevalier ne supporterait pas un nouveau voyage, ma marraine, répondit-elle simplement. Il est épuisé.

Madame du Barry devint très-rouge et se tut.

— Monsieur de Chénier, reprit-elle après un instant de silence, donnez-nous une preuve de votre amitié, quittez-nous à l'instant, cherchez un lieu où vous puissiez vous cacher, que Dieu vous conduise, et ne nous oubliez pas.

— Je ne sortirai d'ici qu'avec vous, madame, dit-il.

Ces paroles prononcées fermement, sans emphase, avec la simplicité d'un dévouement véritable, indiquaient une volonté positive que rien ne ferait ployer, à laquelle il fallait se soumettre. Madame du Barry, initiée à toutes les recherches, à toutes les nuances du sentiment par son amour, ne songea pas à la combattre; elle lui tendit la main, et dit en essuyant une larme arrachée à la tendresse et non à la frayeur :

— Restez donc alors, et mourons tous avec lui.

Elle désira ensuite savoir ce qui s'était passé dans cette journée épouvantable, et comment ils avaient pu soustraire le chevalier à la mort. Ils racontèrent ce qu'on a lu, et lorsqu'ils en furent à l'arrivée de Thé-

roigne, madame du Barry poussa un cri d'effroi.

— Vous jugez de ce que nous éprouvâmes, madame, poursuivit Chénier, et des craintes horribles qui m'agitaient. J'étais d'autant plus désespéré que je savais quel rôle effroyable cette femme avait joué depuis le commencement de la révolte. Elle était montée à la tribune de l'Assemblée, en avait précipité l'orateur qui parlait de clémence, elle avait menacé le président, elle avait porté les premiers coups au malheureux Suleau, qui s'était si bravement défendu, elle avait présidé au massacre de ce jeune Duvivier, dont la beauté seule eut dû lui servir d'égide, et qui a lutté plus d'un quart d'heure contre ses assassins; cette fille épouvantable était encore, en ce moment, couverte du sang des nôtres. J'étais sorti sain et sauf du combat par une espèce de miracle, aussi je me promettais bien, si elle s'opposait à nos projets, si elle faisait le moindre mouvement hostile, de l'abattre à nos pieds comme un chien. Elle nous embrassa d'un coup d'œil, et je suis certain qu'elle nous reconnut.

— Que faites-vous donc là? répéta-t-elle, et quel est l'aristocrate que vous soignez? C'est un Suisse, je parie.

— Non, non, Théroigne, répondit le brave homme qui nous avait sauvés. C'est un de mes voisins, un brave garçon, un *Gravilliers*. Voici sa fiancée et son beau-frère, qui sont venus m'aider à le tirer de là. Il n'est pas mort.

— Il n'est pas mort !

Je vis dans ses yeux un éclat de joie sauvage, aussitôt contenu.

— Sa fiancée ! répéta-t-elle. Ah ! il a une fiancée !

Je compris que sa jalousie pouvait tout perdre.

— Ma sœur a renoncé à lui, dis-je, elle s'est dévouée aux malades et aux mourants, elle ne se mariera jamais.

— Vous m'intéressez, reprit cette fille, je vais vous faire donner un renfort pour transporter ce malheureux. Est-il bien blessé ? croyez-vous qu'il en revienne ?

Elle s'approcha de lui, prit la lanterne, dont les rayons éclairaient à la fois le visage du chevalier et le sien, et je ne saurais vous rendre l'expression de tendresse, de passion, de douleur, de crainte, de colère et de vengeance satisfaites avec laquelle elle le regarda. Il y avait de tout cela ; en l'espace de quelques secondes sa physionomie varia vingt fois.

— Emportez-le ! dit-elle brusquement.

Je crois qu'elle était tentée de s'en emparer elle-même. Elle appela quelques hommes qui traversaient la galerie, notre table servit de brancard, on descendit le blessé jusqu'à un fiacre, qu'ils firent venir, et nous partîmes pour venir ici. Théroigne avait présidé à tout. Quand nous fûmes dans la rue, au moment de nous séparer, elle appela Cerise et lui dit tout bas :

— Je veux savoir où il est, entendez-vous? il faudra m'en prévenir, je le veux, je le veux!

Cerise lui assura qu'elle le conduirait à l'hospice de Luciennes, Théroigne répondit par un signe de tête et s'éloigna. Elle revint sur ses pas, et lui dit encore :

— Qu'il reste là votre blessé. Je pars demain, pour quelques jours, quand je reviendrai, il sera mieux, et nous verrons.

Voilà exactement les choses telles qu'elles se sont passées, telles que je puis vous les affirmer. Je ne sais rien de plus.

— Que Dieu le protége et nous aussi! s'écria la comtesse. Qu'allons-nous devenir maintenant? tout est entre les mains de ce méchant Zamore, et je suis convaincue qu'il ne nous épargnera pas. Ce que vous m'avez dit de Théroigne me rassure. Elle aime encore le chevalier, elle nous protégera pour l'amour de lui.

— Hélas! reprit Chénier, vous oubliez sa jalousie et votre présence.

Malgré ces craintes la journée se passa tranquillement, on dissimula le plus possible l'arrivée de la comtesse au pavillon, les domestiques eurent ordre de se taire, le médecin de l'hospice, qui soigna le chevalier, promit le silence. Madame du Barry, avec sa légèreté habituelle, se persuada que Zamore l'avait menacée en vain; Cerise n'avait d'autres craintes, ou d'autres alternatives que la guérison de

Montsabré, encore si faible qu'il n'avait pas pu la reconnaître. Chénier seul comprenait la gravité de la position et s'en rendait parfaitement compte.

Le lendemain, après une bonne nuit, le chevalier ouvrit les yeux. Il se sentait revivre, les soins, les cordiaux qui lui étaient prodigués, lui rendaient des forces à vue d'œil. Il promena ses regards autour de lui, et il aperçut Cerise, agenouillée à quelques pas. Elle ne le voyait point, tant son recueillement était profond. Il eut donc le loisir de la contempler. Ses idées revenaient peu à peu, il reconnut sa chambre, à Luciennes, il se rappela qu'il était tombé, entouré d'ennemis, aux Tuileries. On l'avait donc sauvé. L'habit austère de la jeune fille, son visage pâle, lui révélèrent bien des douleurs et toute son injustice. En cet instant elle lui apparut telle qu'elle méritait d'être jugée.

— Cerise! murmura-t-il d'une voix mourante, où l'émotion, le repentir, le disputaient à la joie.

Elle courut à lui. Ils n'échangèrent pas une autre parole, ils s'étaient compris dans ce regard. Une heure s'écoula ainsi, pendant laquelle Montsabré fut instruit en peu de mots de ce qui s'était passé. Il vit Chénier, il essaya de lui témoigner sa reconnaissance, Cerise posa sa main sur ses lèvres. Le nom de la comtesse ne fut pas même prononcé.

Vers le soir, tout était clos, André commençait à partager les espérances et la sécurité de madame du Barry, lorsqu'il lui sembla entendre parler bas autour

de la maison. Il prêta l'oreille et distingua le bruit d'une crosse qu'on jetait à terre.

— Allons! se dit-il, tout est terminé, il faut mourir bravement.

Au même instant on frappa. Les deux servantes effrayées d'entendre crier : Au nom de la loi! se résolurent à répondre, au moment où le poëte allait ouvrir lui-même, après avoir prévenu la comtesse, qui retomba plus morte que vive sur son siége. Cerise était auprès du blessé.

— Voici donc le nid d'aristocrates, dit un homme à figure atroce, qui se présenta. Il y en a de toutes les tailles et de tous les âges. Qui êtes-vous, vous?

— André de Chénier.

— Bien! vous allez me suivre. Il doit y avoir ici un Suisse, un brigand du 10 août, un assassin du peuple, il faut qu'on nous le livre.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, répliqua le poëte, nous n'avons point ici d'assassins.

— Nous le dénicherons nous-mêmes. Qu'on nous montre la maison.

Les domestiques s'empressèrent et les conduisirent dans ce ravissant asile, dont l'élégance et les recherches les confondirent. En entrant dans le boudoir, ils y trouvèrent la comtesse, pâle comme son déshabillé de nuit, qu'elle avait déjà revêtu, et qui se leva à leur approche.

— C'est la du Barry? dit le chef. Eh bien, il avait bon goût, le vieux coquin de roi, elle est ma

foi jolie. Il l'avait drôlement bien établie toujours. Allons, madame la comtesse, continua-t-il en lui faisant une révérence ironique, il faut me suivre, s'il vous plaît.

Ils montèrent ensuite dans les chambres, celle du chevalier était la dernière; en entrant ils l'aperçurent dans son lit et Cerise faisant sa prière, pendant qu'il dormait. Ce tableau avait quelque chose de si chaste, de si touchant, qu'ils s'arrêtèrent surpris.

— Diable! cet homme est bien malade! se dirent-ils.

— Que lui voulez-vous? demanda Cerise.

— Parbleu! il faut qu'il soit conduit à la Force cette nuit, voilà tout.

Cerise se jeta devant le lit et poussa un cri épouvantable.

— Vous ne l'aurez pas, dit-elle.

Le brigand leva les épaules.

— Écartez cette fille, et emportez-le, dit-il, s'il meurt en chemin on nous en donnera une décharge, c'en sera toujours un de moins.

— Vous me laisserez près de lui, je vous en supplie, je vous en conjure, je vous le demande au nom de la charité, de Dieu.

— Qui êtes-vous? lui demandèrent-ils d'un ton brusque.

— Vous le voyez bien, une garde-malade des hôpitaux, je remplis ici mon devoir. D'ailleurs, continua-t-elle par une inspiration soudaine, j'ai été

placée près de cet homme par Théroigne de Méricourt.

Ils se consultèrent un instant, enfin il fut convenu, qu'on emporterait le blessé sur un brancard et que l'infirmière aurait la permission de le suivre. Quant à André et à la comtesse, ils étaient déjà partis séparément. Madame du Barry prodigua l'or, les promesses, tout fut inutile; elle ne put ni sauver ses compagnons, ni se sauver elle-même, elle n'obtint même pas la permission de les voir, et lorsqu'on l'emmena elle poussa les hauts cris, elle appelait Cerise, Montsabré, elle les conjurait de venir la délivrer ou du moins de la suivre. En montant en voiture, où on la porta de force, elle aperçut dans l'ombre les yeux flamboyants de Zamore. A son aspect, elle perdit toute énergie, et se laissant tomber au fond du carrosse, elle comprit qu'elle était perdue et pleura amèrement.

CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME.

LE MARTYRE.

Depuis près de trois semaines Montsabré était à l'Abbaye, depuis trois semaines Cerise venait chaque matin près de son lit, sous son vêtement de garde-malade des hôpitaux; elle obtenait même quelquefois la permission d'y passer la nuit lorsque la fièvre redoublait, ou lorsque les soins à donner au mourant exigeaient sa présence. Elle avait remis aux commissaires des prisons tout l'or gardé en réserve et porté à l'hospice pour un cas pressé. Bien que reconnue par plusieurs, personne ne fit semblant de s'en douter; les prisonniers, les gardiens mêmes respectaient ce dévouement et cet amour si purs, si admirables. Le 1er septembre, en arrivant, comme à l'ordinaire, elle trouva le chevalier levé, se soutenant lui seul et essayant ses forces. Elle lui en fit des reproches.

— On nous a assuré que nous serions jugés aujourd'hui ou demain, mon amie, il faut que je m'exerce, je ne veux pas trembler devant ces misérables; et, si l'on me condamne, je mourrai debout comme un soldat.

Montsabré n'essayait point de dissimuler à la jeune

fille le sort qui l'attendait probablement. Depuis longtemps, dans leurs entretiens suprêmes, ils n'avaient plus rien de caché l'un pour l'autre; ils s'étaient tout confié. Le chevalier n'ignorait plus le sacrifice de Cerise; il savait l'étendue de son amour pour lui, il l'adorait mille fois davantage par sa reconnaissance. Mais il avait traité cette sublime enfant ainsi qu'elle méritait de l'être. L'union de leurs âmes commencée ici-bas devait se parfaire dans le ciel; ils ne se réuniraient que là.

— Ma bien-aimée, lui avait-il dit, nous ne sommes ici que de passage, nous nous séparerons bientôt; ils veulent ma vie, ils l'auront. Hâtons-nous de nous aimer bien fort, car le temps nous manquera promptement. Je vous lègue à ma mère, vous serez sa fille, et vous me pleurerez ensemble; moi, je vous verrai de là-haut, et je vous attendrai.

En entendant cette horrible nouvelle, Cerise sentit son cœur battre à l'étouffer, pourtant elle ne dit pas un mot. Elle ne fit pas une question, elle attendit que le chevalier lui parlât.

— Je me sens mieux, dit-il avec un triste sourire, je ne ferai honte ni à mon nom ni à mon uniforme. Vous verrez, ma bonne Cerise, car vous ne me quitterez qu'au dernier moment, je sais que vous êtes forte, et je veux vous garder le plus longtemps possible.

— J'y consens, mon ami, répondit-elle avec cette simplicité d'une âme généreuse et dévouée.

Au moment même, l'abbé Lenfant, prédicateur du roi, et l'abbé de Rastignac, deux patriarches de près de quatre-vingts ans, parurent au milieu des prisonniers réunis dans une salle.

— A la chapelle, messieurs, dirent-ils, préparons-nous, car nous mourrons demain.

Cerise suivit son amant, elle s'agenouilla à côté de lui, elle entendit, en retenant ses larmes, elle avait promis d'être forte, les dernières paroles des saints vieillards. Cette scène était magnifique de splendeur et de majesté. Ces malheureux, condamnés d'avance, ils le savaient, priaient le Dieu qui pardonne d'accepter leur sang, en expiation de leurs fautes, unissant dans leurs pensées les êtres chéris qu'ils laissaient sur la terre, et le Créateur qui les rappelait à sa droite. Un des jeunes gens se leva, et, regardant ses compagnons d'un œil brillant d'enthousiasme, il leur dit :

— Relevons nos fronts, mes frères, notre mort n'est point un supplice, c'est un martyre, nous mourons pour la cause de Dieu et pour celle du roi. Chantons le *Te Deum* de la délivrance, et montrons à nos ennemis que nous acceptons notre sort comme le plus digne d'envie en ces temps de désastre.

A ces mots, toutes les voix éclatent à la fois sous les voûtes saintes, et l'hymne de réjouissanee retentit jusqu'au tribunal inique qui préparait son semblant de justice.

— Ils chantent! dit Maillart étonné.

— Ce sont des fanatiques, répondit un autre, ils nous braveront jusqu'à la fin.

Leur furie en redoubla. Ils hâtèrent le moment du massacre, impatients de faire taire ces voix qui les raillaient, croyaient-ils. Pour ces monstres, la prière et le courage étaient une raillerie. Les premiers désignés furent les prêtres. On les égorgea sans leur laisser à peine le temps de sortir. Puis l'on appela l'une après l'autre plusieurs victimes, des officiers suisses, M. de Chantereine, M. de Montmorin, M. de Sombreuil, que son héroïque fille sauva, Cazotte, sauvé aussi par la sienne, Thierry, Maillé, Rohan-Chabot, et mille autres. A mesure qu'on les demandait ils ne reparaissaient plus, mais les cris, les bruits sinistres de l'extérieur, ne révélaient que trop leur sort. Cerise restait auprès du chevalier, ils causaient à voix basse, ils échangeaient les dernières paroles, les derniers serments. Le jeune homme lui donna une bague qu'il portait, elle lui coupa des cheveux pour elle et pour sa mère, à qui elle jura de les remettre.

— Tu vivras, Cerise, lui répétait-il pour la vingtième fois.

— Je vivrai, puisque tu l'ordonnes, mais je vivrai pour ton souvenir et pour Dieu. Je t'appartiens, tu es mon époux du ciel, j'arriverai vierge de corps et de cœur à notre hyménée.

Chaque fois que la porte s'ouvrait la jeune fille sentait une angoisse mortelle. Peu à peu la salle se

vidait, le nom de Montsabré n'était point prononcé, elle mourait à chaque minute avant de mourir tout à fait. Enfin ils restèrent seuls. La jeune fille se jeta dans ses bras en pleurant de joie.

— Ils nous ont oubliés, dit-elle, Dieu m'a entendue.

— Ces misérables n'oublieront point, ma bien-aimée, ne te flatte pas, mon tour viendra.

Ils demeurèrent ainsi jusqu'au soir dans cette église, où l'ombre descendit de bonne heure, et ces moments furent remplis à la fois d'horreur et de délices. Cerise cacha le chevalier derrière un autel, dans une sorte de renfoncement où s'habillait le prêtre. Elle espéra qu'il échapperait aux recherches, et se disposait à passer la nuit près de lui, pour le garder, comme si son innocence et son amour eussent été une égide. Mais tout à coup les portes s'ouvrirent de nouveau, des hommes entrèrent, portant des torches; il leur manquait une victime, l'écrou portait un nom oublié. Ils le demandèrent. Cerise tremblante s'avança au-devant d'eux :

— Il est sorti, dit-elle, je suis seule ici.

— Sorti? C'est impossible; par où serait-il passé? il n'y a qu'une issue. Nous le retrouverons bien, nous.

La jeune fille se jeta au-devant d'eux, ils la repoussèrent, elle insista avec l'énergie de l'amour et du désespoir. Un d'eux porta la main sur elle et leva son sabre, Montsabré sortit furieux de son asile, et,

d'un coup de poing, le jeta par terre. Il recouvrait ses forces par la puissance de sa volonté.

— Laissez cette femme, leur dit-il, me voilà; par où faut-il aller? Adieu! adieu! adieu!

Cerise tomba à genoux, à moitié morte. Le jeune homme franchit le seuil d'un pas ferme. Sa beauté, sa résolution frappèrent les assassins; ils le laissèrent s'avancer jusqu'au milieu de la cour sans le toucher, il les regardait fixement les bras croisés. Un de ces monstres lui donna un coup de pique qui lui traversa l'épaule; il ôta son chapeau de l'autre main, le leva en l'air en criant :

— Vive le roi!

Cerise entendit ces mots, ce fut la dernière fois que cette voix chérie frappa son oreille.

Les bourreaux irrités de tant de courage se résolurent à le faire payer cher. Ils voulurent tous leur part de ce martyre. Ils le firent marcher lentement à travers une haie de sabres, dont les coups furent calculés de manière à le blesser seulement. Ils arrachèrent ensuite la lance qu'il avait dans l'épaule, et l'un d'eux la tenait pour la lui enfoncer dans la poitrine, lorsqu'une main vigoureuse la lui enleva.

— Je ne veux pas qu'il meure, moi! Pourquoi laissez-vous sauver celui-ci?

C'était Théroigne, traînant après elle le baron de Hanest, couvert de son sang et de celui qui avait rejailli sur ses vêtements, pendant le massacre auquel il avait essayé de se soustraire. Il avait déjà

franchi deux portes, grâce à un habit d'ouvrier que lui avait jeté sur les épaules une âme compatissante, lorsque, pour son malheur, il rencontra Théroigne, qui le reconnut.

— Ah ! dit-elle, je te cherchais.

Elle le prit par la main et l'entraîna, aidée par sa cohorte, qui le poussait en avant et le lardait à coups de pointes. Parvenue dans la cour, elle vit Montsabré, et cette passion, qu'elle cherchait à éteindre dans le sang, se ralluma de nouveau, plus puissante que jamais. Elle voulut le sauver ainsi qu'elle l'avait déjà sauvé une fois, et jeta en même temps aux assassins une autre victime. Hanest, à moitié évanoui, tomba à ses pieds, pendant qu'elle faisait à Montsabré un rempart de son corps.

— Grâce, Lambertine ! dit-il d'une voix expirante.

— Tu as tué Lambertine, et c'est Théroigne qui se venge. Point de grâce pour toi ! Tu m'as perdue, je me venge ; meurs, chien !

Il fut achevé d'un coup. La galerie (car, ce qu'on ne pourrait croire, si des témoins dignes de foi ne l'attestaient, il y avait des gradins autour de cette arène où le sang humain ruisselait ; des hommes, des enfants, des femmes surtout y assistaient et trouvaient le courage de rire, la force de plaisanter, de se moquer des victimes) applaudit beaucoup à l'exploit de Théroigne sur le baron de Hanest, mais elle s'irrita de ce qu'on lui ôtait une si belle et si noble victime dont le commencement s'annonçait

si bien. Malgré la défense de la virago, deux hommes se saisirent de Montsabré et l'emmenèrent de force à l'autre bout de la cour. Théroigne s'élança pour le reprendre. Vingt bras se placèrent entre eux. Cette créature, irritable jusqu'à la folie, n'en tint compte et courut vers lui de nouveau.

— Vous ne le tuerez pas! criait-elle; c'est mon amant, je l'aime, je le veux!

Les femmes se mirent à rire, ce qui excita encore davantage cette fille exaspérée.

— Laissez-moi! laissez-moi! continuait-elle. Et, comme on ne l'écoutait point et que l'on allait parvenir à l'éloigner, elle accabla d'injures, de coups, de mauvais traitements ceux qui l'entouraient. Elle jura qu'elle brûlerait la cervelle au premier qui toucherait le malheureux patient. Théroigne, joignant l'effet à la menace, tira ses pistolets de sa ceinture et ajusta une de ces mégères. Elle fut désarmée sur-le-champ; mais comme elles aussi s'étaient montées par leur propre rage, leur exaspération, poussée au plus haut point, se tournait contre leur héroïne elle-même.

— Elle veut sauver les aristocrates, s'écria l'une d'elles, ce n'est plus qu'une poule mouillée, fouettons-la.

En quelques secondes cet arrêt fut exécuté. Tous les bras de ces furies se levèrent et la frappèrent. Cet outrage, pire que la mort, produisit un tel effet sur cette femme étrange, qu'elle tomba comme morte

dans la boue sanglante, à la porte de l'église, au milieu des plaisanteries obscènes de ses compagnes. Montsabré fit de vains efforts pour la défendre; on le cloua à sa place par sa faiblesse même; il perdait son sang, il rugissait de rage et de honte. Ces misérables étaient-ils des Français?

Dès que Théroigne ne s'y opposa plus, son supplice fut repris avec un nouveau zèle, mais avec moins de *charmes;* ses forces s'étaient épuisées pendant ce temps. Pourtant ils le forcèrent encore à marcher sur les genoux, après l'avoir traversé de cette pique tant disputée, et ils le raillèrent de ce qu'ils appelaient ses contorsions. Ensuite, pour faire durer le plaisir plus longtemps, ils lui hachèrent les mains, le visage, les membres de coups de sabre; son corps n'était qu'une plaie, son âme était plus forte que tout; il ne proféra pas une plainte et lassa ses bourreaux, qui finirent, après avoir tout épuisé, par lui tirer enfin six balles dans la tête. Il tomba sans pousser un cri. Les anges attendaient son âme et l'emportèrent au ciel avec celles des autres martyrs. (*Historique.*)

ÉPILOGUE.

Pendant la captivité de M. de Montsabré, Cerise, à l'abri de son habit charitable, était parvenue plusieurs fois à s'introduire à la Conciergerie, où l'on avait écroué la comtesse; son temps se partageait entre ces deux douleurs. Mais quelle différence! Le courage, la résignation, la force d'âme de l'un rendaient plus frappante encore la pusillanimité de l'autre. Madame du Barry ne se consolait point et ne pouvait se faire à l'idée de mourir. Lors des massacres de septembre, le geôlier la sauva en la cachant dans sa cave, moyennant un diamant de trois mille écus. Après cette horrible époque, elle fut oubliée quelque temps et ne revit plus Cerise, dont elle ignora la destinée. André Chénier fut préservé momentanément par Danton, qu'il connaissait, pour être repris plus tard, après une de ses hardies et magnifiques pages qui le révélèrent à la postérité. Madame du Barry dépérissait de jour en jour, mais son tour arriva enfin; elle fut citée au tribunal révolutionnaire.

Le dernier coup qu'elle reçut auparavant, car elle avait appris le martyre du chevalier, ce fut la mort du duc de Brissac : on le conduisait à Orléans pour y être jugé, après avoir été arrêté au 10 août, ils le massacrèrent à Versailles avec les autres prisonniers. Il eut une mort magnifique. Il se défendit plus d'un quart d'heure; enveloppé dans son manteau, cher-

chant surtout à se garantir le visage; enfin il succomba. On ne manqua pas de le faire savoir à sa malheureuse amie.

Lorsqu'elle parut à la barre, son effroi était tel, qu'elle ne trouva pas un mot pour se justifier. Elle fut condamnée à l'unanimité, et menée dans une salle, où elle attendit la mort avec les autres, qui tous montraient une résolution et un courage dignes de leur cause. Elle seule perdit toute dignité, toute énergie; Jeanne Vaubernier se souvint de son origine, elle poussa des cris déchirants :

— Je suis du peuple, disait-elle, pourquoi me tuez-vous?

Ses affections s'étaient éteintes devant la perspective de ce moment; quand il arriva, il ne lui restait plus rien dans l'âme que la peur. En montant dans la fatale charrette, elle continua ses gémissements, dont la canaille ne se montra point émue, au contraire.

— Tiens, disaient-ils, c'est la du Barry! Elle ne pleurait point comme ça lorsqu'elle buvait nos sueurs avec ses amants et son vieux tyran à Versailles.

Un de ses compagnons d'infortune, un de ces hommes qui tirent la langue au bourreau, lui cria d'une voix de Stentor :

— Ah ça, taisez-vous donc, on ne s'entend pas mourir ici.

Au coin de la rue Saint-Honoré, un homme de grande taille, couvert de haillons, se dressa tout à coup devant elle : c'était son prophète.

— Je te l'avais dit, Jeanne Vaubernier, prononça-t-il lentement. Adieu, c'est pour la dernière fois.

A dater de ce moment, elle perdit connaissance; ce ne fut plus qu'une chose inerte dont l'âme s'était retirée. Il fallut la porter sur l'échafaud; lorsqu'elle reçut le coup, elle était déjà morte, pour ainsi dire.

On n'entendit jamais parler de Zamore, ni du trésor enfoui à Luciennes. Après avoir fait arrêter sa maîtresse, après l'avoir conduite lui-même en prison, pour lui bien montrer d'où partait le trait qu'il avait dirigé, et lui faire expier ses rires insultants, il disparut. Nul ne le vit plus, ni à Luciennes ni autre part, ce qui fit dire à des gens superstitieux que Zamore était le diable, et qu'à l'expiration de son pacte avec Jeanne Vaubernier il s'était évanoui dans les airs.

Cerise, le jour fatal où elle assista pour ainsi dire au supplice de son amant, n'eut ni le courage ni la force de sortir de l'église. Elle y resta dans un état impossible à dépeindre, entendant tout, sans rien voir, sentant l'odeur du sang qui se répandait à trois pas d'elle, apercevant à travers les vitraux brisés les lumières des torches qui dansaient et dessinaient sur le pavé des figures fantastiques et bizarres. Vers une heure du matin, au moment où les assassins, soûls de carnage, s'étaient retirés, la porte de l'église s'ouvrit, et une figure épouvantable parut. Cet être indéfinissable portait une longue robe qui laissait après elle une trace sanglante, sa tête était couverte d'un

chapeau à plumes, tombé en arrière, d'où s'échappait une forêt de cheveux; son visage pâle était effrayant, ses yeux caves, ses lèvres décolorées lui donnaient l'air d'un spectre; elle s'avançait lentement vers Cerise, qu'elle semblait ne pas voir néanmoins. Parvenue tout à fait près d'elle, la jeune fille la reconnut. C'était Théroigne. Pendant l'épouvantable agonie du chevalier, Cerise l'avait entendue, elle savait ses efforts pour le sauver, elle savait quel outrage son intervention lui avait attiré. Elle n'en eut plus peur et s'avança pour lui offrir un cœur ami, dans ce moment où il ne lui restait même pas une main tendue vers la sienne. Son dévouement pour Montsabré effaçait aux yeux de Cerise tous ses crimes.

— Elle l'aimait peut-être autant que moi, seulement d'une autre manière, pensa-t-elle.

Mais Théroigne ne l'aperçut pas, mais ses yeux égarés, sa démarche incertaine, tout annonçait un être privé de raison.

— Ah! la malheureuse est folle! s'écria-t-elle. Théroigne! Théroigne! au nom de Montsabré, revenez à vous.

— Montsabré! Montsabré! répéta l'autre. Ah! oui, je vous reconnais. Pleurez donc, vous qui pouvez pleurer, vous ne souffrirez plus. Moi, je pleure du sang et non des larmes.

Elle s'assit auprès de Cerise et y resta tranquille jusqu'au matin, divaguant, parlant du chevalier sans cesse, de Hanest, de tout ce qui l'avait frappée en sa

vie, et quelquefois un éclair de vengeance sortait de ses yeux. Dès qu'il fit jour, plusieurs hommes entrèrent dans l'église pour y faire de nouvelles recherches; à leur aspect, Théroigne devint furieuse et se jeta sur eux comme pour les dévorer. Sa folie prit tous les caractères de la rage, il fallut l'attacher, et cependant la voix de Cerise la calma assez pour qu'on pût la transporter à Charenton.

Madame de Montsabré fut victime de la révolution dans sa province presque en même temps que son fils à Paris. La vie de Cerise était désormais sans but; elle s'en créa un. Le pauvre André de Chénier avait succombé aussi, on ne l'ignore pas; elle se trouvait seule sur la terre. Cependant elle fit des démarches et obtint, à force de prières, que Théroigne lui serait livrée. Cette malheureuse semblait reconnaître sa voix, et s'apaisait dans ses accès les plus épouvantables lorsqu'elle prononçait le nom de Montsabré.

A dater de ce jour, elle la conduisit à son petit hospice de Luciennes, où, malgré la terreur, elle retrouva les deux saintes femmes qui l'avaient accueillie. Pendant vingt ans, elle y garda Théroigne, qui ne recouvra pas un seul jour sa raison, et que deux idées préoccupaient seules : son outrage et la mort de Montsabré. Au bout de vingt années, elle reçut son dernier soupir.

Cerise, de ce moment, ne quitta plus le tabernacle. Ses prières, la sainteté de sa vie lui obtinrent la paix de l'âme et changèrent ses regrets en espérance.

Elle attendit sans murmurer l'instant de rejoindre l'époux de son âme dans le sein de Dieu, après avoir cueilli sa palme, plus lente à venir, mais non moins belle.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

LES DERNIÈRES AMOURS

DE

MADAME DU BARRY

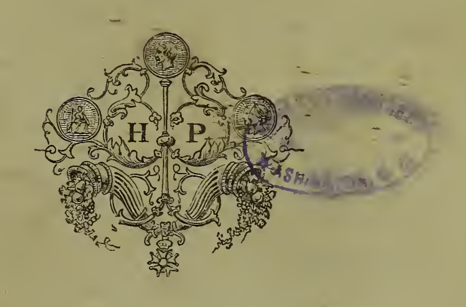
PAR

MADAME LA COMTESSE DASH

PRÉCÉDÉES

D'UNE NOTICE SUR LES MAITRESSES DE LOUIS XV

PAR M. PAUL DE SAINT-VICTOR.



PARIS

HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

8, RUE GARANCIÈRE

1864

En vente à la même Librairie :

Nouvelles à la main sur madame du Barry, précédées d'une Étude sur la cour de Louis XV, par M. Arsène Houssaye. Un volume in-8 cavalier vélin glacé, orné de deux portraits et d'un *fac-simile* de madame du Barry. Prix. . . . . 6 fr.

Correspondance inédite de Collé, faisant suite à son Journal, accompagnée de fragments également inédits de ses œuvres posthumes, publié sur les manuscrits autographes originaux, avec une Introduction et des notes, par Honoré Bonhomme. Ouvrage orné d'un portrait en taille-douce de Collé, par Adrien Nargeot, et de deux *fac-simile* d'autographes. Prix. . . . . 8 fr.

Louis XVI, Marie-Antoinette et Madame Élisabeth. Lettres et documents inédits, publiés par F. Feuillet de Conches. L'ouvrage formera quatre volumes grand in-8° magnifiquement imprimés et ornés de portraits et de *fac-simile* d'autographes. — Les deux premiers volumes sont en vente. — Prix . . . . 16 fr.

Causeries d'un Curieux. Variétés d'histoire et d'art tirées d'un cabinet d'autographes et de dessins par F. Feuillet de Conches. Ouvrage enrichi de nombreux *fac-simile* d'autographes. 3 magnifiques volumes in-8 cavalier vélin glacé. Prix . . . . 24 fr.

Lettres inédites de Michel de Montaigne et de quelques autres personnages, pour servir à l'histoire du 16e siècle, publiées par F. Feuillet de Conches. Un magnifique vol. gr. in-8, tiré à 240 exempl. numérotés. Prix. 20 fr.

Mémoires de madame Roland, seule édition entièrement conforme au manuscrit autographe transmis en 1858 par un legs à la Bibliothèque impériale, publiés avec des notes par C. A. Dauban. Ouvrage orné du portrait de Mme Roland, gravé par Ad. Nargeot, et enrichi du *fac-simile* de fragments du manuscrit autographe de Mme Roland. Un magnifique vol. in-8. Pr. 8 fr.

Étude sur madame Roland et son temps, suivie des lettres de Mme Roland à Buzot, et d'autres documents inédits, par C. A. Dauban. Ouvrage orné d'un portrait inédit de Buzot, gravé par Adrien Nargeot, et enrichi du *fac-simile* des lettres de Mme Roland à Buzot, de Buzot à Jérôme Le Tellier, et de la notice de Mme Roland sur Buzot. Un très-beau vol. in-8. Prix. 8 fr.

La famille d'Aubigné et l'enfance de madame de Maintenon, par Théophile Lavallée; suivi des Mémoires inédits de Languet de Gergy, archevêque de Sens, sur madame de Maintenon et la cour de Louis XIV. Un vol. in-8 cavalier vélin glacé. Prix. . . . . 8 fr.

Madame de Maintenon et la maison royale de Saint-Cyr (1686-1793), par Théophile Lavallée; ouvrage couronné par l'Académie française. Deuxième édition, revue et augmentée; ornée du portrait de madame de Maintenon, gravé par Adrien Nargeot, d'après l'émail du Louvre, de trois autres gravures en taille-douce, et de trois lettres *fac-simile* de Louis XIV, de madame de Maintenon et de Napoléon Bonaparte. Un beau vol. in-8. Prix. 8 fr.

Curiosités historiques sur les cours de Louis XIII, Louis XIV, Louis XV; sur Mme de Maintenon, Mme de Pompadour, Mme Du Barry, etc.; par J. A. Le Roi, conservateur de la Bibliothèque de Versailles, correspondant du ministère de l'Instruction publique pour les travaux historiques, avec une Préface par Théophile Lavallée. Un vol. in-8° cavalier vélin glacé. Prix. . . 6 fr.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR, RUE GARANCIÈRE, 8.



Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Feb. 2008

PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN COLLECTIONS PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111


THE LIBRARY OF CONGRESS

LIBRARY OF CONGRESS
0 020 612 557 3